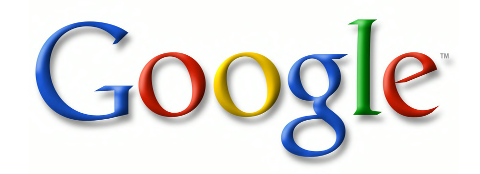
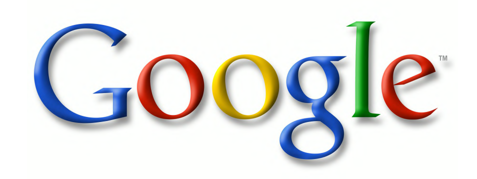



Google


$B 135 676


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS





VINGT NOUVEAUX

PORTRAITS

PAR

LÉON GAUTIER

GUIZOT. — D. GUÉRANGER. — MICHELET — GUILLAUME DE SCHLEGEL. — ANDRÉ CHÉNIER. — JEAN-SÉBASTIEN BACH. — GŒTHE. — J.-F. RIO. — RAYMOND BRUCKER. — VILLEMAIN. — JULES QUICHERAT. — ALEXANDRE BIDA. — LE R. P. VICTOR DE BUCH. — VICTOR HUGO. — GASTON BOISSIER. — JULES SANDEAU. — LÉOPOLD DELISLE. — LE R. P. FABER. — ARMAND RAVELET. — LOUIS VEUILLOT.

Société générale de Librairie catholique

PARIS	BRUXELLES
VICTOR PALMÉ	G. LEBROCQUY
DIRECTEUR GÉNÉRAL	DIRECTEUR DE LA SUCCURSALE
25, rue de Grenelle, 25.	5, place de Louvain, 5.

M D CCC LXXVIII

Les lecteurs de ce livre y trouveront çà et là l'exposition d'une doctrine que, pour plus de clarté, nous voulons résumer ici en quelques mots :

» L'Eglise est au-dessus de tous les partis politiques, et ne doit jamais être confondue avec eux.

» Les Catholiques ont, à l'égard de tous leurs adversaires, non-seulement le devoir de la justice, mais encore celui de la miséricorde.

» Nous devons, avant tout, faire estime de l'ordre surnaturel, mais sans jamais négliger l'ordre de la nature. Il convient que nous soyions jaloux de travailler au progrès de toutes les sciences et, en particulier, de la science sociale; il est nécessaire enfin que

nous y conquérions la première place et que nous fassions servir toutes les connaissances humaines à la glorification de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise. »

Vingt fois déjà nous avons exprimé ces idées qui sont partagées par un grand nombre de catholiques; mais nous nous sommes promis de les répéter à la première page de tous nos livres, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur donner la victoire. Et nous nous obstinons à espérer ce triomphe.

L. G.

GUIZOT.

I

M. Guizot n'est pas mort comme nous l'aurions souhaité, et ses derniers moments n'ont pas donné raison au rêve ardent de toute notre vie. Nous étions en effet de ces « naïfs » qui avaient toujours espéré en sa conversion finale et qui s'imaginaient par avance voir l'Eucharistie entrer, victorieuse, dans la chambre de cet illustre mourant. En réalité, les bras maternels de l'Eglise n'ont pas soutenu le corps agonisant du vieux calviniste impénitent, et nous n'avons pas vu à son chevet cette belle et lumineuse consolatrice. C'est une désillusion pour nous et une douleur de plus pour les catholiques que le salut des âmes préoccupe avant tout et aux yeux desquels les questions politiques ne sont que choses secondaires. Et voici qu'il nous faut aujourd'hui le juger. Nous voudrions le faire en toute conscience et équité ; car nous ne sommes pas de ceux qui se montrent complaisants pour un grand talent mal dépensé et pour une gloire que Dieu ne saurait

bénir; mais, grâce au Ciel, nous ne sommes pas de ceux, non plus, qui se plaisent à refuser tout talent à leurs adversaires et ne tiennent compte ni du milieu dans lequel ils sont nés, ni de leurs vertus naturelles, ni de leurs soupirs vers la Vérité. Il nous paraît souverainement injuste d'abstraire ainsi un homme de tout ce qui a pu avoir quelque influence sur ses idées et sur ses actes, de l'isoler de tout ce qui lui peut servir de circonstances atténuantes, de le placer entre ciel et terre, face à face avec l'éternelle et formidable Equité, et de prononcer là-dessus notre jugement suprême sur sa vie et sur ses œuvres. Qui de nous supporterait une telle épreuve? En vérité, il existe ici-bas un contingent, un relatif dont on doit faire quelque estime sans jamais abandonner la cause de l'Absolu, et il y a aussi un ordre naturel que nous devons prendre en quelque considération sans cesser jamais de donner la première place au Surnaturel. C'est à ce point de vue que nous essaierons de juger M. Guizot.

Nous étudierons tour à tour l'historien, le philosophe et l'écrivain, et nous essaierons partout d'éviter ces deux écueils dont il faut également se défier quand on a l'honneur de juger la vie d'un de ses adversaires : la complaisance qui n'y voit que du bien, et la passion qui n'en trouve nulle part....

II

Il serait difficile de ne pas reconnaître que M. Guizot a possédé quelques-unes des plus étonnantes et des plus rares qualités de l'historien. Je vois bien ce qui lui manque, et il est trop vrai qu'il n'a jamais eu de vaste coup-d'œil, ni de grands horizons. Son regard va loin, mais ne monte pas haut. Il ne tient pas assez compte en histoire de la Vie et de la Béatitude éternelles, qui en vérité sont le but et la clef de toute l'histoire. Il ne s'est jamais dit qu'avant tout Dieu se propose ici-bas de SAUVER LE PLUS D'AMES POSSIBLE et que c'est là la principale explication de tous les événements historiques dont il dirige le mouvement sans toucher à notre liberté. « Peupler le ciel, » c'est l'éternelle occupation de Dieu dans l'histoire, et M. Guizot n'a pas osé le dire. A coup sûr, il n'a pas fait de ce principe la dominante de son système historique. Sans doute il croit à la Providence et à son action sur les peuples, et même il fait à cet égard les plus claires, les plus magnifiques professions de foi; mais trop souvent, au moment d'écrire, il sous-entend ces choses immenses et annonce qu'il ne les fera pas entrer comme éléments

dans sa philosophie de l'histoire (1). C'est petit et tous ses livres en souffrent. Il a fait du juste-milieu, ici comme en tout le reste, et nous aurons lieu de constater plus d'une fois que le caractère de son talent est partout le même : « Aller jusqu'ici, et ne pas aller plus loin. » Il aurait voulu arrêter en 1791 la marche de la Révolution, et toutes ses idées, en toutes choses, aboutissent à quelque halte au milieu de la route, à quelque 91 religieux, philosophique, politique ou littéraire. Et c'est pourquoi son talent a fait halte, lui aussi, et n'est jamais allé jusqu'au génie.

Il faut avouer que, le point de vue restreint de M. Guizot étant une fois admis, on se trouve en présence de très-nobles idées, très-noblement exprimées. L'auteur de la *Civilisation en Europe* ne s'est pas élevé sans doute jusqu'à la définition catholique de l'histoire ; mais en se bornant aux vérités de

(1) Dans sa *Civilisation en Europe*, il se contente à ce sujet de citer quelques paroles magnifiques de Royer-Collard et d'ajouter : « Je n'entreprendrai pas de traiter la question même : *je me contente de la poser*. Elle se rencontre à la fin de l'histoire de la civilisation. Quand l'histoire de la civilisation est épuisée, quand il n'y a plus rien à dire de la vie actuelle, l'homme se demande invinciblement si tout est épuisé, s'il est à la fin de tout. Ceci est donc le dernier problème. *Il me suffit d'avoir indiqué sa place et sa grandeur.* » (P. 26 de la 5e édition.)

l'ordre naturel et aux limites de cette vie terrestre, personne n'a si bien parlé de la civilisation, et personne, à notre sens, ne l'a mieux définie. Quel ne dut pas être l'étonnement, ou plutôt le ravissement de cet auditoire de 1823, quand il entendit du haut de la chaire tomber cet enseignement si nouveau et ces paroles si éloquentes! La civilisation, disait le jeune professeur, consiste essentiellement en deux faits : « LE DÉVELOPPEMENT DE L'ACTIVITÉ SOCIALE ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE. Partout, ajoutait-il, partout où la condition *extérieure* de l'homme s'étend, se vivifie, s'améliore; partout où la nature *intime* de l'homme se montre avec éclat, avec grandeur; à ces deux signes le genre humain applaudit et proclame la civilisation (1). » Certes, ce ne sont pas là des mots seulement; mais des idées à la fois profondes et originales, et qui s'harmonisent sans peine avec la doctrine catholique. Nous voilà bien loin de cette ridicule histoire-bataille dont nous ne sommes pas encore déshabitués. Ceux qui sont aujourd'hui le plus avancés affirment qu'il faut faire l'histoire des peuples d'après leurs institutions; mais M. Guizot allait déjà plus loin et signalait l'étude de leur littérature et de leurs mœurs comme un élément

(1) *Civilisation en Europe*, 1re leçon, p. 17. Voir aussi la *Civilisation en France*, 3e édition, t. 1er, p. 6.

nécessaire de la véritable histoire (1). C'était là de la hardiesse, de la bonne hardiesse, et qui ne pouvait vraiment se produire que dans une intelligence chrétienne et au milieu d'un peuple encore chrétien. Jamais les anciens n'auraient fait une telle découverte ni pratiqué un tel système.

Quelle que soit la destinée future des œuvres de M. Guizot, il a fait faire, après Châteaubriand, un pas décisif à l'histoire. Le temps n'est pas loin où; dans nos petits Manuels à l'usage des petits enfants, l'histoire de l'intelligence humaine tiendra autant de place que celle de l'épée. Le temps n'est pas loin où l'on n'imposera plus à ces chères mémoires ces milliers de dates niaises, mais où on leur racontera la vie intime de leurs pères du treizième ou du quinzième siècle. Et cette heureuse révolution, que nous appelons de tous nos vœux, sera due en partie à l'historien de la civilisation en Europe. On ne saurait lui contester le mérite de l'initiative : encore un coup, il parlait de la sorte en 1823. Chateaubriand n'avait pas encore écrit ses *Etudes historiques*, et Augustin Thierry venait seulement de publier ses *Lettres sur l'Histoire de France*, où il ne s'élevait pas à de telles hauteurs. L'heure était vraiment splendide, et rien n'égalera jamais ces trente années lumineuses qui s'écoulèrent entre 1815 et 1845. Au

(1) *Essais sur l'Histoire de France*, 13e édition, p. 73.

moment où M. Guizot montait en chaire, il y avait deux ans que les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre, et les premières *Méditations* de Lamartine avaient paru : deux chefs-d'œuvre éternels. Il y avait alors des peintres qui s'appelaient Ingres, Delaroche et Delacroix; il y avait un sculpteur qui s'appelait Rude, et un musicien qui se nommait Rossini. Il y avait des adolescents qui avaient nom Montalembert et Lacordaire, et dans la tête desquels s'élaboraient déjà la libre défense de la sainte Eglise. A la Chambre, vingt orateurs se combattaient en s'estimant, et parfois en s'aimant. Au Ministère, on voyait de véritables hommes d'Etat, qui ne craignaient pas de se passionner pour la modération sans sacrifier la vérité, et qui savaient ne pas tendre certaines cordes jusqu'à les faire éclater. Partout de la vie; partout de l'espérance. L'Eglise reconstruisait placidement l'édifice de son enseignement et de sa liberté, et toute une génération s'éprenait pour Rome et la Papauté d'un amour qui dure encore et durera toujours. Tel fut l'instant où Guizot s'écriait, au milieu des applaudissements de son jeune et enthousiaste auditoire : « Les deux éléments de la civilisation (l'élément social et l'élément humain), sont étroitement liés l'un à l'autre. Un fait extérieur bon, raisonnable, bien réglé, amène tôt ou tard un fait intérieur de même nature, de même mérite; un monde mieux réglé, un monde plus juste, rend l'homme lui-même plus juste, et

l'intérieur se réforme par l'extérieur, comme l'extérieur par l'intérieur. C'est la loi de la nature, le fait général de l'histoire, la croyance instinctive du genre humain (1). » Si ce ne sont pas là des idées justes et élevées, de quel nom les appeler?

Quant à la méthode de M. Guizot, c'était celle des Bénédictins, et nul n'a donné à son siècle de meilleures leçons de critique. Longtemps avant notre chère Ecole des Chartes, il avait habitué les historiens à ne faire usage que des vraies sources, et à remonter sans cesse aux chartes ou aux chroniques. Sa collection de Mémoires a rendu d'incontestables services que les catholiques ne sauraient jamais oublier : car ces Mémoires éclairent principalement la noble époque où l'Eglise régnait. Néanmoins M. Guizot manque parfois de précision, et je n'oserais souscrire à tous les mots de cette double proposition, que je rencontre dans ses *Méditations sur l'essence de la religiòn chrétienne :* « L'histoire repose sur deux bases : les documents positifs sur les faits et les personnes; les vraisemblances morales sur l'enchaînement des faits et l'action des personnes (2). » Je me défie un peu de ce second élément, dont on pourrait facilement abuser; mais, en revanche, j'aime à voir cet esprit pénétrant et vif se servir déjà des monuments figurés et appeler

(1) *Civilisation en Europe*, p. 23.
(2) L. c., p. 326.

l'archéologie au secours de l'histoire. Il y a quelque part, dans la septième leçon de son premier Cours, il y a une charmante description d'une maison bourgeoise au douzième siècle, qui fait partie intrinsèque d'une dissertation et d'un récit : « Entrons dans l'intérieur de ces habitations de nos aïeux; étudions le mode de construction et le genre de vie qu'il révèle (1). » Nous ne nous étonnerions guère aujourd'hui d'un pareil procédé, et ne lui trouverions rien de hardi; mais on ne saurait assez rendre justice à ceux qui, les premiers, entrent ainsi dans une voie nouvelle. Par malheur, nous sommes ingrats.

Nous connaissons désormais la philosophie de l'histoire et la méthode de M. Guizot. Pour tout résumer en quelques mots, on peut dire « qu'il se propose, d'après les textes les plus authentiques et les monuments contemporains, de mettre en lumière tout le mouvement social et intellectuel du moyen âge. » Nous n'y reviendrons plus, mais, du moins, il nous faut ajouter que jamais thèses plus nouvelles ne furent présentées en un style plus clair. Les auditeurs devaient sortir de ces leçons radieux et sans fatigue : car ils avaient aisément gravé dans leur mémoire tout l'enseignement de cet étonnant professeur. Pas n'était besoin de notes : chaque leçon, lumineusement divisée, pouvait se résumer

(1) *Civilisation en Europe*, p. 213.

en quelques propositions limpides. M. Guizot est le type le plus parfait du professeur, et en particulier du professeur français. On n'a jamais été aussi intelligible, et un Allemand serait absolument incapable d'une telle lucidité. C'est le type qu'il faut imiter : car ici la clarté ne fait tort ni à la profondeur ni à la méthode. Sans doute Villemain est plus vif, plus pétillant, plus « amusant. » Sans doute aussi M. Guizot manque de joie et de sourire. Mais cette dignité est à sa place. Il ne provoque pas l'applaudissement; il ne cherche pas le mot; il ne court pas après le trait final. S'il est solennel jusqu'à la raideur, il ne l'est jamais jusqu'à la sécheresse. Et c'est une parole qui, malgré tout, honore l'humanité autant que la France.

Mais il est temps d'analyser ses œuvres historiques et de réfuter tout ce qu'elles renferment d'attaques plus ou moins vives contre cette Eglise catholique, maîtresse infaillible du genre humain, dans les bras de laquelle Guizot n'a pas voulu mourir.

III

La civilisation chrétienne ne ressemble aucunement aux civilisations de l'antiquité, et il semble qu'elle soit marquée d'un sceau divin. C'est ce que M. Guizot constate tout d'abord sans ambages. Il n'a

jamais cessé d'affirmer, durant toute sa vie, la divinité du Christ, et ses adversaires l'oublient trop. Mais à quel caractère spécial ce grand esprit reconnaît-il tout d'abord les peuples chrétiens? Au libre mouvement des intelligences, à la lutte, à la variété des idées. Tandis que chacune des nations antiques était fatalement vouée à un seul système de gouvernement, les unes à la théocratie, les autres à l'oligarchie, les autres à la royauté, on voit que chez les nations modernes les croyances théocratique, monarchique, aristocratique et populaire se croisent, se combattent, se limitent et se modifient (1). Pas d'unité forcée : une variété indépendante.

Il y a là une grande erreur, singulièrement mêlée à une vérité lumineuse. Ayant toujours cru en Dieu et en son Fils, mais n'ayant jamais voulu courber le front devant ce troisième terme de toute vérité qui est la sainte Eglise, M. Guizot en a été puni et a été condamné à n'avoir plus la notion de l'unité. N'est-il pas étrange, en effet, que, sans restriction, il accorde ainsi ce caractère de l'unité aux civilisations antiques et le refuse à la chrétienne? Quand Joseph de Maistre choisissait pour épigraphe de l'un de ses chefs-d'œuvre, du *Pape*, ces mots d'Homère : « Εἷς κοίρανος ἔστω, qu'un seul homme ait l'empire; » quand dom Guéranger donnait ce titre significatif : *La Monarchie pontificale*, au livre

(1) *Civilisation en Europe*, p. 41, 42.

vigoureux et substantiel où il a vengé l'infaillibilité de tant d'outrages, ils exprimaient fort simplement une vieille vérité du catéchisme catholique : c'est que Dieu étant *un* et l'Eglise étant calquée sur lui, l'Eglise est nécessairement *une*. L'unité éclate partout dans le gouvernement du monde naturel ; donc, elle doit éclater partout dans le gouvernement du monde surnaturel : car la simplicité est le caractère de toutes les lois divines. Il n'y a qu'un Dieu ; il n'y a qu'un Christ ; il n'y a qu'un Tenant-lieu, qu'un Suppléant du Christ : c'est le Pape. Cette unité dans le gouvernement est le premier caractère de la civilisation catholique : aveugle qui ne le voit pas.

Mais voici maintenant où Guizot a raison. C'est qu'au-dessous de cette Monarchie religieuse, qui s'impose également à tous les peuples chrétiens, chacun de ces peuples reste maître de la forme de son gouvernement. Si M. Guizot n'a entendu parler que de cette variété, il a dit vrai. Ce que le Christianisme a apporté au monde, c'est en effet la libre vie et le libre mouvement des intelligences ; c'est cette excellente liberté dans toutes les matières que l'Eglise ne veut pas préciser et qu'elle abandonne à nos discussions ; c'est cette *libertas in dubiis* à laquelle nous ne voulons pas renoncer, quant à nous, et qui est un des priviléges des enfants de Dieu. Il y a eu, il y a des républiques très-chrétiennes, comme il y a eu des monarchies très-chré-

tiennes, et plus d'un peuple a passé fort légitimement par ces différentes formes de gouvernement. Allons plus loin : il y a des milliers d'idées politiques, comme il y a des milliers d'idées littéraires ou artistiques, entre lesquelles tout catholique a le droit de choisir. Mais, au-dessus de toutes ces variétés se tient à Rome l'Unité radieuse, aux genoux de laquelle il faut tomber. Tel est le plan divin.

IV

C'est la civilisation romaine qui a retenu le plus longtemps les regards de M. Guizot, et il ne faut pas s'en étonner, puisque tous les peuples modernes ont fait tant et de si visibles emprunts à la langue, aux lois et à l'administration du vieil empire tombé. Mais, ici, notre historien a commis une grave méprise. Lui, qui d'ordinaire est si modéré, n'a pas su se garder d'une véritable exagération. Le PREMIER caractère du monde romain, c'est, à ses yeux, le caractère municipal. « Examinez, dit-il, le caractère des monuments romains et des routes romaines, » tout est uniquement destiné à parer les villes ou à les relier entre elles ; tout est municipal. « Les villes seules sont habitées, » et « l'Empire n'est tombé

que parce qu'un jour les citoyens ne voulurent plus être que de leur cité (1). » Sans doute il y a certains rayons de vérité dans toutes ces affirmations; mais l'ensemble en est faux. Les routes romaines ont été par-dessus tout un moyen de domination, et les vainqueurs du monde les ont multipliées dans tout leur empire pour y faire librement circuler leurs légions et enlacer tous les peuples dans les rêts d'un despotisme immense. Les théâtres et amphithéâtres, que l'on voit partout, ont été construits pour consoler et distraire les vaincus, autant que pour amuser les vainqueurs. Quant aux campagnes, elles n'ont jamais été délaissées à ce point avant le troisième ou le quatrième siècle de notre ère, et c'est fort heureux : car le grand Empire serait mort de faim. Non, non, le PREMIER caractère du monde romain, c'est le despotisme, et il s'est effroyablement donné carrière dès les premiers temps de la république romaine. Jamais politique plus impudente, plus odieuse et plus habile n'a mieux réussi, ni plus longtemps ni sur de plus vastes proportions. Que les municipes aient eu leur efflorescence, que ce régime ait été poussé à sa perfection, qu'il mérite notre admiration, c'est incontestable et je n'y contredis pas. Mais ce n'est pas le signe essentiel auquel l'œil perçant d'un historien reconnaît cette prodigieuse puissance

(1) *Civilisation en Europe*, p. 45. 50, et passim.

romaine, qui a brutalement et iniquement conquis la terre pour en faire l'instrument de son ambition sans frein, de ses jouissances et de ses voluptés. Je ne comprends même pas qu'un homme de la taille de M. Guizot ait pu attribuer la décadence de ce très-immoral empire à l'excessif développement de sa vie municipale : il est assez connu qu'il est mort de sa pourriture. Et c'est ici qu'il eût été bon de faire apparaître Dieu, prenant les Barbares comme un fouet dans sa terrible main et flagellant Rome à coups de Germains. Ici, comme ailleurs, le coup-d'œil manque à Guizot, et il a trouvé le moyen de parler des invasions sans les considérer avant tout comme le châtiment providentiel d'un Empire qui avait eu le devoir de préparer l'unité future du monde chrétien, mais qui avait manqué à sa mission en essayant de noyer l'Eglise dans le sang de ses martyrs.

Une fois sur cette pente, M. Guizot y a glissé, et l'on n'est pas peu surpris de l'entendre professer cette singulière doctrine : « Entre l'ancien régime municipal des Romains et le régime municipal des communes du moyen âge, le régime municipal ecclésiastique est placé comme transition. Cette transition eut plusieurs siècles de durée (1). » Que l'on ait ainsi parlé du cinquième et du sixième siècle, et des évêques considérés comme les défen-

(1) *Essais*, p. 41.

seurs des cités, c'est fort bien. Mais ensuite ! Il est constaté que tous les droits et priviléges de l'antique curie romaine ont été exercés, dès le commencement de l'époque mérovingienne et jusqu'à la période féodale, non pas par des ecclésiastiques, mais par des fonctionnaires royaux, nommés comtes. Le *comes* mérovingien et carolingien remplace les anciens curiales. Si les registres municipaux sont encore signalés dans quelques actes, ce n'est plus guère qu'une formule. La vie municipale n'a plus de vigueur, l'élément ecclésiastique n'y domine pas, et nous arriverons ainsi jusqu'au jour où le Comte rompra insolemment tous ses liens de dépendance avec le pouvoir central, pour devenir un seigneur indépendant. A la place du fonctionnaire, nous aurons alors un baron féodal, contre lequel les bourgeois vont se révolter deux ou trois siècles plus tard. Telle est la vérité, et il n'y a jamais eu, comme on le voit, de transition cléricale entre le municipe romain et nos communes.

V

M. Guizot est plus heureux quand il juge les Barbares et décrit leurs mœurs. Certes, il ne faut pas lui demander ici cette admirable vigueur de coloris qui fait des *Etudes historiques* de Châteaubriand un

vaste tableau à la Rubens. Mais l'auteur de l'*Histoire de la Civilisation*, pour être plus froid, n'en est pas moins exact. Il s'est rendu compte du caractère grossier de ces tribus, de ces bandes germaines, et c'est lui qui, le premier peut-être, les a ingénieusement comparées aux sauvages de l'Amérique. Rien n'est plus juste. Le Germain est un Peau-Rouge. Il a ses cheveux relevés en aigrette, il se graisse la tête et le corps, il se tatoue. Sa vie, d'ailleurs, est d'accord avec sa physionomie. Il est nomade et ne veut pas cesser de l'être; il boit et mange pendant six mois de l'année et passe les six autres mois à conquérir de quoi boire et manger pendant l'hiver suivant; il se saoule pour se battre et se bat pour se saouler; il aime les combats sans fin, les têtes coupées, le sang. Mais que de jeunesse sous cette brutalité, et quels germes de vertus mâles! Ce sauvage, il a le sens du sacrifice, et si son chef meurt dans quelque équipée militaire, il voudra mourir avec lui; et c'est-là ce patronage militaire dont on a tant exagéré l'influence sur la formation de la féodalité. Ce sauvage, il a le respect inconscient de la femme et une notion fort élevée de la famille, qu'il considère comme une association dont le père est le gérant responsable, l'administrateur et le mandataire. Ce sauvage, il a par-dessus tout « le sentiment de la personnalité, de la spontanéité humaine dans son libre développement; » il a ce que M. Guizot a si bien appelé « le plaisir de se

sentir homme (1). Puis, il a de solides épaules et des bras vigoureux; il est fort, bien portant et sain. Il a les fraîcheurs et les énergies d'un sang superbe, et tout ce qu'il faut enfin pour sauver, avec un secours supérieur, ce monde romain, tremblottant de vieillesse, exsangue et gangrené. Le secours supérieur, ce sera l'Eglise, et la voici qui se présente, toute radieuse, à la porte du baptistère où elle va plonger tour à tour toutes les bandes germaines. Elles y sont entrées *bandes;* elles en sortiront *peuples.*

Et nous voici, nous-mêmes, parvenus avec M. Guizot jusqu'au sixième siècle de notre histoire nationale. En quoi consistaient donc à cette époque les principes de la civilisation? C'est notre historien qui va répondre lui-même à cette question, et nous admirerons une fois de plus sa clairvoyance et sa précision : « Ces éléments, dit-il, c'étaient le besoin d'ordre, les souvenirs de l'Empire romain, l'Eglise chrétienne et les Barbares (2). » Rien de mieux, et nous ne voulons nous permettre que deux observations. Les Celtes nous paraissent par trop oubliés dans tout le tissu de cette Histoire, et nous ne pouvons voir sans quelque douleur ce rang secondaire que M. Guizot semble donner à l'Eglise.

Sans l'Eglise, en effet, « le besoin d'ordre » n'eût

(1) *Civilisation en Europe*, p. 62.

(2) *Civilisation en Europe*, p. 85-87.

jamais reçu de satisfaction; les « souvenirs de l'Empire romain » se fussent éteints comme un flambeau consumé, et les Barbares auraient continué leur métier de Peau-Rouge sur notre terre ensanglantée et sans repos.

Donc, l'Eglise méritait d'être nommée la première.

VI

« Formation de la nation et de la royauté françaises, » tel serait le titre exact de la plupart des leçons de M. Guizot, et nous allons essayer de présenter ici son système dans tout son développement. Il ne nous suffira pas de l'exposer, et nous aurons plus d'une fois l'occasion de le combattre.

Dans le domaine des faits naturels, l'auteur de la *Civilisation* est à l'aise. Il y fait preuve de cette sagacité originale et féconde que personne n'a jamais possédée à un tel degré; mais il manque presque toujours de ce sens du surnaturel dont le dernier des historiens catholiques possède si aisément le trésor. Sans doute, il remonte à toutes nos sources religieuses; sans doute, il consacre une leçon aux *Vies des Saints* (1), deux autres à la règle

(1) *Civilisation en France*, dix-septième leçon.

de saint Benoît et à l'institut monastique (1), et d'autres encore aux Papes, aux Evêques. aux Ecoles (2). Il va plus loin et ne craint pas d'affirmer l'influence réelle que les saints ont exercée sur la société mérovingienne. En parlant des Légendes où leur vie est écrite, il ne craint pas de s'écrier : « Là se présentait l'image d'un état moral très-supérieur à celui de la société extérieure. On y trouve plus de bonté, plus de tendresse de cœur, une plus large part faite aux affections que dans tous les autres monuments de cette époque (3). » C'est bien, mais ce n'est pas assez. Il fallait nous faire voir les saints au travail; il fallait nous les montrer occupés à construire la France. Dans une belle miniature du quinzième siècle, on voit tous les ordres des saints, Martyrs, Docteurs et Vierges, Evêques, Prêtres et Moines, travailler matériellement à élever l'édifice de l'Eglise : les uns broient le mortier, les autres portent les pierres, d'autres les mettent en place, et le bel édifice monte jusqu'au ciel, construit par ces maçons sublimes. Il en a été ainsi de la France, LITTÉRALEMENT, et je voudrais qu'un érudit nous écrivît une Histoire de la civilisation d'après les seules vies des saints, un autre d'après le seul Bullaire, un autre d'après les seuls

(1) Quatorzième et quinzième leçons.
(2) Troisième, douzième et seizième leçons.
(3) *Ibid.*, II, 38, 39.

Conciles. On ne choisirait, d'ailleurs, que les textes les plus authentiques, et l'on mettrait particulièrement en relief tel canon de tel concile qui a pratiquement changé l'état du monde moral, ou les vertus privées de tel saint, qui ont donné naissance à autant de vertus publiques et sociales. C'est un travail que M. Guizot n'a pas fait.

Mais, partout ailleurs, que d'aperçus nouveaux et profonds !

VII

Avec une impartialité absolue, M. Guizot résume toutes les idées de ses devanciers sur nos origines nationales. Il ne se range, d'ailleurs, à aucune école et ne jure par aucun maître. Il rejette tour à tour le système aristocratique de Boulainvilliers, le système monarchique de Dubos, le système démocratique de Mably, et c'est fort injustement qu'on essaierait de le classer parmi les disciples de ce dernier maître. Il avait véritablement trop de bon sens pour ne pas se convaincre que chacun de ces érudits avait raison sur certains points, mais excédait sur certains autres. Cependant il ne se livra pas à un vain éclectisme et préféra s'en rapporter aux textes. Il fit surtout le meilleur emploi de ces lois germaines, qui étaient si mal connues de

son temps, et où il a jeté tant de lumière. C'est ainsi qu'il a pu établir le caractère de la royauté mérovingienne, et il y a véritablement fort peu à reprendre dans tout ce qu'il a dit de l'état des personnes à la même époque. On peut lui reprocher de n'avoir pas fait une distinction suffisante entre les temps qui ont précédé et ceux qui ont suivi le règne de Clovis. Cependant il lui était aisé de s'en rendre compte d'après les différentes rédactions de la loi salique. Avant le triomphe définitif des Francs-Saliens et leur établissement dans le centre même de la Gaule, il est certain que l'Assemblée des hommes libres, au sein de cette petite tribu qui était appelée à un si grand destin, était le rouage capital de tout le mécanisme politique. Mais il y eut une réaction monarchique sous Clovis, et le roi ne laissa aux assemblées qu'une importance secondaire. Il est incontestable, d'ailleurs, que cette réaction fut presque uniquement due au mérite personnel de Clovis, à son énergie singulière, à son génie politique. Après lui, tout retomba en je ne sais quelles demi-ténèbres fort difficiles à percer, et il devient malaisé de préciser les attributions de la royauté. Ici, M. Guizot n'a pas été suffisamment perspicace; mais il convient de ne pas oublier qu'en 1823 un certain nombre de documents n'avaient pas été publiés et qu'on ne soupçonnait pas encore l'importance de certains autres.

Somme toute, cette royauté de la première race

ne mérite pas à tous égards le nom de « barbare » que lui décerne l'historien de la Civilisation. Elle n'est pas absolument et uniquement germaine. Les pauvres rois qui traînaient à Paris, à Orléans ou à Soissons, une vie si peu royale, essayaient néanmoins d'imiter, ou plutôt de singer les empereurs romains. Ils ont même prétendu, à plusieurs reprises, exercer la plénitude du pouvoir législatif, et leurs constitutions paraissent calquées sur celles des Césars. Il est vrai qu'il en reste si peu, si peu ! De telles prétentions n'ont pas été et ne pouvaient pas être de longue durée. Au point de vue administratif, les rois chevelus ont encore tenté de reproduire le même modèle : la magistrature du comte est, par plus d'un côté, une conception romaine, et, dans l'administration des domaines royaux, on a continué tellement quellement les traditions impériales. En matière de finances surtout, Clovis et ses successeurs n'eurent rien tant à cœur que de conserver intact le réseau de la fiscalité romaine. Ils ont eu aussi, sous d'autres noms, leurs contributions directes et leurs contributions indirectes : mais avec quelles irrégularités ! mais avec quelles intermittences ! Rien de consistant, rien de net. On *impose* tant qu'on peut, on attire au fisc le plus d'argent possible ; mais, à côté de ces petites habiletés, on accumule les grandes maladresses, et le déplorable système des immunités va ouvrir la porte à mille abus, à mille scandales. Quant à la justice, elle se rend à

la germaine, avec des jurés que le comte préside, et le service militaire est également d'origine et de complexion germaniques : tous les hommes libres le doivent et le roi se met à leur tête. Telle est cette royauté mérovingienne, où, comme on le voit, les éléments les plus opposés sont bizarrement mêlés. M. Guizot n'a peut-être pas fait ce tri avec assez de netteté; mais il est permis de croire que, sans ses leçons, on aurait été bien plus longtemps à le faire.

VIII

Là où il se montre profondément historien, c'est dans les Etudes qu'il a consacrées à l'avénement de la seconde race (1). Il nous paraît impossible de mieux juger et de mieux dire. M. Guizot considère avec raison le triomphe des Carolingiens comme l'effet d'une réaction germanique : « Pépin, dit-il, n'est pas un usurpateur ordinaire; c'est le chef d'un peuple nouveau qui tient à la Germanie plus qu'à la Gaule (2). » Et notre historien n'hésite pas à ajouter : « Il y eut alors comme une seconde invasion de la Gaule par les Germains (3). » Rien

(1) *Essais* p. 66-68, etc.
(2) *Ibid.*, p. 67.
(3) *Ibid.*, p. 66.

n'est plus juste, et la mollesse neustrienne avait nécessairement amené cette révolution qui nous sauva. Pépin et Charlemagne sont des Germains, sans doute, mais des Germains qui ont déterminé la halte définitive des invasions germaines. Charlemagne, en transportant sur le Rhin le siége de l'Empire, « a mis la Gaule à l'abri de toute invasion nouvelle (1). » Je ne sais pas, en vérité, s'il existe une plus belle page que celle où M. Guizot développe cette thèse si nouvelle et si vraie : « L'immense empire de Charlemagne ne devait pas survivre à la main puissante qui l'avait fondé ; mais une grande œuvre n'en demeura pas moins accomplie : l'invasion des Barbares en Occident fut arrêtée ; la Germanie elle-même cessa d'être le théâtre de ces continuelles fluctuations de peuplades errantes ; les Etats qui s'y formèrent par le démembrement de l'héritage de Charlemagne s'y consolidèrent peu à peu et devinrent la digue qui mit un terme à cette inondation d'hommes que l'Europe subissait depuis quatre siècles. Les peuples et les gouvernements se fixèrent, et l'ordre social moderne commença à se développer (2). » Où sont-ils, ceux qui prétendent que l'auteur d'une telle page n'était pas vraiment historien ? Mais, bien au contraire, et sauf toutes

(1) *Essais*, p. 67.

(2) *Ibid.*, p. 68.

les réserves qu'un catholique a le droit et le devoir de formuler, je serais tenté de dire de M. Guizot : « Ce n'était pas un historien, c'était l'Historien. » On n'a jamais possédé à ce point ce que j'appellerai le sens naturel de l'histoire.

J'avoue que je ne suis pas aussi satisfait de sa théorie sur l'origine de la féodalité : il y est vague, et c'est un défaut dans lequel il n'a pas accoutumé de tomber. En une question aussi complexe, on n'arrivera jamais à rien de clair si l'on n'admet pas cette excellente distinction que les anciens feudistes savaient faire entre les fiefs « simples » et les fiefs « de dignité ». Or, il n'y a rien de commun entre ces deux ordres de faits. Il arriva que, vers le milieu du neuvième siècle, les ducs et les comtes, qui étaient des fonctionnaires royaux et des espèces de préfets, se rendirent indépendants de l'autorité centrale et gouvernèrent en leur propre nom les provinces ou les cités qu'ils gouvernaient jadis au nom de l'empereur ou du roi. Supposez aujourd'hui (par impossible) chacun de nos préfets devenant indépendant, allant jusqu'à la révolte et disant à ses administrés : « C'est à moi que vous paierez désormais les impôts ; c'est pour moi désormais que le général commandera les troupes du département, et elles me devront fidélité ; c'est en mon nom enfin que le président du tribunal rendra désormais ses arrêts ; » supposez ces choses, et vous aurez quelque image de ce qui se passa au neuvième siècle. Et tels

sont les fiefs de dignité. Mais les fiefs simples ont une tout autre origine. M. Guizot s'en est tenu à la fameuse théorie des bénéfices, que la science a renversée : la vérité est que le fief est né de cette rage de concessions usufruitières qui a caractérisé presque toute l'époque mérovingienne et les commencements de la seconde race. Notre malheureux pays était couvert de jachères immenses, et les bras ne suffisaient pas aux défrichements. C'est alors que l'on voit se multiplier ces fameux contrats de *précaire*, dont Guizot a compris l'importance (1), mais dont il n'a pas assez pénétré l'essence. Il y aurait vraiment un beau livre à écrire sous ce titre : *De l'influence des précaires sur la formation de la féodalité.* Des milliers de gens viennent alors trouver les gros propriétaires et leur tiennent à peu près ce langage : « Donnez-moi en usufruit telle ou telle de vos terres, qui est là-bas, et elle vous fera pleinement retour après ma mort, ou après celle de mon fils. » D'autres systèmes d'usufruits sont également en usage, et l'on arrive à cet acte appelé *commendatio*, par lequel l'usufruitier se recommande à la protection de *son* propriétaire. Cet acte célèbre est commun dans nos Recueils de formules : il est vrai que ce n'est pas encore la vassalité, mais ce n'en est pas aussi loin qu'on pourrait le croire et, dans nos vieux textes, un *com-*

(1) *Essais*, p. 117.

mandé ou un vassal, c'est tout un. Un second pas, qui est décisif, sera fait à l'époque de Charlemagne, et le capitulaire de 803 nous montrera les *vassi* forcés de suivre à l'armée impériale leur *senior*. Néanmoins, ce n'est pas le fief encore. Pour qu'il y ait fief, il faut que l'obligation du service militaire soit nettement précisée, et que ce service soit dû au seigneur, directement, et non plus à l'empereur ou au roi. Le fief, en d'autres termes, c'est la tenure noble, c'est la tenure moyennant le service militaire. Au milieu du neuvième siècle, et dans le temps même où se constituaient les fiefs de dignité, on voit une foule d'hommes à genoux devant d'autres hommes. Ce sont les anciens *commendati*, les anciens *vassi*, ou d'autres à leur imitation, qui se mettent sous le patronage des anciens *seniores* en leur criant : « Je suis votre homme et me battrai pour vous. » Tels sont les fiefs simples, et il ne semble pas que M. Guizot en ait suffisamment compris l'origine et le caractère (1).

Son jugement sur la féodalité est des plus modérés. Trop modéré peut-être. Il a raison de constater « que le régime féodal était nécessaire, » et que « c'était alors le seul état social possible. » Il est en droit d'ajouter qu'une bonne preuve en faveur de sa nécessité, « c'est l'universalité de son établisse-

(1) *Essais*, p 101 et ss

ment (1). » D'ailleurs il a vu, avec l'ordinaire acuité de son regard, que ce nouveau régime n'était pas sans offrir de graves défauts : « Plus d'autorité forte, plus de pouvoir public, plus d'unité nationale (2). » On sait en effet combien le déplorable enchevêtrement des fiefs a failli devenir fatal à l'unité de notre France, qui fut par-là retardée de deux ou trois siècles. L'idée de patrie a été certainement diminuée ou compromise par l'idée de fief, et c'est à la féodalité que nous devons en partie les désastres des guerres anglaises. Mais il est d'autres vices dans ce système, que M. Guizot n'a point signalés. Je regrette d'y rencontrer presque partout la possession à la place de la propriété. Et j'ai des griefs de catholique, des griefs encore plus graves. La féodalité, en donnant à l'Eglise ses cadets, nous a fait don, hélas ! d'une quantité de prêtres médiocres et de moines sans vocation. Grâce à la malheureuse confusion qui se fit entre le pouvoir spirituel des évêques et leurs devoirs féodaux, il arriva aussi que les droits de la sainte Eglise furent lésés. On en vint en Allemagne à la guerre des investitures; on en vint chez nous à la déplorable doctrine de la Régale. Mais voici qui est pire encore : les mœurs féodales pénétrèrent jusque

(1) *Essais*, p. 102.

(2) C'est le résumé de la quatrième leçon de la *Civilisation en Europe*.

dans le palais et jusque dans l'âme de nos évêques, qui se trouvaient en même temps être les ducs ou les comtes de leurs villes ou provinces épiscopales. Ils crurent qu'ils pouvaient légitimement se servir de la lance aussi bien que de la crosse, et il s'en rencontra qui passèrent leur vie, heaume en tête et heaubert au corps, « à donner et à recevoir de bons coups. » Détestable pratique, et mille fois condamnée par l'Eglise. M. Guizot, qui n'était pas catholique, en devait être moins blessé que nous. Que de fois notre cœur en a saigné !

En revanche, M. Guizot fait à la féodalité le reproche le plus injuste, lorsqu'il s'emporte contre les corvées et s'écrie : « Rien de moralement commun entre le possesseur du fief et les colons ; ils font partie de son domaine, ils sont sa propriété, etc. (1). » Il ne faut pas accuser de cet état de choses la féodalité, qui n'en est aucunement responsable. Je crains bien que M. Guizot ne se soit tout-à-fait mépris sur la nature du domaine rural, de la *villa*. Ce domaine se compose de deux parties : celle qui est cultivée *pour* le seigneur et celle qu'il abandonne à ses colons, à ses *mansionarii*. De ces deux parties, la première est de beaucoup la plus considérable. Même elle est immense, et, pour la cultiver, il faut de toute nécessité un très-grand nombre de bras. Ces bras, où

(1) *Civilisation en Europe*, 113, etc.

les prendra-t-on ? Dans le domaine lui-même, et ce seront ceux des colons. Ils auront l'obligation de venir semer, labourer et moissonner les champs du seigneur, travailler sa vigne, faire ses foins, réparer ses murs, ébrancher ses arbres, charroyer ses pierres, etc., etc. Telles sont en effet les principales corvées auxquelles les colons sont soumis. Mais ne l'oublions pas, ils y étaient soumis dès le temps des Romains, et ces corvées n'ont rien de féodal. Etant donné un vaste domaine, il faut le faire cultiver par des hommes *ad hoc*. Ces hommes furent d'abord des esclaves, puis des serfs, puis des hommes libres. Le nombre des *mansionarii ingenuiles*, des paysans libres qui étaient appelés à travailler le domaine du seigneur, ce nombre a toujours été en augmentant depuis le neuvième siècle jusqu'à nos jours. En Normandie, il n'y avait plus de serfs au douzième siècle (1), et les autres provinces suivirent toutes, mais d'un pas inégal, cet admirable mouvement. Telle est la véritable histoire du progrès au moyen

(1) Guizot dit quelque part : « Le despotisme féodal a toujours été repoussé et odieux : il a pesé sur les destinées, sans jamais régner sur les âmes. » (*Civilisation en Europe*, p. 114.) C'est une thèse un peu exagérée, et M. Léopold Delisle nous dit, au contraire, « qu'en Normandie il a vainement cherché les traces de cet antagonisme qui, suivant les auteurs modernes, régnait entre les différentes classes de la société. » Et le même érudit ajoute : « Les

âge, et personne encore n'a eu l'idée de l'écrire. *Exoriatur aliquis !*

Quoi qu'il en soit, nous voici parvenus au dixième siècle, et si nous voulions résumer en deux lignes tous les faits acquis, tous les résultats obtenus jusqu'ici par les recherches de M. Guizot, nous n'aurions qu'à lui emprunter ses propres conclusions et à nous écrier avec lui : « Les invasions ont fait halte et l'homme s'est attaché à la terre. » Excellent résumé, et que nous voudrions graver profondément dans tous les esprits, en vulgarisant de notre mieux le plus étonnant des vulgarisateurs.

IX

Cependant la royauté a disparu de nos regards, et nos regards, hélas ! n'y ont guère perdu. Le spectacle qu'elle nous offre depuis la mort de Charlemagne n'est guère fait que pour nous attrister, et c'est celui d'une décadence que tout précipite. Il

rapports des seigneurs avec leurs hommes n'y sont pas entachés de ce caractère de violence et d'arbitraire avec lequel on se plaît trop souvent à les décrire. » (*Etudes sur la classe agricole en Normandie au moyen âge*, p. XXXVI, XXXVII,

arrivera même un jour où, au milieu de cette grande débâcle et de ce vaste éparpillement de la féodalité, la couronne « semblera posée sur la tête d'une ombre, » et où la taille du roi de France se rabaissera à celle d'un simple baron. Il ne sera plus qu'un seigneur semblable à tant d'autres seigneurs, dont la cour sera féodale, dont le domaine sera féodal, dont la justice sera féodale. M. Guizot a mis ce fait hors de doute; mais il ne nous laisse pas sur cette impression, et nous montre comment la royauté, qu'on aurait pu croire morte, va soudain renaître, se redresser et vivre : « Cette royauté subsistait toujours. Il est trop vrai qu'elle était impuissante et nominale; mais c'était, à tout le moins un titre, un mot qui était très-recherché. » Or, un des chefs de la féodalité française s'empara certain jour de ce titre encore populaire. « Placé par la situation de ses domaines plus favorablement qu'un autre pour un tel dessein, Hugues Capet se l'appropria. Il n'y avait pas plus de droit qu'aucun autre; il ne fut porté au trône par aucun parti, par aucune intrigue. Il prit le nom de roi : celui qui le possédait ne pouvait s'y opposer, et la plupart des grands seigneurs ne s'en inquiétèrent pas. Hugues se fit alors reconnaître par ses propres vassaux, qui n'avaient qu'à gagner à l'élévation de leur suzerain. Peu à peu les principaux feudataires, séduits par ses concessions et ses promesses, avouèrent le titre supérieur qu'il s'était donné. Ce fut toute la révo-

lution capétienne. Nulle révolution n'a été plus insignifiante quand elle s'est faite, et plus féconde en grands résultats (1). » Ici encore nos lecteurs admireront la délicatesse et la précision du sens historique. Mais ici encore il manque à notre historien je ne sais quel air des hauteurs, je ne sais quel souffle généreux. Cet homme n'a jamais dû se dire *Altius*. Il n'a vu dans l'élévation d'Hugues Capet que les faits matériels et contingents, et il n'y a pas vu deux choses qu'un catholique y découvre tout d'abord : l'action de Dieu, qui se proposait de faire dans le monde de si grandes choses avec les Capétiens, et qui a préparé leur avénement dans la sagesse de ses desseins éternels, et, en second lieu, l'intervention réelle de la nation. Certes, il n'y a pas là de suffrage universel, ni de suffrage restreint, ni même rien qui ressemble à un vote. Mais néanmoins il y a intervention : car les barons et les évêques approuvent et ratifient. Or, ils étaient les seuls qui eussent alors la vie politique en eux. Quand le grand Suarez, reproduisant la doctrine de l'Ecole, pose en principe que « le pouvoir descend de Dieu par l'intermédiaire du peuple, de la communauté parfaite, » il faut entendre, par ces derniers mots, ceux qui, à telle ou telle époque de l'histoire, sont constitués politiquement. Le tiers état n'apparaît pas dans la révolution capétienne,

(1) *Essais*, p. 72.

et il y a pour cela une excellente raison : c'est qu'il n'existait pas encore. Mais enfin la nation intervient par ceux de ses membres qui sont alors intelligents et responsables. Donc, ici, comme toujours, la royauté nous apparaît avec le caractère d'un contrat. Et, en dehors de cette très-catholique doctrine, il n'y a place que pour le césarisme, rouge ou blanc. Nous sommes de ceux qui ne veulent ni de l'un ni de l'autre.

X

L'histoire des premiers Capétiens présente le plus constant intérêt. On y voit cette frêle petite royauté grandir, grandir encore, grandir toujours. Ils ont encore bien peur, ces rois féodaux, et ne manquent pas à faire sacrer leurs fils de leur vivant, crainte d'accident. Néanmoins ils s'affermissent. On se rappelle de plus en plus, autour d'eux, que ce mot *roi* a jadis signifié quelque chose de grand, et l'on est de moins en moins éloigné de leur reconnaître je ne sais quelle suprématie vague. Dans le labyrinthe de la féodalité, on ressaisit le fil de la tradition royale : on ne le perdra plus. On n'en est pas encore à faire des Ordonnances générales, mais on y tend. Le onzième siècle s'écoulera dans ces essais de reconstitution. C'était l'époque où les architectes

inventaient ce puissant et noble style roman, qui a pour trait principal la construction de voûtes en pierre destinées à préserver tout l'édifice, et c'était l'époque aussi où l'on construisait la monarchie romane comme une voûte solide destinée à préserver tout le pays de France. Le monument ne se fit pas en un jour, et bien des fois les pierres s'écroulèrent aux pieds des architectes; mais ces vaillants recommencèrent et finirent par vaincre tous les obstacles. Avec Louis VI, la royauté triomphe, et c'est ce que M. Guizot a bien fait voir dans son *Histoire de France racontée à mes Petits-Enfants* (1). J'aurais voulu qu'il se passionnât plus vivement pour ce règne de Louis VII, qui a si bien préparé le règne lumineux de Philippe-Auguste, et qui lui-même est resté dans l'ombre. C'est de ce règne que datent en réalité les premiers Arrêts du Parlement et les premières Ordonnances véritablement générales. L'auteur de la *Civilisation* n'a pas vu nettement que l'histoire de la *curia regis* est, en réalité, l'histoire des progrès de la royauté. Ce n'était d'abord qu'une portion du Conseil dont nos rois s'étaient toujours entourés; c'était, au sein de ce Conseil, la Commission de Justice. On en vint à la transformer un jour en un tribunal souverain, où devaient aboutir toutes les

(1) Cinq volumes, chez Hachette. — Ils sont plus tôt faits pour des hommes que pour des enfants.

causes qu'on pouvait assimiler à des cas royaux, et, par voie d'appel, toutes les sentences rendues par les justices seigneuriales dans les limites du domaine. Cette révolution capitale, commencée sous Philippe-Auguste, ne fut réellement achevée que sous saint Louis. Elle est due à ces instruments dociles et intelligents de la royauté, à ces baillis et sénéchaux dont M. Guizot a si peu parlé. Ils étaient envoyés partout, comme les représentants et les mandataires de cette royauté entreprenante. Ils centralisaient les impôts dus au roi; ils présidaient le tribunal féodal au nom du roi; ils conduisaient au roi le ban et l'arrière-ban; ils administraient pour le roi. Ce furent de véritables préfets, et leur principale occupation était de multiplier les cas royaux et les appels à cette *curia regis* qui prend décidément le nom de Parlement. Ils y réussissent à souhait. Le roi de France reconquiert peu à peu tous ses droits régaliens, qui lui avaient été volés au neuvième siècle. Voici qu'il reprend la plénitude du pouvoir législatif et rend des ordonnances semblables à cet acte magnifique de 1254 (1), qui peut passer pour une Constitution ou pour un Code; voici qu'en même temps il ressaisit hardiment l'exercice du pouvoir administratif et que, par sa correspondance journalière avec ses sénéchaux et

(1) Ordonnance de S. Louis « pour la réformation des mœurs et de la justice. » (Décembre 1254.)

ses baillis, il gouverne lui-même son royaume; voici qu'il multiplie les ressources de son trésor central et régularise les impôts; voici qu'il possède, indépendamment du ban et de l'arrière-ban, ses milices communales, et tout à l'heure ses troupes permanentes. Je ne dis rien de son pouvoir judiciaire : car c'est par là qu'il a commencé de vaincre, et c'est ce premier avantage qui lui a fait conquérir tous les autres.

Je m'arrête : car nous arrivons à Philippe-le-Bel, et la royauté, sous l'influence des légistes, va cesser d'être chrétienne. Ne vaut-il pas mieux rester sur le goût de saint Louis?

Cette histoire de la royauté, que je viens d'esquisser d'après M. Guizot, et parfois contre lui, cette histoire renferme pour nous plus d'une leçon. Il est aisé de voir que nos rois, sans jamais cesser d'avoir l'esprit tourné vers Dieu, vers Jésus-Christ et vers l'Eglise, n'ont jamais dédaigné d'employer, pour affermir leur pouvoir, ces moyens naturels, contingents et relatifs, qui sont en harmonie profonde avec l'honnêteté la plus rigoureuse, et cette noble science de la politique, qui n'est pas une science anti-chrétienne. J'estime qu'il y a toujours eu, entre le roi et la nation, un pacte tacite, qui est attesté par de belles libertés chrétiennes. J'en reviens malgré moi à cette magnifique doctrine, que la presque unanimité des Pères et des Docteurs ont toujours affirmée, que la presque unanimité des

théologiens ont toujours soutenue, et qui est l'honneur comme la garantie des races chrétiennes. Non, non, la royauté ne descend pas directement, à un jour donné de l'histoire, sur tel ou tel homme que Dieu a choisi loin du peuple et sans lui. Elle ne s'abat pas, comme un aigle, sur un élu mystérieux. Le noble peuple chrétien vaut mieux que cela : il mérite d'être consulté; il est digne d'intervenir dans ce contrat : car il est composé d'âmes intelligentes et libres pour lesquelles a coulé le sang de Jésus-Christ.

XI

M. Guizot est philosophe : il n'est pas théologien(1). On peut même dire qu'il n'a jamais eu le sens théologique. Etait-ce orgueil ou étroitesse d'esprit? Cette puissante intelligence répugnait-elle à accepter et à coordonner les commentaires des Pères et des Docteurs ? Cette besogne lui paraissait-elle indigne de sa grandeur native? Nous espérons qu'il n'a pas eu cette petitesse de vanité. Quoi qu'il en soit, on ne le voit que fort rarement tenir compte

(1) Dans ses *Méditations*, il se laisse même aller à un certain emportement contre les théologiens (pp. 15, 16).

des opinions de ses devanciers. Il juge, et ne cite point.

Je ne suis pas de ceux qui lui reprocheront d'avoir tenu en trop grande estime les vérités, les affections et les vertus de l'ordre naturel. Une des choses qui m'affligent le plus dans le spectacle des intelligences contemporaines, c'est le peu de cas que nous faisons trop souvent de cet ordre naturel, auquel la théologie donne une si belle place dans l'économie de son enseignement. Nous ne savons pas peut-être assez gré à ce pauvre rationaliste, qui est aveugle, mais sincère, de croire très-ardemment en Dieu et en la vie éternelle. Cet autre sceptique, là-bas, qui a été mal élevé, et auquel d'indignes maîtres ont arraché la foi, ce malheureux est bon, secourable aux pauvres, honnête et droit : nous ne rendons peut-être pas assez justice à ces vertus qui n'ont rien de surnaturel, mais qui peuvent un jour les conduire au surnaturel. Les beautés de la création, les splendeurs des astres, l'harmonie de ces millions de mondes qui gravitent en silence au-dessus de nos têtes, l'idéale perfection du corps humain, tout ce qu'il y a d'éléments naturels dans la nature et dans l'art, tout cela ne nous préoccupe point assez vivement et ne retient pas assez longtemps notre attention, que le monde surnaturel absorbe tout entière. C'est un beau défaut, sans doute; mais nos pères dans la foi ne le connaissaient point, et je pense que nous pourrions

en guérir sans cesser d'être aussi profondément catholiques.

M. Guizot a le défaut précisément contraire ; mais les critiques qui l'ont accusé de ne s'être point occupé de questions religieuses semblent n'y avoir pas suffisamment réfléchi. A coup sûr, ils n'ont pas lu les *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, qui peuvent passer pour une profession de foi courageuse et nette. Sans doute, nous aurons mille réserves, et des plus graves, à formuler sur ce livre complexe, qu'un catholique ne doit pas admirer sans un certain excès de précautions. Mais par cet épouvantable temps d'athées où nous vivons, j'éprouve malgré moi quelque reconnaissance pour l'homme qui ôte son chapeau devant le bon Dieu. Et quand il arrive que cet homme est un illustre politique et un grand historien, je m'en réjouis d'autant plus vivement. Je demeure persuadé qu'en dépit de tous leurs défauts, les *Méditations* ont fait du bien aux âmes, et que même elles ont pu faire monter le niveau de la foi naturelle. Et c'est bien quelque chose.

L'auteur des *Méditations* n'a pas ajouté de nouvelles preuves de l'existence de Dieu à celles que les pères de l'Eglise et les philosophes sincèrement chrétiens ont magnifiquement accumulées. En général son argumentation est molle et presque toujours médiocre. Il ne faudrait pas lire Pascal ou Joseph de Maistre avant d'ouvrir ce livre honnête

et faible que l'on s'empresserait de fermer. Mais il y a des éclairs de bon sens et de bon style. Personne n'a peut-être parlé plus sainement de la Providence : « Par cela seul qu'il est, Dieu assiste à son œuvre et la maintient. La Providence, c'est le développement naturel et nécessaire de l'existence de Dieu. C'est la présence constante et l'action permanente de Dieu dans la création (1). » Quarante ans auparavant, il avait, dans sa *Civilisation en Europe*, exprimé en meilleurs termes la même doctrine. Et il ajoutait alors : « La marche de la Providence n'est pas assujettie à d'étroites limites; elle ne s'inquiète pas de tirer aujourd'hui la conséquence du principe qu'elle a posé hier : elle la tirera dans des siècles, quand l'heure sera venue. La Providence a ses aises dans le temps : elle y marche comme les dieux d'Homère dans l'espace. Elle fait un pas, et des siècles se trouvent écoulés (2). » Ces deux citations permettront au lecteur de constater la différence des deux styles. Les *Méditations* sont l'œuvre un peu lâchée d'un vieillard : la *Civilisation* est l'œuvre serrée et ferme d'une intelligence jeune et virile.

(1) *Méditations*, p. 30.

(2) L. c., p. 21.

XII

Et maintenant, voici M. Guizot en présence du surnaturel. On ne saurait sans injustice lui refuser la gloire de l'avoir affirmé à toutes les époques de sa vie. Jeune professeur, il débutait par établir « la régénération de l'homme moral et de l'état social par le christianisme (1). » Et quoiqu'il ne fût pas, à cette époque de sa vie, plus théologien que nous ne l'avons vu dans sa maturité et dans sa vieillesse, il en était venu à s'écrier : « Le développement moral et intellectuel de l'Europe a été essentiellement théologique (2). » On n'a pas assez remarqué la force de cet aveu, et de telles paroles supposent une foi réelle en la divinité du Christ. Mais il n'est pas besoin de se livrer ici à l'hypothèse, et l'on sait qu'au milieu des horribles petits déchirements de sa secte, M. Guizot demeura l'avocat déterminé de ce dogme fondamental. Il n'eut jamais là-dessus de défaillance ni d'amoindrissement, et c'est dans une œuvre de sa vieillesse, c'est dans ses *Méditations*, que sa foi s'éleva jusqu'à l'enthousiasme. Oui, ce

(1) *Civilisation en Europe*, p. 22.

(2) *Ibid.*, p. 179.

froid visage s'échauffa, ces yeux s'allumèrent, cette roideur s'anima et M. Guizot connut l'indignation. Et le livre qui provoqua cette indignation s'appelait la *Vie de Jésus*, et l'auteur de ce livre était Renan. Il faut entendre le vieux doctrinaire tonner contre ce détestable roman : « C'est un Jésus-Christ faux et impossible, fait de main d'homme, qui prétend détrôner le Jésus-Christ réel et vivant, fils de Dieu (1). » Eh quoi ! nous ne tiendrons aucun compte de ces admirables paroles ! Dieu sera plus juste, et j'ai l'idée que ces quelques mots auront pesé dans les balances éternelles.

Je ne veux pas dire, d'ailleurs, que cette foi sincère ait été toujours appuyée d'arguments très-solides : M. Guizot n'était pas de taille à traiter certaines questions, et le péché originel est de ce nombre. Après Joseph de Maistre, il n'aurait point dû y toucher. Il s'est contenté de développer la thèse de l'auteur du *Pape* : « L'hérédité prend place dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel (2). » Et ailleurs : « Nous ne sommes pas seulement des êtres faillibles, nous sommes les enfants d'un être qui a failli (3). » La question du libre arbitre était mieux faite pour la portée et les dimensions de son entendement, et il l'a résumée en

(1) *Méditations*, p. 326.
(2) *Ibid.*, p. 54.
(3) *Ibid.*, p. 53.

une de ces paroles que les hommes devraient retenir comme le résumé de toute une doctrine : « La Providence divine assiste à la liberté humaine, et en tient compte (1). » Par malheur, il a été absolument impuissant à parler de la Grâce. On n'en parle bien que dans l'intérieur de l'Eglise, et il a voulu rester à la porte.

XIII

Durant toute sa vie, ce protestant a été sollicité par la pensée de l'Église, et il semble qu'une force invisible le contraignait à en parler sans cesse. Il ne s'en pouvait taire, et c'était comme une sorte de remords. Le mot catholique lui écorchant les lèvres, il pensait se tirer d'affaire en disant : « L'Eglise chrétienne. » Petit procédé, et peu digne d'un tel esprit. Ses aveux n'en ont pas moins de prix, et il en est de décisifs : « Je ne crois pas trop dire en affirmant que c'est l'Eglise *chrétienne* qui a sauvé le christianisme (2). » Et ailleurs, avec cette naïveté d'inconséquence qui demeurera son caractère particulier, il constate ce grand fait : « La

(1) *Méditations*, p. 54.

(2) *Civilisation en Europe*, p. 53 Il s'agit des quatrième et cinquième siècles.

société religieuse une fois née, il lui faut un gouvernement (1). » Il le dit, et ne conclut pas. Oui, très-illustre historien, oui, très-médiocre logicien, la société religieuse a besoin d'UN gouvernement, mais non de PLUSIEURS gouvernements. S'il y en a plus d'un, ils se contrediront, ils se dévoreront, et la pauvre humanité sera divisée contre elle-même. Et il y aura de grandes douleurs, des guerres, du sang versé, mille scandales, et la mort enfin au lieu de la vie. Vous n'avez jamais eu la notion, ni l'amour, ni le désir de l'Unité. C'est votre crime intellectuel.

M. Guizot ne peut nier, et il avoue en effet, que l'Eglise a été instituée par Dieu lui-même. Or, quel est le raisonnement clair, solide, victorieux, que font ici les catholiques? Ils se disent : « L'Eglise est avant tout un enseignement. — Cet enseignement est de création divine : — Donc il ne peut être faillible. » L'idée d'un Dieu fondant sur la terre une chaire de vérité soumise aux fluctuations de l'erreur, cette seule idée est révoltante, et c'est ici qu'on peut répéter cette belle parole d'un de nos évêques : « L'humanité A DROIT à l'infaillibilité. » M. Guizot, néanmoins, prétend échapper aux lacs de ce terrible syllogisme dont il a fort inconsciemment senti toute la puissance. Rien n'est plus étrange que l'argument opposé par lui au raison-

(1) *Civilisation en Europe*, p. 138.

nement catholique ; il l'a répété vingt fois et sous vingt formes différentes : « Le catholicisme et le protestantisme sont les deux grandes branches issues du tronc chrétien. » — « A l'universalité du christianisme, dans ses croyances essentielles, a dû nécessairement se joindre et s'est jointe en effet la variété dans ses moyens de propagation et dans ses établissements locaux. Cette variété est le résultat inévitable de la diversité des lieux, des temps et des événements qui font la destinée des divers peuples (1). » Et dans un autre livre : « Je m'adresse à tous les chrétiens, quels que soient leurs dissentiments particuliers et les formes de leur gouvernement ecclésiastique (2). » — « Les dissidences entre les Eglises chrétiennes sur des questions spéciales ou les diversités de leur organisation deviennent ici des intérêts secondaires (3). » Je pourrais multiplier ces citations ; mais les précédentes nous suffisent pour connaître tout l'homme. Il n'est vraiment pas permis de raisonner aussi faiblement. Et, tout d'abord, cette pauvre argumentation porte sur ces deux mots : croyances *essentielles* et questions *spéciales*. Au compte de M. Guizot, la croyance en l'Eucharistie n'est donc pas une

(1) *Les Vies de quatre grands chrétiens français*, Introduction, pp. IV et II.

(2) *Méditations*, Introduction, p. X.

(3) *Ibid.*, p. XI.

croyance essentielle ! la croyance en l'Infaillibilité de l'Eglise serait donc une question *spéciale*! La thèse n'est pas un instant soutenable, et, d'ailleurs, les luttes épouvantables qui ont ensanglanté le sol de l'Europe pendant plus d'un siècle semblent prouver que les peuples chrétiens attachaient à ces dogmes une importance considérable. Puis, qui décidera en dernier ressort que telle question est spéciale, et que telle autre est essentielle ? Il faudra toujours, pour cette démarcation nécessaire, il faudra nécessairement l'intervention d'*une* autorité décisive : et nous voilà revenus à l'Unité. Si cette autorité vient réellement de Dieu, elle devra être infaillible : et nous voilà revenus à l'Infaillibilité.

Le Verbe de Dieu fait homme, voulant couronner tout l'édifice de sa doctrine, élève un jour la voix au milieu de ses apôtres, et s'écrie : « Ma chair est nourriture et mon sang est breuvage. » Les catholiques, là-dessus, s'agenouillent et adorent. Les calvinistes, au contraire, disent : « Ce pain n'est que du pain, et ce vin n'est que du vin. » Eh bien ! M. Guizot sourit et dit : « Excellente, admirable, délicieuse variété ! » Sur la Pénitence, sur la Communion des saints, sur le Purgatoire, l'un dit blanc, l'autre noir, et M. Guizot sourit toujours : « Le catholicisme et le protestantisme sont les deux grandes branches issues du tronc chrétien. » Mais vous imaginez-vous Dieu créant l'Eglise, et lui disant : « Tu seras variée ? » Et ajoutant : « Ceci

est mon corps; mais je te laisse parfaitement la liberté de n'en rien croire? » En vérité, on ne peut croire à une telle absence de logique. Cependant M. Guizot n'a pas eu d'autre argument, et il est mort dans le scandale de son inconséquence.

XIV

Cette inconséquence a porté malheur à son talent, autant peut-être qu'elle a compromis l'éternelle destinée de son âme. Ses livres d'histoire se ressentent de cette étrange petitesse et mesquinerie de point de vue. Ayant fait de la variété le caractère légitime de l'Eglise chrétienne, il a cru voir cette variété dans toute l'histoire de l'Eglise. Encore un coup, l'Unité n'a jamais frappé ses yeux, cette lumineuse Unité que le catholique a la joie de constater partout; et il a ici accumulé erreur sur erreur. Par malheur il a fait école, et sa myopie contagieuse a fait beaucoup de myopes. Il n'a pas craint d'affirmer que le christianisme n'avait pas eu « d'idée arrêtée » avant les premiers siècles; que les magistratures de l'Eglise primitive n'étaient pas distinctes, mais confuses; qu'on ne possède pas, sur l'autorité ou le magistère des Papes, de documents certains au-delà du neuvième siècle; qu'en

réalité, les premiers chrétiens étaient des presbytériens ou des indépendants, et que durant cette période *démocratique* la prépondérance appartenait au corps des fidèles (1). Ce qu'il y a dé plus singulier, c'est que, par un nouveau manque de logique, M. Guizot reproche sans cesse à l'Eglise « d'avoir mutilé la raison en ne permettant pas au peuple de décider les questions de foi. » Mais la variété, l'heureuse et désirable variété, demeure la dominante de tout son système, et ayant médiocrement étudié les textes des Pères apostoliques, il triomphe aisément de ses adversaires. Il est difficile de dire combien ces leçons de la *Civilisation* nous ont fait de mal. Dans les aveugles ou coupables résistances qui ont été faites au Concile du Vatican, dans les arguments et les sophismes qui ont été alors rajeunis contre l'infaillibilité historique des souverains Pontifes, on retrouve aisément les idées de M. Guizot.

Cependant, une grande leçon avait été donnée à la superbe de cet historien. Certain jour, dans un tout petit village du Bugey, on apprit qu'il y avait un pauvre petit curé travailleur, qui s'était donné pour tâche de réfuter les erreurs de tous les *grands* écrivains de son temps sur le Christ et son Eglise. Le livre parut, et il était fort nettement intitulé : *Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques de*

(1) V. notamment la *Civilisation en Europe*, p. 55 et ss.

MM. Michelet, *Thierry*, *Guizot*. On ne fut pas longtemps à s'apercevoir que c'était un chef-d'œuvre. L'auteur, tout d'abord, citait *in extenso* les passages incriminés de ses adversaires. Après quoi, il entrait en lice, et les terrassait à coups de textes. Il y en avait par centaines et par milliers, de ces textes lumineusement victorieux, et M. Guizot ne fut pas celui qui reçut le moins de blessures. Chacune de ses erreurs fut soumise au creuset le plus délicat et très-savamment analysée. Puis, le nouveau chimiste montra ce qu'il en restait : un peu de cendre. Ou plutôt il n'en restait rien. Alors M. Guizot fit voir qu'il avait réellement un grand esprit et une âme généreuse. Il avoua très-sincèrement qu'il s'était trompé, et que ce petit curé de campagne avait eu raison contre lui. Il le lui écrivit publiquement, et essaya même de le faire récompenser et pensionner. C'est en réalité une des plus nobles pages de sa vie, c'est une de celles qui lui auront fait le plus d'honneur auprès de Dieu, et le nom de l'abbé Gorini (1) jettera sur celui de M. Guizot une lueur qui brillera peut-être jusque dans l'éternité.

Après cette leçon, si bien reçue et presque décisive, vous pensez sans doute que le préjugé protestant va perdre chez M. Guizot quelque chose de

(1) Les pages que l'abbé Gorini a consacrées à M. Guizot sont au tome II de la 1re édition, pp. 236-280 et 321 et ss.

son intensité et de sa roideur premières. Point. L'entêtement était un des caractères de ce cerveau, et il s'opiniâtra dans son erreur. Quelques mois, hélas ! avant sa mort, il publiait le livre le plus bizarre qui se puisse imaginer, et qui donne la mesure du diamètre de son intelligence. J'ai là, sous les yeux, ses *Vies de quatre grands chrétiens français*, qui parurent en 1873. Les quatre grands chrétiens, ce sont saint Louis et Calvin, saint Vincent de Paul et Duplessis-Mornay ! ! ! ! Après quatre-vingt-cinq ans d'existence, après soixante-dix ans de réflexion, de retraite et d'expériences de toute sorte, ce très-illustre vieillard en était venu, ou plutôt en était resté là. Cela lui parut très-naturel d'accoler ensemble Calvin et saint Louis (1) ; il ne s'imagina même pas que des âmes généreuses et élevées en pouvaient être scandalisées. Il liait ensemble le saint plein de lumière et le sectaire plein d'ombre ; il soudait ensemble la mort et la vie, et croyait faire œuvre de génie. Cependant il était forcé d'avouer que Calvin ne pouvait exciter « une tendre sympathie (2) » ; il confessait que cet homme dur avait été « un moraliste incomplet et

(1) « Calvin et Duplessis-Mornay ont mérité la même gloire que saint Louis et saint Vincent de Paul. » Introd., p. VII.

(2) *Les Vies de quatre grands chrétiens*, page 376.

incohérent (1) », et « qu'il n'avait admis, ni dans l'âme humaine, ni dans les sociétés humaines, les droits de la liberté. » N'importe : il le met à côté de saint Louis. Et il va jusqu'à citer avec quelque plaisir les dernières paroles de Calvin à son lit de mort : « Je vous prie de ne rien innover. Tous changements sont dangereux. » Le malheureux ! il avait bouleversé de ses deux poings le dogme et la morale, et il veut qu'après lui on n'en approche même pas le petit doigt. « Moi, c'est bien différent; » c'est le mot de tous les égoïstes. Mais il atteint, sur les lèvres de Calvin, une effroyable profondeur, et devient ici le résumé de tout le protestantisme. Les Réformés ont cru supprimer l'autorité : en réalité, ils n'ont fait que la déplacer et l'attribuer, non plus à l'Eglise universelle, mais à M. Calvin, qui les prie « de ne rien changer après lui. »

Tout au contraire, les catholiques, qui possèdent la plénitude de la Vérité et qui croient d'une même ardeur à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise, les catholiques se tiennent ce raisonnement : « Je suis; donc il y a un Dieu. — Je suis pécheur ; donc il y a une rédemption. — Je suis ignorant, donc il y a une Infaillibilité. »

M. Guizot a accepté les deux premières propositions, mais il a repoussé la dernière.

Avez-vous quelquefois éprouvé cette impres-

(1) *Les Vies de quatre grands chrétiens*, p. 375.

sion pénible de voir un grand chanteur s'arrêter tout net au milieu d'un morceau splendide ? C'est le cas de M. Guizot. Il n'a pu achever le beau cantique de la Vérité éternelle, et s'est arrêté soudain, impuissant et triste.

XV

C'est principalement comme homme politique que M. Guizot a conquis cette certaine célébrité qui n'est pas toujours de la gloire. Le philosophe et l'historien méritaient, mille fois mieux que le ministre, de fixer le regard de la postérité ; mais c'est le ministre qui est resté fameux. Il en faut prendre son parti.

Il semble que M. Guizot se soit donné la tâche de ne pas faire dans le monde politique l'application de ses idées philosophiques et religieuses. Il avait hérité des siècles précédents cette déplorable maladie qu'on nomme le Séparatisme et qui consiste à isoler absolument l'un de l'autre, sans rapports possibles, le domaine de la politique et celui de la foi. Le premier ministre de Louis-Philippe fut en réalité un de nos plus obstinés séparatistes, et l'on peut dire de tout son système de gouverne-

ment ce qu'il a dit lui-même de ses livres historiques : « Je me renferme en des considérations purement humaines, et je mets de côté tout élément étranger aux conséquences naturelles des faits naturels (1). » A moins d'enlever aux mots leur sévère justesse, on ne pourra jamais dire que ce fut là un homme d'Etat chrétien.

S'il avait seulement voulu être chrétien à la Chambre et au Ministère comme il l'a été plus tard dans ses *Méditations*, il nous aurait autrement gouvernés et n'aurait pas « aplati » les âmes. J'estime qu'avec une intelligence élevée, quelque sens pratique et la double croyance au Péché originel et à la Rédemption, on peut être un bon gouvernant. Le gouvernement doit être, en de certaines limites, une copie de la Rédemption, et de même que Dieu s'est toujours proposé de sauver le plus d'âmes possible, un premier ministre doit se proposer d'élever le plus d'hommes possible à la lumière, au bonheur matériel, à la grandeur morale, à la liberté vraie, à la santé de l'âme et du corps, à la résurrection et à la vie. Les Papes, dans leurs bulles qu'on ne connaît pas assez, ont plusieurs fois donné cette belle définition du gouvernement et de la politique : « C'est la science pratique qui a pour objet la sécurité des corps et le salut des

(1) *Civilisation en Europe*, p. 52.

âmes (1). » Je ne pense pas qu'on trouve jamais mieux, et M. Guizot n'a pas haussé son esprit jusque-là.

Vers la fin sa vie, il attesta du moins qu'il avait cru à la théorie de l'Expiation et qu'il savait l'appliquer aux peuples comme aux individus. Il écrivait en 1872 son livre sur le duc de Broglie (2), et cherchait à y établir que le passé d'un peuple influe sur son état présent et à venir : « Les peuples subissent, comme les rois, cette résurrection de leurs fautes arriérées. » Et il ajoutait avec une belle noblesse de désirs : « J'ai la confiance que, malgré ses égarements, la France ne méritera pas de succomber définitivement sous le poids de son passé (3). » C'est fort bien dit; mais il aurait fallu développer cette thèse. Tous les événements rigoureux de l'histoire présentent en effet ce triple caractère d'être à la fois une expiation, un châtiment et une préparation. M. Guizot n'a pas considéré sous ce point de vue l'histoire de la Révolution française : c'est pourquoi il ne l'a pas jugée avec assez de sévérité et n'a jamais pu lui retirer son amour. C'est un révolutionnaire de 1791,

(1) « *Ad securitatem corporum et salutem animarum.* » Ces mots se trouvent notamment dans une bulle de Benoît XI.

(2) Chez Hachette, in-12.

(3) Pages 178, 179.

peut-être même de 1790, et, si vous le voulez, de 1789. Mais c'est un révolutionnaire.

XVI

Les catholiques, qui ont pour la Révolution une si légitime horreur, ne sont pas cependant des hommes d'ancien régime. Ils reconnaissent très-volontiers, et avec une liberté qui se sent très à l'aise, ils reconnaissent tout ce qu'il y avait avant 1789 d'abus et de scandales qui criaient vers le ciel. Et quels cris! Les rois avaient, pendant plus d'un siècle, scandalisé les petits et les bons par l'effronté spectacle de leurs maîtresses et de leurs bâtards plus ou moins légitimés. La noblesse s'était jetée avec fureur dans les débauches de la Régence et dans les blasphêmes de Voltaire. Même il était arrivé que le sel de la terre s'était affadi, et le clergé n'était pas sans mériter la foudre : d'immenses abbayes, faites pour cinq cents moines, étaient parfois habitées par cinq ou six religieux qui y menaient une vie abondante et sans austérité ; le luxe et le bien-être avaient fait trop de progrès ; Rome était mal écoutée ou ne l'était plus ; les jansénistes prêchaient un gallicanisme qui touchait

à l'hérésie et qui allait aboutir à la Révolution. La bourgeoisie des grandes villes, rapace et sceptique, suivait clopin clopant les pas de la noblesse. Que pouvait penser le peuple, même chrétien, de toutes ces vilenies et de cet abandon de tous les principes comme de tous les devoirs ? Evidemment les choses ne pouvaient pas durer de la sorte, d'autant que l'Eglise catholique ne connaît pas, elle, d'ancien ni de nouveau régime; et que son régime est éternel. Il fallait un renouvellement.

Donc, qu'y avait-il à faire ? Il y avait à rentrer dans le devoir, dans l'ordre, et c'était le meilleur moyen de rentrer dans le droit. La royauté avait à dire très-sincèrement : « J'ai péché contre mon peuple, auquel j'ai donné le mauvais exemple, que j'ai trop chargé, et dont je n'ai pas assez respecté les libertés chrétiennes. » La noblesse avait à se frapper la poitrine : « J'ai scandalisé mes frères par le libertinage de mes mœurs et le libertinage de mon esprit, et, sans briser ma vieille constitution, qui est utile à la nation, je vais, en expiation, renoncer à d'anciens priviléges dont elle se prétend accablée. » Et le clergé eût ajouté : « Je me tournerai vers Rome, et je rétablirai la pureté de mon antique discipline. » Et le peuple aurait dû dire : « J'ai la rage et l'envie au cœur, et ce n'est pas toujours sans sujet; mais je ne veux désormais manquer à aucun de mes devoirs hiérarchiques, ni surtout à aucun de mes devoirs

chrétiens. Faisons un pacte, un contrat; faisons-le tous ensemble et signons-le joyeusement. *Nova sint omnia*! » Et tous auraient mis leurs résolutions sous la protection du Dieu très-grand et très-bon, dont la pensée aurait dominé tout ce mouvement. Le contrat eût été signé; il eût commencé par ces mots : « Au nom de la Sainte Trinité, » et l'on eût peut-être évité par là des flots de sang et des torrents d'iniquité.

Les choses se sont passées d'une tout autre façon, et M. Guizot ne s'en est pas assez douloureusement étonné. Ses longs travaux sur l'histoire de l'Angleterre et de ses révolutions lui ont peut-être donné le change et ont troublé sa vue au lieu de l'aiguiser. Sans doute il donne aux Cahiers de 1789 une approbation qui est souvent légitime et méritée; mais il n'a eu garde de s'en tenir là. La Déclaration des droits de l'homme l'a ravi. Il ne s'est pas même aperçu que l'homme y était mis en la place de Dieu, et que c'était le commencement d'un état de choses anti-chrétien et même contraire aux lois du monde naturel. Dès lors il s'est mis à admirer « la grande Révolution » et « la France de 1789. » Sans doute les crimes et les sottises l'indignaient, et il prenait la liberté de formuler ses réserves; mais l'ensemble lui paraissait voisin de l'idéal. Il n'a pas, à notre connaissance, compris le caractère de révolte satanique qui éclate dans les œuvres de cette époque. Il n'a pas vu comment

Dieu, qui tire le bien du mal, avait fait servir ces années sanglantes à châtier les mauvais, à éprouver les bons et à préparer une nouvelle phase de notre histoire, où l'Eglise retrouvera sa vraie place. A un point de vue moins élevé, il ne s'est pas dit que la Révolution de 89 a été une solution de continuité dans notre tradition nationale, et que ces révoltés ont niaisement voulu changer tout en France, les institutions, les idées, les mœurs; mais qu'une telle prétention est absurde, et qu'il n'est pas plus possible d'improviser une nation en un jour, sans tenir compte de son passé, que de créer à nouveau la chimie et la physique, sans tenir compte des travaux et des découvertes antérieures de l'humanité savante. Bref, toute sa pensée sur la Révolution peut se résumer en ces termes : « Elle est vraiment charmante, mais un peu trop vive, et il ne faut que la calmer un peu. » C'est ce qu'il a tenté de faire durant toute sa vie.

XVII

A ses yeux, le moyen de calmer la Révolution était bien simple : il consistait à donner le pouvoir à la bourgeoisie révolutionnaire. Ce n'était pas plus difficile que cela, et M. Guizot espéra fort

naïvement, avant et même après 1848, que l'entreprise réussirait au gré de ses rêves. C'est là qu'il trahit véritablement la petitesse de ses vues et la médiocrité de sa pensée politique. Devant tant de fureurs populaires et tant de noble sang répandu; devant ces innombrables multitudes d'hommes déshérités et misérables qui aspirent depuis 1789 à devenir riches et puissants; devant cette soif universelle et inextinguible d'égalité sociale et de jouissances; devant ce monde de convoitises, de haines et d'envies, M. Guizot a cru qu'il suffirait d'asseoir au pouvoir, tranquillement, bonassement, ses quelques bourgeois payant le cens. Il a été persuadé que cette digue de petits cailloux suffirait à contenir l'Océan. Ce fut la grande erreur de ce politique, et il est trop évident qu'avec une telle conception on manque absolument de génie.

M. Guizot disait : « Tant que le gouvernement représentatif restera debout, on peut, on doit espérer le retour vers une meilleure politique et le progrès de la liberté (1). » Il condensait en ces quelques mots la pensée-mère de tout son système, et croyait candidement que ce gouvernement se maintiendrait sans jamais faire appel à la répression. Il avait l'horreur de la force. « L'essence du gouvernement ne réside nullement dans la réaction,

(1) *Le Duc de Broglie*, p. 47.

dans l'emploi de la force (1). » Dans son dernier ouvrage, il condamne sans restriction, et avec autant de vigueur, « la contrainte en matière de conscience. » Il veut la séparation absolue des deux pouvoirs temporel et spirituel, et s'étonne que l'Eglise ait parfois eu besoin de l'appui des gouvernements. Au milieu de toutes les passions humaines déchaînées, au milieu de tant de vices et d'avidités, il isole complètement ces deux choses : l'Eglise et le Pouvoir. Comment veut-il qu'elles ne soient pas mille et mille fois étouffées et anéanties ? Sous des apparences très-généreuses, c'est une misérable utopie que ce mépris de la force, et il n'y a en réalité rien de si grand que la force au service de la Vérité et du Bien. M. Guizot a été au pouvoir, et il a été contraint de faire appel à la force, qu'il détestait en théorie et utilisait en pratique. De même que l'âme a besoin du corps, le Pouvoir a besoin de la force, et il est uniquement nécessaire qu'elle s'exerce toujours conformément aux lois de la miséricorde et de la justice. On pourrait appliquer ces idées à l'Inquisition, que M. Guizot a si violemment attaquée. La légitimité de ce tribunal est incontestable (2), mais sa pénalité aurait dû

(1) *Civilisation en Europe*, p. 142.

(2) « Les plus hardis esprits du seizième siècle, dit M. Guizot, n'allaient pas jusqu'à dire que l'erreur sincère ne pouvait être un crime. » (*Les Vies de quatre grands chrétiens*, p. 340.)

être toujours miséricordieuse et juste, et ses juges, hélas! ont été trop souvent iniques, abominables et sanglants. Et c'est pourquoi nous ne pouvons jamais parler de l'Inquisition sans nous indigner contre tant d'excès et sans en dégager l'Eglise.

On peut dire de M. Guizot qu'il n'a pas entrevu la question sociale, et c'est ici encore que se révèle l'infirmité de son coup d'œil. Derrière les bandes ouvrières qui s'agitaient déjà au fond de ces usines dont il favorisait le développement, il n'a pas vu le Démon qui soufflait la haine. Il ne s'est pas aperçu que les temps étaient proches où ces millions d'hommes sans foi en Dieu et sans espérance en l'éternité allaient demander leur part des jouissances de la terre, et que ces demandes seraient énormes, et qu'ils ne se contenteraient plus des fictions de la politique, et que la monarchie même ou la république leur deviendrait indifférente au prix de ces biens qu'ils convoitaient. Nous autres catholiques, nous essayons de lutter contre ce courant en prêchant Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, la charité et l'éternelle égalité dans la béatitude du paradis. Ici encore, M. Guizot nous proposait son petit parlementarisme à bascule, ses petits colléges électoraux, ses petites habiletés, son petit système censitaire. Et il croyait très-sincèrement que ces hommes barbus et noirs, ces mineurs, ces forgerons, ces tisseurs, allaient se contenter de tout cela et se reposer dans ce petit bonheur épicier, comme

dans la grande et délicieuse oasis où l'humanité doit trouver l'idéal de la félicité. M. Guizot aurait vu plus loin, s'il eût été catholique; mais il avait un peu l'entêtement du sectaire. Je ne vois pas que les événements lui aient ouvert les yeux, et que la Commune de 1871, avec ses flots de pétrole et de sang, ait arraché à ce bourgeois de grand talent et de courte vue les illusions dont il s'était toujours bercé.

XVIII

Petit dans la politique, il reste grand dans la parole. Le ministre manque de clairvoyance; mais l'historien est pénétrant et profond. L'homme d'Etat est bourgeois; mais l'éloquence et le style sont d'une magnifique sévérité et d'une haute perfection. Ceux de ses adversaires et de ses amis qui ont eu l'heureuse fortune de l'entendre, assurent que jamais orateur ne fut si accompli. Du haut de sa dignité, qui ressemblait un peu à de l'orgueil et où il essayait peut-être un peu trop de copier le flegme anglais, il dominait assez dédaigneusement cette enceinte parlementaire où grouillaient des courtisans qu'il devait mépriser, et des ennemis qui furent rarement de sa taille. Sa stature, qui était

moyenne, paraissait alors immense; son visage froid s'éclairait; ses yeux, beaux et fermes, lançaient des éclairs; quant au corps, sa roideur se transformait alors en je ne sais quelle majesté, et il avait, à quatre-vingt-cinq ans, conservé cette façon noble de marcher qui ne ressemblait à aucune autre. Il n'avait pas la clarté souvent charmante, mais toujours prolixe et un peu bavarde de M. Thiers. Il avait une lucidité concise et fière. Je pense qu'il ne s'est pas défendu de mépriser les hommes, et il en avait, en effet, rencontré de fort méprisables : c'est un accident commun et qui arrive à tous les hommes d'Etat; mais ils doivent planer au-dessus. Son geste s'accordait bien avec cette clarté un peu méprisante et roide. Il n'y avait rien de banal en lui. L'orateur, du reste, rappelait le professeur, et avait les mêmes qualités. Jamais de figures hardies, ni d'images fortes. Les mouvements impétueux étaient rares. On ne le vit jamais chercher de ces traits violents à la Michelet, et il avait le tempérament le plus opposé à tous ceux des romantiques : Hugo devait l'exaspérer. Il n'a jamais été poète, et, malgré ses travaux sur Corneille et Shakespeare, j'ose ajouter qu'il n'a pas très-profondément aimé la poésie. Il ne sait guère ce que c'est que la couleur en matière de style. Le rhythme lui manque, comme aussi le sourire.

Mais, puisqu'il en faut venir à ce style lui-même, ce qui le distingue, c'est la justesse du mot, c'est

l'exactitude de l'épithète, c'est la sobriété unie à la puissance. Cette parole n'est pas chaude, mais d'une bonne tiédeur raisonnable, qui finit par vous réchauffer et par faire circuler, avec modération et mesure, tout le sang de votre intelligence. On pourrait croire qu'avec cette égalité merveilleuse et ces tableaux un peu ternes il arrive à vous ennuyer. Nullement. On se sent peu à peu pénétré sans fatigue, et l'on est tenu en éveil par quelque page splendide, qui apparaît soudain et vous donne la patience d'en lire cinquante autres. C'est dans l'érudition, d'ailleurs, qu'il s'est montré le plus admirable. Sauf quelques longueurs, il y est vif, pressant, concluant; et je ne sache pas de plus merveilleux modèle d'une dissertation historique que le quatrième de ses *Essais* sur l'histoire de France. Sans doute, la *Civilisation en Europe* demeure son chef-d'œuvre; mais, à vrai dire, il n'est pas un seul de ses livres où l'on ne puisse aisément cueillir des beautés de premier ordre. J'ai là cent extraits de ses œuvres qui pourraient composer une longue et remarquable Anthologie. Espérons qu'un véritable chrétien réunira quelque jour les plus belles pages de ce grand historien et de ce grand philosophe. Les *Lectures pour tous* de Lamartine seraient ici le type qu'il faudrait imiter. Je n'ose pas pousser plus loin la comparaison : car je me rappellerais involontairement que Lamartine est mort dans le baiser de l'Eglise...

On dit que, durant les derniers jours de sa vie, l'ancien ministre est demeuré plongé dans un profond sommeil. Je ne sais pourquoi j'espère en ce sommeil. Je ne veux pas dire que Dieu lui ait alors envoyé un de ses anges ; mais enfin je crois à la communion des saints, et je me persuade que tous ceux auxquels M. Guizot a fait du bien auront là-haut prié pour la conversion de cette âme. Nous ne savons pas ce qui se passe au chevet des mourants : ces yeux demi-éteints ont peut-être vu le jour de l'Eglise, et ces lèvres pâles ont peut-être murmuré le *Credo*.

DOM GUÉRANGER

I

Dom Guéranger est mort en son abbaye de Solesmes, le samedi 30 janvier 1875. Il y a quarante ans qu'il était venu prendre possession de cet ancien monastère au nom de son père saint Benoît; il y a quarante ans qu'il avait fait de nouveau rayonner dans ce cloître le froc bénédictin, dont la Révolution avait cru se débarrasser pour toujours. Et certes, lorsque, jeune encore, il avait fondé sa chère colonie monastique sur ces bords charmants de la Sarthe, il avait dû souhaiter d'y mourir. Il ne pouvait désirer un autre tombeau.

En attendant la résurrection, son corps, qui est destiné à la gloire, repose tout près de ce cloître béni où il a tenté victorieusement la restauration de la plus antique et de la plus grande de toutes les institutions monastiques. C'est là qu'il a souffert, qu'il a espéré, qu'il a aimé. Lorsqu'il entreprit de

renouer la chaîne, si brutalement brisée, de la tradition bénédictine; lorsqu'il se tint pour la première fois ce vaillant langage : « Les anciens Bénédictins étaient peut-être gallicans; les nouveaux seront certainement ultramontains, » il était inconnu, il était méconnu, il était presque seul; mais il savait déjà ne pas désespérer. Ce qu'on a appelé depuis « le parti catholique » n'existait pas encore, ou existait à peine. Cher cloître de Solesmes, chères chambres des hôtes, vous avez eu l'heur de recevoir alors tous ces fondateurs de notre école, tous ces maîtres que nous voulons associer aujourd'hui dans l'expression du même respect et du même amour : Lacordaire, Montalembert, Veuillot ! Ils y sont tous venus l'un après l'autre ; ils y ont fait, avec Dom Guéranger, le plan lumineux de la grande campagne pour la liberté de l'Eglise. Et il y a certaine chambre qu'on m'a montrée, avec une jolie vue sur la rivière, qui garde encore le souvenir de leur passage. J'y voudrais écrire ces lignes, et inviter de là tous nos catholiques à cette concorde fraternelle dont le Père Abbé a jadis connu le spectacle.

C'est à Solesmes donc que Dom Guéranger a suivi toutes les péripéties de la lutte; c'est là qu'il a reçu ces premiers numéros de l'*Univers*, que nous ne feuilletons jamais sans une émotion profonde et qui étaient frémissants de tant d'espérances; c'est de là qu'il a lancé sur le gallicanisme tant de bonnes

flèches et qui ont si bien atteint leur but ; c'est là qu'il a lu fiévreusement tous les bulletins de notre guerre en faveur de la liberté de l'enseignement secondaire ; c'est de là que la Liturgie romaine est sortie certain jour, pauvre encore et méprisée, et c'est là qu'elle est rentrée, magnifiquement radieuse, après avoir fait la conquête de quatre-vingts diocèses ; c'est là que, pendant le Concile, palpitaient les espérances des infaillibilistes, et nos cœurs alors faisaient sans cesse le voyage de Rome à Solesmes. Je ne sais pourquoi, à ces grands souvenirs de toutes nos batailles, se mêle toujours dans mon esprit l'image du Père Abbé, avec ses cheveux blancs, son visage fin, ses yeux vifs et son sourire pénétrant. Tous les catholiques de France sont sans doute comme moi, et se disent maintenant : « Notre capitaine est mort. »

II

Les anciens croyaient que la destinée humaine était rigoureusement soumise à la fatalité victorieuse. Nous, catholiques, nous donnons à ce mot « destinée » un tout autre sens, et c'est, suivant nous, la fonction ou la mission que Dieu donne à chacun de nous. Nous dirons donc que la destinée

de Dom Guéranger a été de vulgariser en France les doctrines romaines. Il en a été le héraut. Et il me semble qu'il n'y aurait point de plus belle épitaphe à graver sur son tombeau que celle-ci : *Apostolicæ doctrinæ præco intrepidus.*

Or, il a livré trois grands combats. Le premier, pour l'unité liturgique ; le second, pour les droits du surnaturel dans l'histoire ; le troisième, pour l'infaillibilité du Suppléant de Jésus-Christ. Trois combats, trois victoires.

Plusieurs de nos lecteurs se rappellent sans doute la situation liturgique de la France en 1840. Les optimistes ne voyaient dans ce chaos qu'une aimable variété ; mais Rome y voyait une Babel. Chaque diocèse avait son Bréviaire et son Missel, qui ne remontaient guère à plus d'un siècle, et se délectait dans la lecture de ses hymnes ou de ses proses de fabrique récente. On savourait ces nouveautés, plus ou moins élégantes, avec un certain plaisir qui sentait parfois la révolte. Le sens liturgique était émoussé, hébété, perdu. On ne tenait compte, en matière de rites, ni de l'autorité, ni de l'antiquité, ni de l'unité. Tout était sacrifié à la rhétorique, et cette rhétorique était trop souvent janséniste ou gallicane : il y avait dans tout cela une odeur de Port-Royal ou de 1682. Cette antique, cette grande, cette sainte Liturgie romaine, qui avait, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV, retenti sous les voûtes de nos cent cathédrales, on

s'en moquait volontiers avec une vilaine moue railleuse, et l'on plaignait ces pauvres prêtres italiens, allemands ou espagnols qui étaient forcés de subir le Bréviaire romain. Certain diocèse, que je pourrais nommer, avait jusqu'à trois liturgies à la fois. Le catholique, qui était forcé de voyager, n'entendait nulle part la voix de la même prière. Et le pis était que l'on croyait partout à l'antiquité de ces liturgies de la veille. C'était la Liturgie romaine qui, aux yeux de presque tous les prêtres de ce temps-là, paraissait « entachée de jeunesse. » Le mal était profond ; il était presque sans remède.

C'est alors qu'apparut Dom Guéranger, et l'on peut véritablement le regarder comme un médecin providentiel. Il vit que les intelligences et les cœurs étaient également malades, et résolut de les traiter les unes après les autres. Avec ses *Institutions liturgiques* il persuada les entendements ; avec l'*Année liturgique* il convertit les cœurs. C'est, à la vérité, la plus grande œuvre et la *dominante* de sa vie ; c'est par là qu'il demeurera célèbre dans l'Eglise de Dieu. Oui, si, dans la solennité du 2 février, par exemple, tous les catholiques de France peuvent dans toutes leurs cathédrales (sauf en une seule) assister à ce même et unique office de la Purification, qui est si merveilleusement beau ; s'ils peuvent tous, avant d'allumer les cierges symboliques de la Chandeleur, entendre ces mêmes oraisons splendides et dire à Dieu d'une seule voix : *Pater*,

qui omnia ex nihilo creasti et, jussu tuo, per opera apum, hunc liquorem ad perfectionem cerei venire fecisti; s'ils peuvent, dans leur lumineuse procession, entonner tous la même antienne : *Adorna thalamum tuum, Sion;* si nous avons aujourd'hui la joie d'aller de Cambrai à Marseille et de Quimper à Strasbourg en voyant partout nos prêtres jeter jusqu'à Dieu le cri sacré de la même prière et interpréter dans le même langage la foi de la société chrétienne; s'ils lisent partout le même bréviaire que leurs frères persécutés d'Allemagne, que les missionnaires de l'Océanie et que le Souverain-Pontife à Rome; si l'antiquité liturgique est restaurée, si l'autorité liturgique est respectée, si l'unité liturgique est de nouveau fondée, beaucoup de gloire en revient à l'illustrissime et révérendissime abbé de Solesmes. C'est le monument qu'il a élevé, et l'airain est moins solide. Jusqu'à la fin des temps, ce noble édifice demeurera vivant : car le dernier jour du monde trouvera parmi nous quelque prêtre occupé à lire cet office romain que Dom Guéranger a remis en gloire. *Exegit monumentum.*

Si auguste qu'ait été cette mission, le Père Abbé n'a pas eu que celle-là. Le jour vint, où, entreprenant le récit de la conversion du monde romain par l'Eglise empourprée du sang de ses martyrs, un célèbre écrivain fit à l'élément naturel une part trop large et au surnaturel une place trop

étroite. Sans doute, M. de Broglie était sincère alors, comme il le fut depuis dans ces luttes politiques où nous n'avons pas eu la joie de combattre toujours près de lui. Mais enfin il y avait péril à le laisser s'engager dans cette voie du naturalisme, et surtout à permettre qu'il y engageât avec lui toute une portion de la grande école catholique. Dom Guéranger le comprit : il s'arracha à ses chères études et se fit journaliste pour répondre à cet historien. Qui ne se souvient de ces vingt-quatre articles contre le prince de Broglie, qui ont été la gloire du journal *le Monde!* L'illustre champion du surnaturel prit en main la défense du Miracle : il prouva que la conversion du monde ne saurait s'expliquer par des événements purement humains, et que ces événements sont bien loin d'y jouer un rôle aussi considérable que l'école libérale semblait se l'imaginer. La discussion fut des plus vives, mais des plus courtoises; car c'est à coups de textes que Dom Guéranger avait accoutumé de frapper ses adversaires. Ses articles, nourris de faits, devinrent aisément un beau livre, qui fut véritablement décisif. Mais ses ennemis, un moment étonnés, allaient bientôt reformer leurs rangs contre lui. Les deux Ecoles, en effet, se séparaient de plus en plus, et prenaient soin de creuser un abîme entre elles. Il y eut des « ultramontains » et il y eut des « libéraux », et la belle unité de l'ancien parti catholique, qui avait com-

mencé à se rompre depuis plusieurs années, parut alors brisée pour toujours. Nous ne jugeons pas : nous racontons.

Il se passa alors un fait des plus étranges et que les historiens des doctrines religieuses devront un jour mettre en lumière. Un certain nombre de « libéraux », qui avaient débuté par aimer passionnément Rome et les doctrines romaines, tournèrent peu à peu à ce gallicanisme, dont ils avaient jadis abhorré l'étroitesse. Ils se firent gallicans par excès de libéralisme. Le mécontentement et la méchante humeur où ils étaient de voir Rome se prononcer contre eux les poussa à revenir aux propositions de 1682. Et, de fait, ils y revinrent. Lorsque s'ouvrit le Concile du Vatican, leurs journaux nous surprirent par la vivacité de leur gallicanisme : tous les arguments de Bossuet furent alors remis en circulation. Nous eûmes la douleur de voir de grands, de généreux catholiques, chercher d'une main jalouse, dans toute l'histoire de l'Eglise, les pages où l'on pourrait assister à de prétendues défaillances de la sainte Eglise romaine. Ils mirent autant d'ardeur à chercher ces scandales que les pêcheurs de perles peuvent en mettre à trouver les trésors cachés de l'Océan. Et, de toutes parts, on n'entendait plus que ces mots : « Tel pape s'est trompé en telle circonstance, en telle année. Honorius a été hérétique. Vigile a été hérétique. Libère a été hérétique. » Une plus rude épreuve

nous était réservée. L'Ecole de nos adversaires eut alors pour chef un saint prêtre, au vaste cœur et au large entendement, et qui avait eu sur la jeunesse de nos écoles une action vraiment providentielle. Le P. Gratry écrivit alors ces fameuses *Lettres* qui troublèrent tant d'esprits. Il se fit un grand silence et l'on se tourna vers Solesmes.

La *Monarchie pontificale* répondit à cette attente universelle, et Dom Guéranger y affirma de nouveau l'unité romaine. Son principal honneur et le résumé de sa vie sont là : il a aimé l'unité et l'a fait aimer. On ne saurait s'imaginer une érudition plus puissante sous une forme plus modérée. Des faits, des dates, des textes. Et puis encore des textes, des dates, des faits. Cette tranquillité sûre d'elle-même, cette sérénité triomphante fut d'un heureux augure. Les bons livres abondèrent, et l'argumentation ultramontaine devint de plus en plus serrée. Les Papes furent vengés ; Libère, Vigile et Honorius furent lumineusement justifiés ; l'infaillibilité fut démontrée par la science avant d'être proclamée par l'autorité. Dom Guéranger fit aux catholiques comme un merveilleux escalier par où ils purent aisément remonter du temps présent jusqu'au premier siècle de l'Eglise, et chacun des degrés de cet escalier était un texte en faveur de l'infaillibilité romaine. On sait le reste ; on sait comment tous les catholiques se soumirent au décret du Concile, et quelle mort admirable fit le regretté Père Gratry.

Nous nous persuadons que la *Monarchie pontificale* ne fut pas étrangère à ce dénouement, et que ces deux grandes âmes sont réunies là-haut aux pieds de Dieu, pour s'y entretenir éternellement de l'Infaillibilité victorieuse.

III

L'auteur des *Institutions liturgiques*, du *Naturalisme dans l'histoire* et de la *Monarchie pontificale* est mort en laissant un grand exemple aux catholiques. Je ne vois pas, en effet, que cet illustre chef d'école ait jamais fait à la politique la part que nous lui faisons aujourd'hui dans notre activité fiévreuse; et je vois, d'autre part, qu'il a mis constamment la science au service de la foi. Apprenons de lui à faire estime de cette science que nous méprisons trop, et à nous élever au-dessus de ces petits horizons politiques qui ne sont décidément faits ni pour nos yeux ni pour nos ailes. Ce que Dom Guéranger a fait durant cinquante ans, sachons le faire nous aussi, et donnons la meilleure part de notre temps à la théologie, à l'histoire, au droit, aux sciences et à l'économie sociale. Nous planerons ainsi au-dessus de tous les partis, au lieu

de ramper près d'eux, et nous conquerrons une indépendance qui nous permettra bientôt d'exiger du pouvoir, quel qu'il soit, le respect de tous nos droits. L'avenir est là, et n'est pas ailleurs.

Voici cependant qu'ils s'en vont l'un après l'autre, tous ces chefs du vieux parti catholique. Mgr Parisis est mort ; Montalembert et Lacordaire sont morts ; le Père Abbé est mort. Louis Veuillot, seul, nous reste.

Jetons les yeux sur ces vaillants, et prions Dieu de nous envoyer des hommes de leur taille.

MICHELET.

Il nous semble aisé de parler aujourd'hui de Michelet avec une respectueuse indépendance. Nous avons eu lieu de l'attaquer souvent durant sa vie, et nous avons dû jadis consacrer de longues pages à l'*Amour*, à la *Femme*, à la *Bible de l'humanité,* à la *Sorcière*. L'indignation ne nous a pas fait défaut contre celui qui s'était pris pour la sainte Eglise d'une haine acerbe, violente, enragée et littéralement satanique. Nous n'avons voulu laisser passer sans réponse aucun de ses factums plus que passionnés, et certes, nous le ferions encore si nous avions à le faire. Mais la mort, sans rien enlever à notre légitime indignation, lui donne je ne sais quelle sérénité. Les catholiques savent respecter les morts.

Nous étudierons à la fois dans Michelet l'historien, le poète, le naturaliste et le pamphlétaire. Ce sont bien là, si nous ne nous trompons, les principaux côtés d'une intelligence qui fut si bien douée et qui abusa si coupablement de dons si lumineux.

I

On se rappelle encore le succès des premiers volumes de l'*Histoire de France* (1). Ce fut un véritable enchantement. Ces infortunés collégiens, voués depuis si longtemps à des Manuels d'une sottise ou d'une sécheresse désespérantes, furent réellement ravis et transportés lorsque leur professeur d'histoire se prit à leur lire quelques-unes de ces pages colorées et vivantes. J'étais sur les bancs quand ce bonheur m'arriva, et durant de longs mois on ne parla que de cette passionnante lecture. Nous sortions de Cayx, hélas ! et dormions de tout notre cœur quand nous fûmes ainsi réveillés. Tout d'abord, nous ne vîmes pas les graves défauts de ce livre charmant : nous n'en sentîmes que le charme. Il ne faut pas s'en étonner. Cette *Histoire* n'avait pas seulement l'attrait incontestable de la poésie ; mais l'auteur n'avait pas craint de remonter aux sources. A tout le moins, il avait tenu entre ses mains des chartes « pour de vrai. » Une heureuse fortune l'avait conduit aux Ar-

(1) Ils parurent en 1833 et années suivantes.

chives (1), qu'il appelait pittoresquement « la vaste nécropole de notre passé. » Je ne pense pas qu'il en ait bien connu toutes les ressources. Il n'était vraiment pas fait pour être érudit, et nous aurons lieu de constater tout à l'heure que l'imagination fut sa faculté maîtresse et gâta toutes les autres. Or, rien ne refroidit autant l'imagination que les chartes. Michelet y prit seulement, comme dans les Chroniques, les éléments les plus pittoresques : car le pittoresque fut le caractère de toutes ses œuvres. Il n'approfondit pas : il effleure. Il ne raconte pas : il peint. Ce n'est pas un historien : c'est un poète.

Si quelques parties de son œuvre doivent survivre, ce seront certainement les quatre ou cinq premiers volumes de l'*Histoire de France*, où les belles pages abondent. Néanmoins, je leur préfère cet humble *Précis* (2), qui a été longtemps le livre classique à l'usage de tous les Colléges ou Lycées. Combien de fois n'avons-nous pas lu et relu cette page splendide où il compare l'antique Royauté

(1) C'est grâce à ces études qu'il fit paraître en 1837 ses *Origines du droit français cherchées dans les symboles et les formules du droit universel ;* en 1841-1851, son *Procès des Templiers*, dans la Collection des documents inédits, etc., etc.

(2) *Précis de l'Histoire moderne,* 1833 (vingt ou trente éditions).

française à ces eaux de Versailles, et en particulier à ce bassin de Latone dont il fait une si admirable description ! Ce *Précis* était composé de quelques chapitres poétiques ou plutôt de quelques chants assez mal reliés entre eux, et les dates ne se trouvaient qu'en note. Nous le goûtions fort et délaissions pour lui Burette, Ansart et tous les autres. Cependant, il était aisé de prévoir que cet esprit brillant n'était pas solide. Une chose a manqué à Michelet comme à Victor Hugo et à tant de grands esprits de notre temps : le frein. Ce siècle est, en vérité, le siècle de l'imagination toute-puissante. Or, rien n'est plus dangereux, rien n'est plus malsain qu'une telle omnipotence, et nous l'allons bien voir.

Il y avait alors chez Michelet quelques tendances catholiques, ou, comme l'on disait alors, « néocatholiques. » Nos lecteurs se souviennent peut-être de cette page tant de fois citée où le célibat religieux fut si poétiquement, si vigoureusement défendu par celui qui devait un jour en faire l'objet de si violentes attaques. L'historien avait aussi, par intuition plutôt que par étude, compris plus d'un côté du moyen âge. Les cathédrales l'avaient fortement ému (1), et il ne se sentait pas de haine

(1) « Le Drame éternel se joue chaque jour dans l'église. C'est un Mystère pétrifié, une Passion de pierre ; ou plutôt c'est le Patient. L'édifice tout entier, dans l'austérité de sa géométrie architecturale, est un corps vivant, un

contre l'Eglise, à laquelle il a plus d'une fois rendu très-noblement justice. Nous sommes amenés par là à observer qu'il y eut deux phases bien distinctes dans cette vie que nous essayons de peindre. C'est l'année 1842 qui semble à peu près les séparer.

II

En 1841, parut le cinquième volume de l'*Histoire de France*, qui commence par un éloge enthousiaste de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le caractère de ce livre, dit Michelet, « c'est la mesure » et la sagesse. L'âme y marche entre les deux » écueils : matérialité, mysticité. Elle y touche et » n'y heurte pas. Elle passe comme si elle n'y » voyait point le péril ; elle passe dans sa simpli- » cité. Prenez garde : cette simplicité-là n'est pas » une qualité naïve ; c'est bien plutôt la fin de la » sagesse (2). » Et il ajoute un peu plus loin :

homme. La nef, étendant ses deux bras, c'est l'Homme sur la croix. La crypte, c'est l'Homme au tombeau. La flèche, c'est encore lui, mais debout et montant au ciel. Dans ce chœur, incliné par rapport à la nef, vous voyez sa tête penchée dans l'agonie ; vous reconnaissez son sang dans la pourpre ardente des vitraux. » *Histoire de France*, tome V, p. 661.

(2) *Hist. de France*, V, p. 8.

« L'*Imitation de Jésus-Christ*, la Passion reproduite » par la Pucelle, telle fut la rédemption de la » France. » Après quoi, l'historien aborde le récit de la vie et de la mort de Jeanne d'Arc, qui est peut-être l'épisode le mieux traité de tout son grand ouvrage. Il y a dans ces pages ardentes de nobles soupirs jetés vers Jésus-Christ; mais déjà on y trouve les premiers symptômes de la maladie qui devait ronger si longtemps l'intelligence de Michelet. Un certain nombre de passages de ce volume, publié en 1841, nous expliquent les *Jésuites* qui parurent en 1843 (1).

Le premier symptôme, c'est la haine du prêtre. Elle éclate partout. L'*Imitation* même lui sert de prétexte à attaquer les clercs, et il ne craint pas de dire que « le clergé catholique, croyant sentir dans l'*Internelle consolation* (2) une sorte d'avant-goût du protestantisme, l'a ôté peu à peu aux pauvres religieuses dont il avait dû être la douce nourriture. » Voilà une de ces accusations sans preuve comme on en trouvera vingt par page en tous ses livres postérieurs. Il n'a jamais su s'élever à cette hauteur d'où l'historien dégage nettement une

(1) En 1844 parut le fameux livre : *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille*; en 1846, *Du Peuple*; en 1847 et années suivantes, l'*Histoire de la Révolution française*.

(2) C'est le titre de la version française d'une partie de l'*Imitation*.

institution des abus auxquels elle a pu donner lieu et surtout des hommes qui l'ont pu déshonorer. Dans l'histoire du moyen âge, il n'a pas eu de peine à relever un certain nombre de scandales graves et à rencontrer un certain nombre de prêtres qui ont été infidèles à leur vocation. Là-dessus, son cœur s'est tout aussitôt indigné et son imagination s'est enflammée. Mais sa raison, hélas ! n'est pas intervenue pour corriger ce qu'il y avait d'excessif dans ces transports : « Mon ami, lui eût dit la Raison, je déteste autant et plus que toi les mauvais prêtres ; mais il en est de bons que tu oublies, et il y en a eu un fort grand nombre, crois-le bien, à toutes les époques de notre histoire. Puis, ce sont là des accidents qui ne touchent pas à l'essence. Il faudrait étudier davantage, faire un peu plus de statistique, et surtout voir bien lucidement quelle est la *dominante* d'une époque. A cet effet, il te serait peut-être utile de consulter plus de textes et d'en croire un peu moins ton imagination, qui est trop crédule. » Cette voix-là, Michelet l'a souvent entendue, mais il ne l'a jamais écoutée.

Déjà, dans son *Histoire de France,* je trouve tous les caractères de ses futures erreurs, et je les voudrais faire nettement saisir à mes lecteurs. Le pire de tous ses défauts, c'est cette exaltation de l'imagination, c'est cet échauffement cérébral que nous avons déjà signalé tout à l'heure. Prenons quelques exemples.

Un jour, Michelet lit, dans je ne sais quelle compilation, que les livres de chœur, dans l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie, étaient « ENCHAINÉS et attachés en étagères. » Rien n'est plus naturel : les prêtres venant tous les jours célébrer l'office et ne voulant pas tous les soirs emporter leurs livres, les attachaient ainsi pour qu'ils ne fussent pas dérobés. Le même fait a pu être constaté dans certaines bibliothèques, comme à l'Ambrosienne de Milan. Bref, c'était uniquement une précaution contre le vol, et l'on s'en est parfois bien trouvé. Mais il s'en faut de beaucoup que tous les livres fussent ainsi traités, et aux douzième, treizième et quatorzième siècles, on peut affirmer que les dix-neuf vingtièmes des manuscrits ne portaient pas de chaînes. Qu'importe ? L'imagination de Michelet se monte sur ce seul mot : « *enchaînés*, » et le voilà qui s'exalte jusqu'à faire de ce fait insignifiant le caractère de toute une époque. Ecoutez plutôt : « Les manuscrits, jusqu'alors enchaînés dans les églises, dans les couvents, AVAIENT ROMPU LA CHAINE ET COURAIENT DE MAIN EN MAIN (1). » Tel est un des procédés dont Michelet a fait involontairement le plus déplorable abus. D'un fait, d'un seul fait, cette imagination tire sans crainte les conclusions les plus générales, et encore ce fait unique n'est pas toujours bien observé. Nous nous faisons fort de citer mille exemples analogues.

(1) *Histoire de France*, V. p. 14.

Il est vraiment curieux d'étudier psychologiquement ces procédés de l'esprit : signalons-en un autre, où l'imagination joue un rôle encore plus dévergondé. Au commencement du tome II de son *Histoire*, Michelet a écrit toute une géographie pittoresque de la France. Il y procède encore trop souvent par exagération et par hypothèse, et ce sont là les deux plaies de son intelligence. Lorsqu'il en arrive par exemple à décrire Montpellier, il ne manque pas de dire que cette ville « a près d'elle et sous elle une terre malsaine, couverte de fleurs, toute aromatique ET COMME PROFONDÉMENT MÉDICAMENTÉE : ville de médecine, de parfums et de vert-de-gris. » Ces quelques lignes sont bien caractéristiques, et je vous prie, ami lecteur, d'observer le chemin qu'a parcouru l'imagination de l'auteur : « Il y a une Faculté de médecine à Montpellier ; donc, cette terre est médicamentée. » Bref, il n'avait pas tort, cet ami sincère de Michelet qui s'écriait dans le *Rappel* : « Michelet a été le poète de l'histoire. Poète, c'est-à-dire créateur. » Créateur de l'histoire, hélas ! oui, et beaucoup trop créateur. Cet éloge de M. Vacquerie pourrait aisément s'aiguiser en critique. En réalité, rien ne saurait être plus dangereux en histoire que la méthode de Michelet, et, pour dire toute la vérité, que l'imagination, la poésie et la « création ». L'historien constate : il ne crée pas.

Et voyez comment les choses se sont passées dans

l'histoire intime de l'entendement de Michelet. En étudiant la Révolution, cette imagination a senti soudain cet échauffement étrange dont nous parlions. Elle a commencé sans doute par en admirer seulement certains traits auxquels on pourrait appliquer le mot célèbre : « Toute erreur contient une vérité, et n'est souvent qu'une vérité dont on abuse. » Mais, de cette admiration partielle et irréfléchie, l'imagination de Michelet en est rapidement venue à tout admirer ; oui, tout, jusqu'à 1793. C'est sur cette impression qu'a commencé la seconde partie de la vie de l'historien. « La Révolution française, c'est le soleil, » tel est l'axiome qui a désormais conduit cette intelligence aveuglée. Alors il s'est produit en lui cet étrange et redoutable phénomène que nous appellerons : la logique dans l'imagination. Personne, en effet, parmi nos adversaires, n'a été plus logique que Michelet. N'ayant point tardé à s'apercevoir que les théories de la Révolution étaient et sont diamétralement opposées aux principes de l'Eglise, il n'a plus accepté dès lors aucun de ces principes. Il a été plus loin : il est remonté d'un bond jusqu'à l'Antiquité pour trouver un temps digne de ses sympathies, et abandonnant la vieille doctrine du progrès indéfini, il a proclamé dans tous ses livres que le Christianisme a été une « reculade » de l'humanité, une reculade de quinze cents ans. C'est net ; et voilà où l'imagination nous peut conduire. De là, cette

Bible de l'humanité, où il a condensé toutes ses opinions philosophiques et où il aboutit à l'athéisme. Ce livre pourrait être éternellement cité comme le type d'un livre passionné, et, pour dire le vrai mot, injuste. Il y est à peine consacré quelques pages à Jésus-Chist, et cinq cents y sont données à ces trois « Foyers de lumière » : l'Inde, la Perse, la Grèce. Malgré tous les travaux de l'érudition moderne que nous avons jadis essayé de résumer dans notre réfutation de cette œuvre singulière, Michelet a résolu ce problème de trouver uniquement des éléments lumineux et beaux dans les religions hindoues, persanes, pélasgiques et helléniques. Tout en est bon, tout y est vrai. La laideur, le mensonge, le vice, la nuit et la mort, c'est l'Eglise, c'est toujours et partout l'Eglise, à la face de laquelle Michelet a fini par jeter la *Sorcière* comme le suprême outrage.

C'est-là son œuvre la plus logique, la plus violente, la plus profondément infernale : je ne pense pas qu'il soit aisé d'aller plus avant, et nous sommes bien loin des premiers tomes de l'*Histoire de France.* Le style lui-même a changé. Ce n'est plus cette prose saine, cette belle et noble phrase rhythmée, ces images solennelles, cette vie quelque peu contenue, que nous admirions tout à l'heure en relisant ce deuxième volume plein de beautés si vives et qui se termine par ce magnifique aveu mêlé de quelque erreur : « Seigneur, le christianisme a

» cru, il a aimé, il a compris : en lui se sont ren-
» contrés Dieu et l'homme. Il peut changer de
» vêtement ; mais périr, jamais. Il se transformera
» pour vivre encore. Il apparaîtra un matin aux
» yeux de ceux qui croient garder son tombeau,
» et ressuscitera le troisième jour. » Ne demandez pas un style aussi net, aussi sain, aussi classique à la *Sorcière*. La phrase y est hachée, l'image y est forcée. Quand un poète vieillit et sent les approches de sa décadence, il veut prouver à lui-même et au monde qu'il n'en est rien et que son talent rajeunit. A cet effet, il exagère toutes ses qualités....., qui deviennent des défauts. Michelet n'a pas agi autrement. Rien n'est plus fatigant que la lecture de ses derniers livres; rien n'était plus « élevant » que la lecture des premiers. O puissance malsaine d'une imagination déréglée !

III

Par malheur, les dégâts ne se sont pas bornés à ces œuvres dogmatiques. Le cerveau a été plus entamé : la maladie y a gagné du terrain. Il me coûte singulièrement aujourd'hui de rappeler seulement le titre de ces deux livres dont le succès nous a si cruellement attristés : l'*Amour*, la *Femme*.

Ils sont le résultat de la même maladie intellectuelle, et l'on a pu dire qu'ils constituaient un cas pathologique. Je n'insisterai pas. S'étant passionné à ce point contre l'Eglise, Michelet a été saisi d'une horreur ardente contre l'idée que l'Eglise s'est faite de la femme. Il a cru, il s'est « imaginé » que le secret du véritable amour avait été perdu depuis l'antiquité, et que la chasteté prêchée par le Christ n'est qu'une hypocrisie dangereuse. Il s'est fait l'avocat de l'amour net et franc. On sait, par malheur, à quel singulier raffinement de sensualité poétique il en est rapidement arrivé, et tel sera le sort de tous ceux qui voudront résoudre cette auguste question de la femme et du mariage, en se passant de Jésus et de son Eglise. Un écrivain de ce temps a dit fort justement : « Toute femme qui n'est pas au Christ appartient à Vénus. » L'expérience en a été faite. Il me reste à constater que la forme elle-même de ces derniers livres de Michelet est absolument médiocre. Toute cette dernière partie de sa vie ne saurait être caractérisée que par le mot « maladif. » Et c'est même ce qui nous doit remplir de miséricorde à son égard, en nous laissant peut-être quelque souveraine et délicieuse espérance.

Encore ici, d'ailleurs, il nous offre les défauts de ses qualités. Il était fait, plus que personne dans ce siècle, pour décrire la nature avec une admirable et poétique exactitude. Je dirai en deux mots qu'il

avait le sens de la nature, et il l'a bien prouvé dans l'*Oiseau*, dans l'*Insecte*, dans *la Mer* (1). C'est là qu'il est tout à fait lui. Chose curieuse ! cette même imagination qui synthétisait si volontiers et si rapidement les résultats de quelques observations, la voilà qui se prend ici d'amour pour l'analyse, pour le détail, pour l'infiniment petit. Fatigué de cette haine farouche qui se donne carrière dans les derniers volumes de son *Histoire ;* épuisé par les spasmes d'une intelligence qui est indignée de tout le spectacle du passé; dégoûté de tout un passé où il ne voyait que scandale et sang, ce pauvre esprit dévoyé ne trouva de repos que dans la contemplation de la nature. Il se mit à observer les oiseaux avec un soin qu'il aurait dû mettre à observer les hommes. De là, des pages tout à fait aimables et des paysages tout fait ravissants. En ce moment, j'ai sous les yeux cette Introduction de l'*Oiseau*, que Michelet a si bien intitulée : *Comment l'auteur fut conduit à l'étude de la nature.* Ce n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre, et j'en voudrais citer de longues pages. Ce qui me ravit, c'est que je rencontre encore çà et là le nom de mon Dieu. Comment Michelet l'entendait-il alors ? Je ne sais, mais je ne puis m'empêcher d'être ému toutes les fois que je lis cette divine syllabe. Donc, ce n'est pas en vain que Michelet a terminé son introduction

(1) Chez Hachette, 3 vol. in-18.

de l'*Oiseau* par ces belles paroles : « J'aime à tire » d'aile, du nid au nid, de l'œuf à l'œuf, de l'amour » à l'amour de Dieu. » Ce n'ést pas en vain qu'il a eu quelquefois la notion et le désir de l'Unité. Ce n'est pas en vain qu'il a écrit ces mots étonnants, en son chapitre de l'aile, au sujet de la croyance en l'autre vie : « Rêves ailés, si vous » étiez pourtant ! Si d'étoiles en étoiles, réunis, » élancés dans un vol éternel, nous suivions tous » ensemble un doux pèlerinage à travers la Bonté » immense ! On le croit par moments. « Quelque » chose nous dit que ces rêves ne sont pas » des rêves, mais des échappées du vrai monde, » des lumières entrevues derrière le brouillard » d'ici-bas, des promesses certaines, et que le pré- » tendu réel serait plutôt le mauvais songe. » Je ne puis m'empêcher, en finissant, de rapprocher ces paroles si vagues, hélas ! de ces mots plus précis de l'*Histoire de France*, alors que Michelet décrit en grand style les cathédrales du Moyen Age (1) :

« Tous ces humbles maçons travaillaient pour » la Vierge. Leurs cathédrales, exhaussées à peine » d'une toise par génération, lui adressent leurs » tours mystiques. Elle seule sait tout ce qu'il y a » là de vies humaines, de dévouements obscurs, de » soupirs d'amour et de prières. *O Mater Dei !*

(1) T. II, page 682.

Ce dernier cri est-il vraiment sorti du cœur de Michelet, ou se contente-t-il de le placer poétiquement sur les lèvres des ouvriers du moyen âge ? Laissez-moi rester dans le doute. Je n'ai jamais dédaigné une seule aspiration, je n'ai jamais raillé un seul soupir de mes frères vers la bonté de Dieu. Mais Dieu, qui est la Bonté même, en tient infiniment plus de compte que nous ne pouvons le faire. Il n'oublie pas un seul de nos soupirs, et sa miséricorde a plus de mémoire que sa justice.

GUILLAUME DE SCHLEGEL

I

Pour bien juger l'homme immense dont nous allons esquisser le portrait, il convient tout d'abord de se faire une idée exacte de la littérature et de l'art à la fin du dix-huitième siècle. Guillaume de Schlegel étant un de ceux qui ont, à cette époque, jeté le plus courageusement ce grand cri : *Nova sint omnia*, il nous importe de savoir combien il était devenu nécessaire de tout renouveler dans la critique, dans l'histoire littéraire et dans la poésie. Si l'on veut en effet rendre pleinement justice à ceux qui nous ont alors conduits sur les hauteurs, il faut constater la profondeur de l'abîme où nous étions tombés. Personne d'ailleurs n'a peut-être été plus insolemment pillé que Schlegel, et les romantiques français ont jugé bon de s'approprier les idées du grand critique allemand. C'est un devoir de rendre à cet homme illustre la gloire

qui lui appartient si légitimement. Il a porté dans son cerveau toute la littérature du dix-neuvième siècle.

Il était temps que notre décadence littéraire fût brusquement arrêtée. Il n'y avait plus parmi nous de poésie digne de ce nom : car il nous est absolument impossible d'appeler ainsi les platitudes, les longueurs et les banalités de Delille. Ce traducteur élégant régnait, et personne ne songeait à lui disputer cette première place trop aisément conquise. Un poète, un vrai poète était né, mais il allait mourir dans la première fleur de son génie ; encore était-ce un païen, un Grec de l'Attique égaré parmi nous, et l'on sait qu'André Chénier n'a pas fait, qu'il ne pouvait faire école. Au théâtre, c'était le néant. De la poudre et des mouches ; un dialogue vif et creux ; de petites intrigues de salon ou d'antichambre ; des Lisettes et des Frontins qui s'agaçaient d'une façon conventionnelle et bêtisaient suivant la formule ; des marquis et des comtesses qui se donnaient une peine énorme pour paraître amoureux, sans pouvoir se convaincre eux-mêmes ni convaincre personne ; une odeur de musc vraiment désespérante et qui se mêlait à d'autres odeurs sans pouvoir les dissiper : voilà la comédie. Quant à la tragédie, il n'en faut point parler. Il paraissait encore tous les ans quelques dizaines de ces rhapsodies : on y délayait une goutte de Racine en des océans d'eau tiède. L'ennui

cependant grandissait et allait faire justice de ces médiocrités de vingtième ordre. Un révolutionnaire passionné et perfide essayait en vain de rajeunir ce vieux théâtre : il allait faire une révolution avec son *Mariage de Figaro*, mais une révolution dans la politique et non pas dans l'art.

La prose résistait mieux à la décomposition. Claire, précise, coulante et fine dans Voltaire, chaude et puissante dans Rousseau, solennelle et correcte dans Buffon, froide et exacte dans Montesquieu, colorée et large dans Bernardin de Saint-Pierre, elle était demeurée tout-à-fait charmante dans les lettres intimes, et surtout dans celles des femmes. Charmante, mais non pas à la manière de Mme de Sévigné. Il y avait partout moins d'ampleur et d'élévation. Partout, même chez les maîtres, on constatait je ne sais quel relâchement, quelle mollesse. La phrase avait perdu de sa vigueur : elle pouvait marcher plus vite, mais non pas aussi solidement. On voyait bien que tout allait sombrer. La plus incontestable pauvreté était celle de la critique, de la notion de l'art. On en était resté aux étroitesses de Boileau, qu'on avait encore rétrécies. Rousseau avait réagi contre cette école qui ne savait pas aimer la nature; mais sa réaction avait été au-delà de toutes les limites de la raison. Boileau n'avait jamais été aussi roi qu'en 1780. On le citait partout, et la France avait imposé sa doctrine sèche à tous les autres peuples. L'Alle-

magne elle-même subissait les lois du « Parnasse françois; » elle avait enfin oublié ce moyen âge auquel elle était si longtemps demeurée fidèle; elle était devenue sottement classique et se délectait en des tragédies à la française. Chez toutes les nations, germaines ou latines, la décadence était la même. On ne détestait pas la poésie primitive et populaire, mais c'est parce qu'on n'en soupçonnait même pas l'existence. D'ailleurs, on s'écriait partout que l'Antiquité seule est faite pour nous servir de type immortel, et qu'il n'y a eu dans toute l'histoire de l'humanité que deux ou trois périodes véritablement littéraires. Tout était mesquin et étroit. Je me figure volontiers le dix-huitième siècle sous les traits d'un berger enrubanné, lisant les tragédies de Crébillon ou les vers de M. de Bernis. Il devenait urgent d'imposer silence à ce faux berger et de rétablir dans le monde la véritable notion de l'Art.

C'est ce que fit Guillaume de Schlegel, aidé de son frère Frédéric et de quelques vaillants.

II

Auguste-Guillaume était né à Hanovre, en 1767. Son père, qu'il perdit en 1793, ne dut pas sans doute lui communiquer l'amour des réformes

littéraires : cet honnête homme, en effet, s'était fait connaître par une traduction de Le Batteux. On voit encore ici triompher cette influence française à laquelle les formidables guerres de la Révolution et de l'Empire allaient porter le dernier coup. Mais sans ces guerres, où l'amour de la patrie devait nécessairement donner naissance à une poésie intime et populaire, sans ces guerres même, une nouvelle école devait naître. On était fatigué de ces imitateurs germaniques de Racine, et l'on peut difficilement, en effet, se figurer l'ennui que doit exhaler une tragédie allemande. Puis, il était resté, au fond de la nation, une couche profonde qui n'avait pas été atteinte par le « classicisme » français. Le peuple avait gardé ses chants populaires, ses *Lieder*. Il n'avait pas perdu le souvenir de son Wolfram d'Eschenback et de ses *Minnesinger*. Bref, il n'y avait pas eu là, comme en France, cette grande solution de continuité entre le passé et le présent, qu'on a désignée sous le nom menteur de Renaissance. Donc, les réformateurs littéraires avaient beau jeu là-bas. Ils avaient, même avant d'ouvrir les lèvres, un vaste parti, déjà persuadé de tout ce qu'ils allaient dire et très-dévoué à tout ce qu'ils allaient faire.

Ce qu'on admire le plus en lisant les différentes biographies de Guillaume de Schlegel, c'est cette activité d'un esprit presque universel, et qui se laisse en même temps attirer par vingt aimants.

Il étudie à fond l'antiquité et se fait d'abord connaître par de beaux travaux sur Homère et sur Virgile. Il pousse les esprits de son temps vers la science, vers l'amour de la poésie orientale : il publie le texte sanscrit du *Bhagavad-Gitâ* et entreprend une traduction latine de l'*Hipotadesa* et du *Râmâyana*. Il révèle à ses compatriotes les beautés trop longtemps méconnues de ces deux grands poètes sincères, Calderon et Shakspeare. Il se plaît tout particulièrement dans les littératures des nations néo-latines : avec la souplesse et le coloris de sa belle langue poétique, il en traduit cent textes différents dans son *Anthologie italo-hispano-portugaise,* et apprend à ses contemporains qu'au sud de notre Loire, il a jadis existé une grande littérature et une langue splendide. Son *Essai sur la Langue et la Littérature provençales* ne le détourne pas de l'étude de ses antiquités nationales, et les *Niebelungen* ne l'occupent pas moins que nos Troubadours. Ce savant, d'ailleurs, a l'esprit trop bien fait et l'âme trop haute pour dédaigner la poésie. Entre deux livres d'érudition, il publie un recueil de vers. Et personne ne se scandalise, et personne ne l'en trouve amoindri. Cependant, ce n'est pas à tant d'œuvres accumulées qu'il doit sa popularité la plus profonde. Il a compris que de son temps il existait deux forces fécondes qu'il importait tout d'abord de mettre au service de la Vérité : la chaire et la presse. Donc il

fonde l'*Athenæum* avec son frère, et, pendant que l'Europe tout entière est en feu, il y établit placidement les règles de la Critique nouvelle. Depuis longtemps il est monté en chaire, et a formé d'illustres élèves. C'est là que son influence fut peut-être le plus vivante, et nulle part il n'a mieux exposé l'ensemble de son système que dans ce *Cours de littérature dramatique* dont nous aurons lieu de résumer tout-à-l'heure les plus importantes leçons. La vie de son frère Frédéric n'est pas moins occupée ni moins ardente. Frédéric, lui aussi, est un érudit, un orientaliste, un helléniste, un professeur, un journaliste, un théologien, un philosophe, un poète. Il écrit son *Essai sur la Langue et la Littérature des Indiens*, où il fonde une science nouvelle, et en même temps il excite, il relève par des chants populaires sa patrie envahie et vaincue. Ces existences sont véritablement admirables, et l'on voudrait ressembler à ces hommes universels. Voilà qui s'appelle vivre.

III

Les deux Schlegel ont créé le romantisme allemand. C'est leur œuvre commune ; mais surtout celle d'Auguste-Guillaume.

Et il faut ajouter que, malgré certains caractères

distincts, le romantisme français est sorti du romantisme allemand. Ceci a produit cela.

Mais ici ne nous payons pas de mots, et demandons-nous quels ont été les éléments du romantisme de Schlegel : « Une nouvelle école, dit-il, vient de naître en Allemagne, qui essaie de concilier l'amour des modernes avec celui des anciens. C'est l'école romantique, *dont le nom vient de la langue romance.* » Laissons cette étymologie pour ce qu'elle vaut, et allons au fond des choses. Le premier caractère de la nouvelle école, c'est de regarder la poésie, non plus comme une amusette à l'usage de quelques délicats et de quelques oisifs, mais comme une manifestation nécessaire et adéquate de la vie d'un peuple ou de la vie d'une âme. On s'est beaucoup moqué de ceux qui ont répété : « Le poète a charge d'âmes; il est fait pour » convertir, élever, sauver les autres hommes. » Il m'est absolument impossible de découvrir ce qu'une telle doctrine peut renfermer de ridicule. Que quelques olympiens de ce temps-ci aient ajouté à l'expression de cette vérité incontestable le scandale de leur prodigieuse et insupportable vanité : j'y consens. Mais la doctrine reste vraie et elle est légitimement applicable à tous ceux qui parlent comme à tous ceux qui chantent. Ce n'est pas seulement la loi de la poésie : c'est la loi de la parole. Tous, nous sommes ou devons être des convertisseurs; tous, nous devons élever et sauver

des âmes; tous, nous avons cette responsabilité sublime, et le poète est celui qui remplit ce devoir d'une façon plus auguste, en mettant au service du Vrai et du Bien la noblesse des idées, le charme des couleurs et la beauté des sons. Si Boileau n'a pas dit ces choses, tant pis pour Boileau !

Dans la première leçon de son *Cours de littérature dramatique* (leçon immortelle et qui a presque changé le monde), Schlegel ne craint pas de séparer très-nettement l'Art et les arts. Ce mot avait subi des dégradations abominables, comme l'a si bien montré Ernest Hello ; et Bossuet, si grand par tant de côtés, avait été quelque part jusqu'à placer « l'art du sellier » à côté de l'art du peintre. « Chaque branche de l'art a sa théorie particulière, » dit Auguste-Guillaume ; mais il y a une théorie » philosophique, une théorie générale de l'Art, » qui est commune à tous les arts. » Et il ajoute : « L'esthétique n'est qu'un chapitre de la métaphysique. » Et ailleurs : « La poésie doit refléter les » idées éternellement vraies. » En ce moment, l'illustre critique nous emporte avec lui sur des sommets ignorés de tout notre dix-septième siècle : « Trois sciences, dit-il, s'occupent de l'Art. La » Métaphysique étudie le Beau dans son principe ; » l'Histoire littéraire raconte les efforts que l'homme » a faits jusqu'à ce jour pour atteindre le Beau ; » la Critique enfin est l'art de juger les œuvres du » génie humain. » Tels sont les principes posés

par la main de Schlegel : ils sont presque populaires aujourd'hui. Ils ont permis à ses élèves d'aller plus loin que l'auteur même du *Cours sur la littérature dramatique*. On n'hésite plus à reconnaître l'égalité de toutes les formes de l'Art, de la Peinture, de la Poésie et de la Musique. On n'hésite plus surtout à voir uniquement dans l'Art l'expression sensible du Beau. Quelle joie d'entendre ces magnifiques doctrines! Et comme on respire!

Schlegel ne s'arrête pas en si bon chemin. Il trouve devant lui ce préjugé de trois siècles, cette sotte erreur que nous flétrissions tout à l'heure : « Il n'y a eu, dans toute l'histoire littéraire, que deux ou trois petites périodes où l'humanité se soit vraiment élevée à la notion du Beau. » Je ne puis, moi aussi, je ne puis citer une telle ineptie, que je combats depuis quinze ans, sans que je sente tout aussitôt l'indignation me courir dans les veines. Il faut voir avec quelle noble et tranquille fermeté Auguste-Guillaume réfute cette formule usée de la Renaissance, qui n'a plus cours aujourd'hui en Allemagne, mais dont la France ne se défera peut-être pas avant un siècle : « Non, non, s'écrie-t-il, il n'y a pas eu seulement ces deux ou trois oasis dont on parle; mais la Poésie, mais le Beau ont été sans cesse répandus sur l'humanité tout entière. Les peuples primitifs eux-mêmes ont possédé une poésie et un art qui méritent une étude attentive. » Il établit ailleurs que, pour être

un vrai critique, il faut avant tout posséder cette belle faculté mentale qu'il appelle « l'universalité de l'esprit. » Et, à ce sujet, ce placide génie n'est pas loin d'entrer en un légitime courroux : « En » vérité, dit-il, rien n'est plus injuste que de » ramener les œuvres intellectuelles de tous les » temps à celui où nous vivons. Il faut savoir tenir » compte à tous les peuples de l'époque où ils ont » vécu, de leurs mœurs, de leurs usages. » Notez que Schlegel ne tombe pas ici, par anticipation, dans l'erreur haïssable de M. Taine, lequel fait tout dépendre, en histoire et en art, du climat, du temps, de la race et du tempérament. L'auteur du *Cours de littérature dramatique* admet une vérité, une morale, une esthétique absolues; mais, moins étroit que notre dix-septième siècle, il constate, il salue le Beau dans les *Niebelungen* comme dans Homère, et dans une église gothique autant que dans le Parthénon. Ce n'est pas lui, ce n'est pas cette vaste intelligence qui se serait indignée de nous voir comparer la *Chanson de Roland* à l'*Iliade*, et il était fait pour comprendre tous les aspects de la Beauté.

Un caractère très-distinct de l'école romantiqu c'est de faire une large part à notre moyen âge. Schlegel répare ici les dédains de Boileau et de Fénelon. Il ne hausse pas les épaules toutes les fois qu'il passe devant un monument du douzième ou du quinzième siècle. Il ne s'écrie pas : « O

barbarie ! » quand il entre sous le portail ombreux de nos cathédrales. Mais il se munit tout d'abord de cette arme nécessaire, le bon sens, et se dit qu'une architecture doit répondre toujours à la nature et aux besoins d'un peuple. Voilà qui le tranquillise, et il se sent déjà tout porté à ne pas mépriser les gothiques. Mais son admiration éclate quand il contemple la magnifique élévation de ces voûtes, la parfaite convenance de ce plan, la clarté tempérée de ces vitraux. Un tel édifice n'est pas seulement dans un rapport exact avec le climat d'un peuple, mais avec toutes ses idées et avec toute sa foi. Et il en est de même des meilleures parties de la littérature du moyen âge, où nous devons chercher, où nous devons aussi trouver le Beau. Serait-il possible, en effet, que Dieu eût sevré de l'Art les nations qui ont été baignées dans le sang libérateur de son Fils et qui ont cru joyeusement à cette délivrance ? Parce que le moyen âge n'est point païen, s'ensuit-il qu'il ait été barbare ? La Renaissance l'a prétendu : la Renaissance s'est trompée.

Schlegel est le grand adversaire de la Renaissance. Ce n'est pas, il est vrai, un de ces adversaires étroits et myopes qui ne voient dans les littératures antiques que la corruption, le mal et la nuit. Personne n'a peut-être mieux parlé de cet art grec, auquel un grand chrétien de notre temps, M. Rio, a si noblement rendu justice. Je ne connais

peut-être rien de plus beau que ce jugement du grand critique allemand : « La religion grecque » est l'apothéose de la vie terrestre, et l'art grec a » le caractère d'une sensualité épurée et ennoblie. » On ne saurait mieux dire, et l'on se croit soudain transporté au temps de Périclès, sur quelque belle place d'Athènes.... Le soleil ruisselle sur les marbres qu'il dore. Les frontons de cent temples divers se profilent doucement dans un admirable azur. La beauté sévère de l'ordre dorique fait ressortir la beauté élégante de l'ionique. Une polychromie très-simple, et non sans vigueur, donne à certaines parties de ces monuments incomparables la teinte qui doit le mieux s'harmoniser avec tant de soleil. Au-dessus des portiques éclatent de nobles sculptures où la vie matérielle est presque divinisée : on y voit se développer des *théories* de jeunes filles et de jeunes hommes aux corps splendides; de beaux chevaux sont domptés par des cavaliers aux muscles puissants; c'est le triomphe du corps. Partout, d'ailleurs, ce ne sont que statues, dont la nudité est le plus souvent austère ou dont les draperies sont harmonieuses. Peuple de marbre, aux pieds duquel circule un peuple de chair qui n'est pas moins beau. On voit que c'est là une race habituée à vivre en plein air, et dont la vie politique elle-même n'est jamais enfermée entre quatre murs. Ils sont beaux parleurs, fins, charmants, aimables.... C'est bien,

et l'on peut, après avoir lu Schlegel, se livrer à ces imaginations et ressusciter ainsi le peuple d'Athènes. Mais en doit-on conclure qu'il nous faut, nous, gens du Nord, calquer servilement notre poésie et notre art sur la poésie et sur l'art de ces gens du Midi? Et nous, chrétiens, qui possédons la plénitude de la Vérité, devrons-nous juger du plus ou moins de perfection de nos œuvres littéraires par leur plus ou moins de ressemblance avec les œuvres de ces peuples païens, qui n'ont connu ni la beauté du vrai Dieu, ni la grandeur de l'âme humaine? Ce serait un double non-sens, et Schlegel le fait bien voir. Donc, étudions les anciens : ne les copions pas. Aimons la nature avant tout, mais principalement la nature surnaturalisée par le Christ et par l'Eglise. Si les anciens sont arrivés à l'idéale beauté de la forme, il nous appartient de conquérir l'idéale beauté de la pensée. Les statues païennes ne vivaient guère que d'une vie magnifiquement corporelle : donnons-leur une âme, et que cette âme transluise sur leurs visages embellis. Dans notre poésie, dans notre éloquence, dans notre musique, faisons pénétrer cette certaine douleur, cet amour et ces soupirs que les païens n'ont pas connus. « Le tourment » de l'Infini dévore les modernes ; ils ont un idéal » impossible à réaliser, et ils n'y arriveront jamais » ici-bas. De là l'imperfection de leur art et » cette sorte de mélancolie qui distingue leurs

« œuvres de celles des anciens. » Ces admirables paroles sont de notre Schlegel, et on n'en a peut-être pas prononcé de plus profondes. Elles résument toute sa doctrine et valent mieux, à elles seules, que tant de volumes jadis consacrés à la fameuse querelle des anciens et des modernes.

Cette doctrine, comme nous l'avons dit, fut rapidement populaire en Allemagne; mais il n'en devait pas être de même en notre pauvre France, qui est à la fois le pays de la Révolution et celui de la Routine. C'est ici que Mme de Staël fut le trait-d'union entre l'Allemagne et la France. Il ne faut pas oublier que Guillaume de Schlegel a vécu de longues années auprès d'elle et qu'il l'a suivie à Coppet, en Italie, en France, à Vienne, à Stockholm. Le *Cours de littérature dramatique* fut traduit en français par Mme Necker de Saussure, et cette traduction parut en 1804. La date est caractéristique, et elle signale l'invasion lumineuse du romantisme en France. Cependant, deux années auparavant, un jeune homme avait déjà, dans un livre à jamais célèbre, exprimé les mêmes idées avec moins de science et d'élévation, mais avec plus de charme et de poésie. Le jeune homme s'appelait Châteaubriand, et le livre avait pour titre : *Le Génie du Christianisme.* Quelle a été exactement l'influence de Schlegel sur Châteaubriand? C'est ce qu'il serait assez difficile de préciser. Mais, après l'apparition de ces deux grands

esprits, il nous est du moins permis d'affirmer qu'une ère nouvelle a commencé pour la Poésie et pour l'Art. Nous nous tournerons donc vers le dix-neuvième siècle, et lui dirons avec le poëte : « Printemps, tu peux venir! »

ANDRÉ CHÉNIER.

I

L'édition nouvelle des poésies d'André Chénier (1) a fait grand bruit dans le monde littéraire. Sans doute, il ne nous plaît pas de prendre part aux discussions égoïstes et mesquines qu'a soulevées la publication du livre de M. Gabriel de Chénier; mais nous ne saurions demeurer indifférent à cette mise en lumière de tant de beaux vers inédits. Si l'on déterrait, demain, à Athènes, un temple peuplé de splendides statues du temps de Périclès, il semble que les catholiques devraient prendre quelque souci d'une aussi étonnante découverte. Ils auraient, en effet, à se demander si ces statues ne révèlent pas quelque trait inconnu de ces mythes antiques, où tant de vérités primitives avaient été mystérieusement conservées; ils auraient probablement à

(1) *Œuvres poétiques d'André de Chénier*, publiées par son neveu, M. Gabriel de Chénier.

flétrir quelque impureté nouvelle d'une religion où l'impureté a tenu tant de place ; ils auraient certainement à constater, une fois de plus, comment ces admirables artistes entendaient l'expression de la Beauté, et quel idéal ils s'en faisaient. Eh bien ! mille vers inédits d'André Chénier, c'est comme un nid de statues grecques qui serait soudainement découvert au fond de quelque Parthénon inconnu. La comparaison nous paraît des plus exactes, et André Chénier doit être surtout considéré comme un sculpteur d'Athènes au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Ce n'est pas un Français, ce n'est même pas un Latin : c'est un Grec. C'est un contemporain de Phidias égaré parmi nous, et ses yeux, qui n'ont jamais regardé des églises, étaient naïvement occupés à chercher des temples. On n'a jamais si parfaitement vécu en dehors de son temps et de sa race ; on ne s'est jamais « extériorisé » à ce point. C'est la merveille de cette vie, et le caractère de ce génie.

Un jour, cependant, ce grand poëte avait élevé son regard au-dessus des élégants horizons de l'Attique ; un jour, il avait trouvé cette définition de la Poésie, où passe je ne sais quel souffle chrétien et moderne :

L'Art des transports de l'âme est un faible interprète ;
L'Art ne fait que des vers : le cœur seul est poëte.

(1) III, 51.

Mais, quoi qu'on en ait pu dire, de telles élévations, de tels coups d'aile sont rares dans l'œuvre d'André, et il retombe bien vite dans ses vallons païens. Son *Invocation à la poésie* (1) est bien la conception la plus hellénique que l'on puisse imaginer. Elle est plus grecque que les Grecs eux-mêmes ne l'auraient conçue, et ces païens sincères y eussent mêlé le nom de leur divinité suprême, avec quelques-unes de ces nobles vérités dont ils avaient reçu la tradition et dont ils devaient transmettre la lumière. C'est le propre de Chénier d'avoir quintessencié le paganisme antique, mais en ne tenant pas compte de ses meilleurs éléments, qui sont la croyance en un Dieu souverain, le souvenir de la chute et l'espérance d'un libérateur. Il n'a guère vu dans l'antiquité qu'une seule chose : la Beauté. Et encore n'a t-il vu que la beauté plastique. Toute la Grèce et le monde entier se résument pour lui en une nymphe blanche et rose, en un corps de vingt ans frémissant de jeunesse et de volupté. N'attendez pas autre chose de ce poëte ultra-païen ; ne lui demandez rien de plus, avant les épouvantables épreuves de ses derniers jours. Quand le vent du malheur aura touché cette lyre ionique, elle rendra d'autres sons, mâles, superbes et violents. Mais jusque-là, ce ne seront que des chants délicatement voluptueux et une mélodie « plus douce que

(1) I, 113.

le miel ou les baisers des Grâces ». En vérité, c'en est trop : André est à ce point païen qu'il en devient monotone et que ses nymphes nous font bâiller.

Certes, nous ne nous voilons pas les yeux, à la façon de Tartuffe, devant l'incomparable beauté de l'art grec. Nous y admirons volontiers tout ce qu'un chrétien peut et doit en admirer. Oui, nous nous promenons avec joie sous ces admirables portiques, le long de ces colonnes aux merveilleuses proportions, dont le soleil a si splendidement doré le marbre blanc. Parmi ce peuple de statues, il en est devant lesquelles notre admiration aime à faire halte. Jamais le corps humain n'a été figuré avec cette science, ce sens exact du beau, cette absolue perfection. Chrétien, je ne saurais oublier que ce corps est l'œuvre de mon Dieu et qu'il prouve l'existence du Sculpteur éternel : j'admirerai donc ces sculpteurs de la Grèce qui ont si bien réussi à imiter la divine statue. Ces visages calmes et graves ; ces plis incomparables qui couvrent chastement la chaste nudité de quelques-unes de ces images ; ces attitudes nobles et qui sont si bien faites pour honorer la nature humaine ; ces perfections du Dieu unique qu'on a essayé de faire vivre sur le visage de plusieurs de ces faux dieux ; cette majesté de Jupiter, cette pureté de Minerve, cette douleur de Prométhée enchaîné qui s'obstine à espérer sous le bec du vautour éternel, toutes ces choses m'émeuvent, m'élèvent et me font penser au souverain Seigneur

et au Sauveur de tous les hommes. Et il m'est encore permis d'admirer autre chose dans la cité grecque. Si je cesse un moment de contempler les bas-reliefs de ces temples athéniens, où passent de si fières et de si idéales cavalcades, ce sera pour entendre quelque tragédie traditionnelle d'Eschyle ou de Sophocle, où je trouve de beaux débris de vérité naturelle et de vérité révélée ; ce sera pour écouter quelque orateur, parlant comme il convient de la patrie et de nos devoirs envers elle ; ce sera pour lire, sur quelque rouleau, les chants à moitié épiques des premiers historiens de la Grèce, et les plus beaux fragments de la grande épopée homérique. Cependant, et tandis que je me suspends ainsi au plus beau de tous les langages humains, j'aperçois au-dessus de ma tête le plus beau de tous les azurs, et la plus belle de toutes les mers vient expirer à mes pieds. Ah ! je comprends qu'on aime la Grèce, et vous voyez bien que je l'aime, *quoique* chrétien.

Mais qu'après dix-huit siècles de christianisme on n'aime que la Grèce ; mais qu'on se claquemure dans ce tout petit coin du monde antique ; mais qu'on n'ait même pas la notion et l'amour de l'Orient judaïque et du reste de l'Orient ; mais que, le sourire aux lèvres et en sifflotant je ne sais quels vers de Théocrite, on passe devant Bethléem et devant le Golgotha ; mais qu'on sourie, avec une grimace de dédain, devant les flots de sang qui ont

coulé de la Croix et inondé le monde; mais qu'on ne se donne même pas la peine d'examiner un instant cette religion qui a rempli et animé dix-huit siècles de l'histoire de l'humanité; qu'on tourne le dos à l'Eglise, pour adorer les nymphes dans la petite chapelle que leur ont construite Bion et Moschus; qu'on se prosterne païennement devant la chair, à la condition qu'elle soit toujours belle et jeune, décidément, c'est trop fort. Voilà pourtant ce qu'a fait Chénier, et c'est pourquoi nous ne saurions l'admirer sans indignation.

André semble d'autant moins excusable qu'il a, plusieurs fois, vu passer devant ses yeux un autre idéal. L'édition de M. Gabriel de Chénier a cela de précieux qu'elle nous fait assister, jour par jour, à toutes les évolutions du génie de son oncle. Or, il est certain que la Bible, à plusieurs reprises, a tenté l'auteur du *Mendiant*. Il avait commencé un grand poëme en six chants, qu'il intitulait *Suzanne* et consacrait à la gloire de cette innocence dont Daniel fut le vengeur (1). Ailleurs, dans une de ses

(1) II, 55 et ss. Ce poëme commence par une Invocation à la muse chrétienne :

O fille du Très-Haut, organe du génie,
Voix sublime et touchante, immortelle harmonie,
Toi qui fais retentir les saints échos du ciel
D'hymnes que vont chanter près du trône éternel
Les jeunes séraphins aux ailes enflammées, etc.

Tout le canevas de ce poëme nous est resté.

plus belles élégies, il exprime en vers admirables le dégoût que lui inspire un monde décevant : il se prend alors à se souvenir des histoires de la Bible, et s'arrête longtemps à contempler les doux visages de Ruth, de Joseph et de Rachel (1). Il a enfin consacré à la gloire de Moïse quatre de ces vers qu'on n'oublie pas, et qu'on pourrait graver au bas du chef-d'œuvre de Michel-Ange (2). Quelque ignorant qu'il fût de l'histoire du monde chrétien, il ne s'était cependant pas contenté de ces inspirations de l'Ancien-Testament, et avait résolu d'écrire un drame sur Théodose et saint Ambroise : « C'est une des scènes les plus grandes et les plus tragiques que je connaisse. » Par malheur, il n'en a écrit qu'un seul vers; mais il est beau, et pourrait s'appliquer à plus d'un personnage historique :

« L'hosanna n'est point fait pour des lèvres sanglantes (3) ».

(1) III, 36.

L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente;
Joseph qui, dans Sichem, cherche et retrouve, hélas!
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas;
Rachel, objet sans prix, qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage, etc.

(2) II, 13.

C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur.
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.
Ciel ! n'entendez-vous pas, de sa bouche profonde,
Eclater cette voix créatrice du monde ?

(3) II, 190.

Nous venons de citer les seuls vers « chrétiens » que l'on trouve dans toute l'œuvre d'André Chénier. Ils suffisent sans doute pour le placer bien au-dessus de ce Voltaire qu'il a trop aimé, et de ce Rousseau dont il a trop subi l'influence. Mais ils suffisent aussi pour nous rendre plus sévères à l'égard d'un poëte qui n'a pas absolument ignoré l'idéal chrétien, et qui n'a rien fait pour le comprendre mieux et l'aimer plus vivement.

Nous ne pensons pas, d'ailleurs, qu'on puisse lui accorder sans quelque réserve le bénéfice des circonstances atténuantes, à raison de la fougue de son tempérament et du feu de ses passions. Il est trop vrai que ses vers sont sensuels, et, sur six cents pages, il en est bien cinq cent cinquante qui sont d'un emportement et d'une lubricité dont rien ne saurait donner une idée. C'est un spasme, un spasme en trois volumes ! Si beaux, si parfaits que soient de tels vers, les admirateurs les plus enthousiastes de l'antiquité se fatigueront de ces transports dont le poëte ne peut lui-même dissimuler l'odieux réalisme. Vive Dieu ! il y a autre chose dans la vie que ces frémissements et ces pamoisons de la chair libre...

Eh bien ! admirateurs naïfs, n'allez pas croire que « l'amant de Camille » ait écrit ces vers de feu dans le paroxysme de la fureur amoureuse. Non; son honnête biographe et neveu prend soin de nous en avertir : « les noms qu'on trouve dans ses

élégies ne sont que des fictions », et tout cet embrasement est l'œuvre de son imagination, « aidée d'un auteur ancien (1) ». Je m'en étais toujours douté. La tête seule de ce poëte était prise, et ses sens étaient, le plus souvent, aussi calmes que son cœur. C'est avec Anacréon qu'il se montait l'esprit ; c'est avec Tibulle qu'il se grisait ; et alors même qu'il nous paraît perdre la tramontane et se pâmer aux pieds de sa maîtresse, il traduit placidement son Properce ou son Ovide, dont il a le texte sous les yeux. Vanité !

Une telle considération n'est pas de nature, sans doute, à nous faire admirer moins vivement la perfection des vers d'André Chénier ; mais elle nous refroidit un peu et nous autorise à faire peser sur le poëte une responsabilité plus lourde. Eh quoi ! cette sensualité était étudiée à ce point ! cette chaleur était calculée ! ces effervescences étaient travaillées ! Ce jeune homme de vingt-cinq ans s'enfermait dans le silence de son cabinet pour y écrire, à tête reposée, ces lubricités destinées à incendier les âmes ! Ce n'est pas là une preuve de jeunesse. On a dit avec raison que le « sens plastique » est le propre des vieillards. Par ce côté, André est vieux, il est très-vieux.

(1) I, *Notice*, p. CXLIX. M. Gabriel de Chénier défend son oncle contre ceux qui l'accusent d'avoir été libertin, et il écrit à ce sujet cette phrase singulière : « André avait trop de philosophie pour *user* des choses jusqu'à l'*abus*. »

Nous ne sommes certes pas de ceux qui médisent de l'amour et le déclarent inutile avant le mariage. Nous pensons que l'on peut, nous pensons que l'on doit s'aimer. Mais cet amour jeune et vif, charmant et pur, n'a rien qui ressemble au prétendu amour qu'André Chénier a voulu peindre en ces vers dont nous sommes réduits à regretter souvent l'immortalité dangereuse.... Le jeune chrétien voit la jeune fille, et il l'aime. Il n'analyse pas les éléments de cette beauté plus qu'à moitié spirituelle : il aime, en une délicieuse synthèse, les traits qui reflètent l'âme, et l'âme qui se peint sur les traits. Il ne saurait séparer ces deux beautés, ces deux grâces, ces deux attraits ; mais il les fond en un seul et même charme, qu'il aime très-chastement et ne cessera jamais d'aimer. Viennent la maladie, la vieillesse, la laideur : le charme impérissable demeurera, comme aussi l'impérissable amour. C'est le crime littéraire, c'est le crime intellectuel d'André Chénier de n'avoir jamais parlé de la maladie, de la vieillesse, de la laideur, de la mort, et de ne les avoir jamais fait intervenir dans l'idéal qu'il s'est fait de la vie. Tous ses personnages ont vingt ans et ne savent pas vieillir. Ce poëte ne s'est jamais élevé jusqu'à la conception d'un amour qui survive à la beauté. Il a peint un monde qui n'existe pas, qui ne saurait exister, que nous ne voudrions point voir exister. N'ayant pas fait entrer la douleur comme élément dans sa poésie, il s'est condamné à ne pas être un

observateur du cœur humain et à être un poëte incomplet. J'irai plus loin : il s'est condamné, par là même, à ne jamais être un poëte populaire. L'humanité, en effet, ne se passionne jamais pour les poëtes qui lui parlent uniquement de la volupté et du plaisir; mais pour ceux-là seuls qui l'entretiennent de ses devoirs et lui idéalisent ses douleurs. Les vers d'André Chénier ne seront jamais qu'un régal de délicats, tandis que les *Psaumes* consoleront et animeront des millions d'âmes jusqu'à la fin des temps, jusqu'à la dernière heure du monde.

II

Nous avons peu de détails sur l'éducation d'André Chénier, mais il est bien probable qu'elle ne fut aucunement religieuse. On n'arrive pas à ce scepticisme profond et presque naïf sans y avoir été préparé dès sa dixième, dès sa cinquième année. André n'a pas de haine; il n'a même pas de haine contre le christianisme. A ses yeux il n'existe pas, et on le voit quelque part exposer candidement tout un système de philosophie de l'histoire sans dire un mot, UN SEUL MOT, de Jésus-Christ et de l'Eglise. Etant païen en amour, il l'est en philosophie, et vous n'avez pas besoin de faire un bien

long effort pour deviner que son philosophe de prédilection est Lucrèce. Il est partisan déterminé de l'éternité de la matière, et écrit sans trembler ces mots insensés : « C'est la terre qui forma les espèces animales. » Aux idées de Lucrèce sur la matière éternelle, il unit celles de Rousseau sur l'origine des religions et le contrat social. Il se propose, dans le second chant de son *Hermès*, de raconter « l'homme depuis le commencement de son état de sauvage jusqu'à la naissance des sociétés ». D'ailleurs, il n'insulte pas directement le Christ, et il eût été curieux de voir en quels termes il en aurait parlé dans cet ouvrage en prose qu'il avait voulu jadis consacrer « à Jésus-Christ et aux doctrines religieuses *qu'on lui attribue* ». Ces derniers mots sont de M. Gabriel de Chénier, qui semble avoir gardé les idées philosophiques de son oncle, et voit dans Voltaire « un des trois plus vastes génies qui aient éclairé le monde ». Un jour, André fit le voyage de Rome, et si païen que soit son lecteur, il sera stupéfait de constater que le poëte n'a même pas aperçu la Rome chrétienne. Il y parcourt « le Forum et le Sénat ; il y est entouré d'ombres sublimes ; il y entend la voix des Gracchus ; il visite les palais qu'ont habité Germanicus et Thraséas. » Mais dix-huit cents années de christianisme et de papauté ne lui sont pas un seul instant venues en la mémoire. C'est une candeur cynique. Cependant, il s'élève ailleurs, avec emportement,

contre Alexandre VI, qui est le seul pape dont il ait daigné parler. Voulant un jour, presque inconsciemment, condenser tout son dédain contre l'Eglise en deux vers souverainement méprisants, il écrit ces mots, qui ne méritent pas l'espèce de célébrité dont ils jouissent :

O toi, divin Platon !
Un archevêque russe ose porter ton nom (1).

Tout André Chénier est dans ces dix paroles, Assurément, il ne se doutait pas que le dernier des archevêques ou même des popes russes a sur Dieu, sur le monde et sur la destinée de l'homme, des idées autrement certaines et autrement élevées que l'auteur du *Phédon*. A coup sûr, ce pope croit en une vie éternelle, que Platon a seulement entrevue, et je ne vois guère que Chénier y ait jamais cru. Il nous parle en termes charmants de la mort d'un enfant, mais s'arrête à la terre et n'ouvre pas à la mère l'espérance radieuse du ciel. Aussi, toutes les fois qu'il est dégoûté de ses nymphes antiques et de ses modernes Camilles, toutes les fois qu'il est désabusé de la terre et désespéré de la vie, il se tourne vers le suicide. Ce qu'il redoute avant tout, c'est « le chant lamentable » de nos prêtres chantant le *Libera*. Je n'en veux point, dit-il (2). Et il entreprend ailleurs une apologie en règle du sui-

(1) I, 95.

(2) III, 18.

cide; et il avoue que le courage seul lui manque pour le réaliser :

« Lâche, aime donc la vie, ou n'attends pas la mort. »

Il ne lui manquait plus que cela pour être absolument païen.

Aussi, n'est-il pas difficile de reconstruire ici tout l'édifice de ses idées politiques. Il n'a jamais soupçonné qu'il y eût une science chrétienne du gouvernement ; il n'a jamais cru à l'influence des idées religieuses sur la vie et la mort des empires. Jusqu'en 1791, il a été uniquement libéral et s'est répandu volontiers, contre l'ancien régime, en injures qui ne furent pas toujours légitimes. Il s'en prend

« Aux brigands revêtus du nom sacré de prince » ;

il stigmatise « la corvée et les impôts rongeurs » ; il invoque « la sainte égalité » et la prie de « dissiper les ténèbres ». Mais, comme c'était une âme très-droite et un esprit très-loyal, André ne tarda pas à perdre ses illusions sur la Révolution, dont il n'avait pas su prévoir les inévitables excès. Toute sa conscience se révolta contre les monstres auxquels Dieu permit alors de prendre la direction du mouvement révolutionnaire. Ce poëte, cet admirateur virgilien des solitudes et des beaux ombrages, cet amant des fontaines et des naïades, cet Athénien, ce délicat sentit alors la colère lui monter au cœur et la rage aux lèvres. Le premier poëte qu'il y avait en lui, le poëte antique mourut ; mais tout aussitôt le poëte mo-

derne, le second poëte naquit. Sous cet auteur de tendres idylles, qui l'eût cru ? il y avait un satirique farouche. Aux églogues succédèrent soudain les *Iambes*, qui sont, à coup sûr, le sommet le plus élevé où se soit élevée la satire française. Le mot rude, grossier, réaliste, féroce, vint alors sous sa plume avec la même facilité que jadis le mot poétique, doux, mielleux et caressant. Un nouveau sens venait d'éclater en lui : le sens de l'indignation. Ces accents d'une âme indignée sont, en réalité, ce qui le recommande le mieux à l'admiration de la postérité, et nous ne saurions trop remercier M. Gabriel de Chénier d'avoir publié pour la première fois plusieurs de ces incomparables satires (1). Voilà le Chénier populaire ; voilà le Chénier immortel.

On sait comment il mourut.

III

Et maintenant que dire de l'écrivain ?

Nous avons dû être sévère pour le philosophe, pour le penseur, pour le poëte ; mais ici il n'y a guère place que pour l'admiration. Ce sont, à vrai dire, les plus parfaits de tous les vers de la langue

(1) V. surtout T. III, pp. 269 et s.

française, et ils sont comparables à ce que l'antiquité a produit de plus achevé. Que disaient-ils donc, ces rhéteurs, « que le Rhythme des modernes ne peut rien offrir d'égal au Mètre des anciens » ? A tous ces dénigreurs injustes, répondons en lisant le *Malade* ou le *Mendiant* d'André Chénier. Et qu'il ne soit plus permis à personne de s'écrier avec ce grand poëte lui-même, en un moment d'erreur : « La langue française a peur de la poésie. »

Grâce à l'édition de M. Gabriel de Chénier, nous savons maintenant, jusque dans le détail, comment l'auteur des *Iambes* s'y prenait pour composer ses beaux vers. Il écrivait d'abord un canevas, un long canevas en prose ; et le nouvel éditeur a scrupuleusement publié tous ces sommaires qu'on ne saurait trop étudier, qu'on ne saurait comparer de trop près à l'œuvre achevée du poète, quand nous la possédons (1). Une fois cet *argument* terminé, André se mettait à l'œuvre, et portait toute son attention sur la facture de son vers. Ce qu'il en travaillait le plus, c'était l'enjambement d'un hémistiche sur un autre hémistiche, et l'enjambement d'un vers sur un autre vers (2). Personne, avant

(1) V. surtout T. III, pp. 116, 117, 95, 149, etc.

(2) Les exemples abondent :

Puis aussi les moissons *joyeuses;* les troupeaux
Bêlants et mugissants...

Le quadrupède Helops *fuit ;* l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint...

lui, n'avait manié de la sorte le vers français; personne ne l'avait traité avec cette liberté et cette brusquerie. On ne pourra plus désormais accuser notre alexandrin d'être lourd, d'être monotone, d'être froid. André Chénier l'a dompté et lui a insufflé la vie. Or, c'est un maître qui fera de nombreux élèves, et Victor Hugo lui-même se mettra à son école. Etudiez le vers des *Contemplations* et celui des *Eglogues* : vous serez frappé de leur ressemblance. Si l'on voulait d'ailleurs comparer entre eux ces deux grands poëtes, il faudrait ajouter ici que Chénier possédait à la fois le Rhythme et la Couleur, ces deux éléments nécessaires de toute poésie (1), tandis que Victor Hugo est avant tout

... Sa bouche, ouverte avec effort,
Crie...
Et d'une voix encore
Tremblante...
Et près de lui marchait, *faible*, et sur une pierre
S'asseyait...
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule...

On en pourrait citer des milliers d'autres.

(1) C'est l'épithète qui est l'objet principal du très-long et très-délicat labeur d'André Chénier. Or c'est à juste titre : car c'est l'épithète qui contient surtout l'image, et c'est l'image qui fait le style. Il y aurait ici à accumuler les citations : « La peur *blême* et *louche* est leur Dieu. » — « Salut, reine des morts, *souterraine* Junon. » — « Pan,

un coloriste. A ne considérer que la facture du vers, Chénier contient en germe Lamartine et Hugo. Mais les horizons de ces élèves sont infiniment supérieurs à celui de leur maître. Ils sont moins parfaits, d'accord ; mais combien plus « humains », combien plus chrétiens, combien plus élevés et plus grands !

En résumé, on ne saurait longtemps comparer Chénier à qui que ce soit. Il se tient seul, à l'écart. N'ayant pas voulu être de son siècle et ayant ordonné à sa pensée d'aller habiter la Grèce, il a eu les bénéfices de ce lointain voyage, mais n'a exercé aucune influence sur ses contemporains. Dieu veut, en effet, que nous soyons de notre temps, et que nous en soyons par notre volonté autant que par notre intelligence. Elles avorteront, elles sont destinées à avorter, les entreprises téméraires de ces hommes de talent ou de génie, qui veulent remonter le cours des siècles, et imiter uniquement les philosophes et les poëtes d'il y a deux mille ans. Chaque poésie vient en son temps, chaque poëte a une mission spéciale. C'est se tromper étrangement que de se borner à repro-

qui presse en ses bras *d'infidèles* roseaux. Et les bras de Daphné *peuplant le bord des eaux.* » — « Le bras *ivre* et nerveux du sauvage Eurytus. » — « Son épaule pliait sous une outre *vineuse.* » — « Œta, mont ennobli par cette nuit *ardente.* » Etc. etc.

duire exactement une littérature qui a eu jadis sa raison d'être et ne l'a plus depuis longtemps. C'est se réduire au rôle de traducteur, et, par plus d'un côté, hélas ! André Chénier n'est qu'un traducteur de génie.

On ne saurait trop le répéter : la Poésie est principalement destinée à faire vivre, dans la mémoire et dans le cœur des hommes, un certain nombre de lieux-communs qu'elle revêt de la splendeur de l'image et de la beauté du rhythme. Or, ces lieux-communs ne sont autres que les Vérités éternelles : l'existence de Dieu, la Chute, l'Expiation et la Rémunération céleste. Malheur aux poëtes qui ne veulent pas de ces lieux-communs ! malheur à ceux qui n'ont pas le tourment de l'Infini ! Ils ne connaîtront jamais la plénitude de la vraie gloire.

JEAN-SÉBASTIEN BACH.

I

Il semble que nous devrions commencer par donner à nos lecteurs l'idée d'une petite ville allemande au commencement du siècle dernier. C'est une peinture charmante à faire; c'est un ravissant tableau de genre. Il y a là cette bonne et honnête société chrétienne que la Réforme a gâtée, mais qu'elle n'a pu détruire. Les nombreuses familles pullulent, et des files de gros enfants blonds suivent leurs mères tranquilles et fraîches. Les pères fument des pipes énormes et s'entretiennent placidement, au coin des rues ou dans les jardins des brasseries, de l'honnête petite politique de ce temps-là. La ville, bien située sur le bord d'une jolie rivière, est le chef-lieu de quelque principauté de quatrième ordre, laquelle n'a pas dix lieues de tour. L'église est là-bas, si la ville est catholique, et alors il y a dans l'air de la joie et de l'*alleluia*. Sinon, c'est le temple luthérien, et,

malgré tant d'erreurs lugubres, les pauvres âmes ont encore gardé quelques traditions de l'antique piété catholique. Mais il faut nécessairement parler de la musique, et il est impossible de passer devant deux maisons sans y entendre les sons du claveçin ou de la « *viola da gamba* ». Tous les soirs, les vieux amateurs se réunissent dans la vaste chambre et exécutent le dernier trio composé par l'un d'eux. Rien de plus simple que ces orchestres, et l'on produit de charmants effets avec quatre voix, deux violons, deux hautbois, deux cors et « la basse continue pour l'orgue ». Il n'est pas rare que l'on soit musicien de père en fils pendant deux siècles. Comme on n'est pas alors préoccupé de la question sociale, on fait d'une Cantate ou d'un Motet le principal événement de sa vie. Surtout l'on a pour la musique d'église un amour ardent et respectueux, et la divinité de Jésus-Christ est le centre de tous ces concerts d'où l'élément mystique n'est pas absent. On s'élève aisément jusqu'à l'Oratorio, qui est considéré avec raison comme le plus noble et le premier de tous les genres musicaux; mais ne fait pas qui veut des oratorios, et l'on se prépare longuement à les entendre. Toute la ville prend une part active à cette exécution, et il est peu de familles qui ne fournissent à l'orchestre ou au chœur quelques-uns de leurs membres. On ne s'aborde dans la rue qu'en se donnant rendez-vous pour le grand jour, et en se communiquant des

nouvelles de la dernière répétition générale. C'est ainsi que la musique entre profondément dans la vie d'un peuple, et qu'elle y devient une occasion d'apaisement et de sérénité. Et telle nous pouvons nous figurer la ville de Leipzig, au matin du Vendredi-Saint de l'année 1729. Tous les habitants y sont très-affairés et se dirigent en foule vers l'église Saint-Thomas. Et si nous pouvions leur demander : « Bonnes gens, où allez-vous ainsi ? » ils ne manqueraient pas de nous répondre, sans ralentir leurs pas : « Nous allons entendre la » *Passion* de notre *cantor* Jean-Sébastien Bach».

Allons-y avec eux.

II

Jean-Sébastien Bach naquit à Eisenach, le 21 mars 1685. On peut dire qu'il naquit dans une atmosphère musicale : car il y avait déjà cent cinquante ans, au moins, que les Bach formaient une véritable dynastie de compositeurs et d'organistes. Il faut entendre le dernier biographe de cette famille nous raconter à ce propos un usage touchant qui ne sera pas sans étonner nos artistes français : « Lorsque, devenus trop nombreux pour vivre rapprochés, les Bach se furent dispersés en plusieurs contrées, ils convinrent de se réunir une fois chaque année,

à jour fixe, afin de conserver entre eux une sorte de lien patriarcal.... Et plusieurs fois l'on vit jusqu'à CENT-VINGT personnes, hommes, femmes et enfants du nom de Bach, réunis au même endroit. Ils débutaient par un hymne religieux chanté en chœur, après quoi ils prenaient pour thème des chansons populaires...., et ils variaient en improvisant à quatre, cinq et six parties (1). » Je prie ceux qui prennent plaisir à railler les nombreuses familles, je les prie d'accorder quelque attention aux lignes qui précèdent. Ils pourront aisément se persuader que rien n'est plus favorable au développement de l'art. Parmi ces familles à dix ou à quinze enfants, il se forme de véritables écoles musicales et une tradition durable. Ce sont des Conservatoires intimes et chrétiens. L'enfant croît dans cet excellent milieu : il entend tous les jours de la musique d'orgue et des chœurs; il prête l'oreille, d'abord involontairement, puis avec plaisir, puis avec amour. A dix ans, il est musicien. Ainsi fit Jean-Sébastien, et son enfance ici ressemble à celle de ses pères. On a seulement noté l'admirable obstination dont il fit preuve en copiant, à

(1) *Biographie universelle des musiciens,* par Fétis. Huit beaux volumes. Chez Didot. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs la seconde édition de cet excellent répertoire. Toutes les dernières données de la science y sont heureusement condensées, et il n'a été fait en Europe rien de plus complet.

la clarté de la lune, certain livre d'orgue qu'on voulait lui cacher. C'est ainsi que notre Racine s'entêtait à lire *Théagène et Chariclée.* Mais je préfère le livre d'orgue au roman grec.

Cette vie des grands musiciens allemands est d'une étonnante simplicité; ils vont de cour en cour, de chapelle en chapelle. On se les dispute, on se les arrache. Aux yeux des principicules germains, un bon maître de chapelle était le plus riche ornement d'une cour. Bach débuta à Weimar; mais comme il aimait l'orgue avec passion et qu'on l'y voulait forcer à jouer du violon, il se prit de haine pour cette cour et la quitta. En 1707, nous le trouvons organiste à l'église Saint-Blaise de Mulhausen; en 1708, il revient à Weimar, mais cette fois comme organiste; en 1717, il est nommé maître de chapelle du Duc; en 1720, il est maître de chapelle du prince Léopold d'Anhalt-Cœthen, et enfin il est nommé, en 1723, directeur de musique ou *cantor* à l'école Saint-Thomas de Leipzig. Il y vécut le reste de ses jours, tranquille, heureux. Il eut la bonne fortune d'y rencontrer un pasteur épris de la grande musique, qui mit très-largement à sa disposition le temple où fut pour la première fois exécutée la Passion et où retentirent cent fois les autres chefs-d'œuvre de Bach, ses cantates et ses motets. Il vécut là pendant vingt ans, faisant tous ses efforts pour demeurer caché. Je ne saurais penser à lui sans me remettre

sous les yeux cette belle composition d'un peintre moderne, « le Maître de chapelle ». Je le vois malgré moi, je le vois penché sur son orgue et créant ces fugues qui le rendirent célèbre. Il m'est difficile de ne pas supposer des anges présents. A tout moment, d'ailleurs, des bandes d'enfants pénètrent dans ce sanctuaire : Bach en eut vingt, et quatre de ses fils furent des musiciens de premier ordre. C'était un homme d'une rare douceur et d'un caractère égal. Il était le plus grand musicien de son temps, et avait tout l'air de l'ignorer. Sa modestie était charmante, et il avait coutume de dire que son talent était uniquement le fruit de son travail. Il se taisait sur son génie : « Travaillez, et vous ferez ce qué je fais. » D'ailleurs, fier et ayant une très-haute idée de la dignité de l'art, il eut l'honneur de ne pas aimer l'argent, et ce désintéressement n'a pas peu contribué à la beauté de ses œuvres. Il avait coutume de ne pas aborder l'Art d'un air enjoué : il y mettait de la gravité, il devenait sévère et faisait toujours grand. Avec quel dédain il parlait des « chansonnettes de Dresde ». C'est ainsi, nous dit Fétis, qu'il appelait les opéras représentés là-bas. On peut même dire qu'il montra trop de dédain pour le drame lyrique ; mais que ne dirait-il pas aujourd'hui, et comme notre musique actuelle donne raison au bonhomme! Les voyez-vous près du grand Bach, nos opérettistes modernes, âpres au

gain, amoureux du scandale, *obscénisant* leur musique pour la rendre plus lucrative? Ah ! nous sommes loin des « chansonnettes de Dresde », qui étaient, en comparaison, des chefs-d'œuvre de moralité et de bon goût. Puisse du moins la *Passion* que nous venons d'entendre (1) nous inspirer de la haine, oui, une véritable, une farouche, une irréconciliable haine contre ces dégradations de l'Art et ces profanations de la Beauté !

III

Dès qu'un de nos compositeurs actuels a trouvé deux ou trois phrases mélodiques, vite il les utilise et les exploite, et voilà la matière d'une œuvre lyrique. Le maître de chapelle de Leipzig, lui, entassa durant toute sa vie les manuscrits sur les manuscrits, et laissa à ses descendants le soin de publier ses plus belles compositions. De son vivant, il fut surtout connu comme organiste. Sa célébrité n'était pas tapageuse; mais elle était comme lui profonde et grave. On se rappelle comment le roi

(1) Cette étude a été écrite à propos de la triple audition de la *Passion*, au Cirque d'Eté, à Paris, les mardi, jeudi et samedi de la Semaine sainte, 1874. Le succès fut immense; il dépassa toutes les prévisions.

s'interrompit en apprenant son arrivée à Berlin (1), et comment il prononça d'une voix émue ces simples mots : « Messieurs, le vieux Bach est ici. » L'auteur du *Messie*, le grand Haendel, était vivement attiré vers l'auteur de la *Passion*, mais il ne fut pas donné à ces deux génies de se voir et de faire passer dans un cordial embrassement l'admiration qui les animait l'un pour l'autre. Plusieurs des chefs-d'œuvre de Jean-Sébastien ne furent imprimés qu'un siècle environ après sa mort. Le grand homme n'avait souci que de leur production, et semblait ne pas s'occuper de leur durée. Il créait, et laissait trop volontiers le temps libre de détruire. Par bonheur, il y a dans l'histoire de l'art, comme dans celle des peuples, une intervention nécessaire et constante de la Providence. Dieu veille à ce que les peuples soient récompensés ou punis; il veille aussi à ce que les chefs-d'œuvre, dignes de ce nom, ne périssent pas. Et il était, ce semble, impossible que la *Passion* de Bach ne vînt pas jusqu'à nous. Mais il est temps d'en venir à cette œuvre admirable, après avoir jeté toutefois un dernier regard sur le vieux grand homme. Il s'éteignit le 30 juillet 1750, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants, non loin de cette chère église de Saint-Thomas, où il rêvait peut-être de faire entendre de nouveaux oratorios et d'autres cantates. Beethoven

(1) En 1747.

fut affigé de surdité pendant les dernières années de sa vie : Jean-Sébastien Bach *ne fut* qu'aveugle, et même il lui fut donné de recouvrer tout-à-coup l'usage de ses yeux, six jours avant sa mort. Il eut ainsi la joie de revoir les siens, et mourut plus doucement. Il nous sera sans doute permis d'espérer que Dieu aura beaucoup pardonné à une âme aussi sincère, et que le chantre de la *Passion* entend aujourd'hui les oratorios et les cantates du Paradis.

IV

L'oratorio est, selon nous, le premier entre tous les genres musicaux. Mais pour que l'oratorio fleurisse, il faut une civilisation musicale fort avancée. Il est d'une exécution compliquée et ne peut être aisément traduit que dans un pays où tout le monde est musicien. En dehors de ce milieu, les capitales seules peuvent se payer un tel luxe, et encore n'est-ce pas sans un rude labeur. Néanmoins les difficultés de l'exécution ne sont rien, si on les compare à celles de la composition. L'oratorio exige un ou plusieurs orchestres, un ou deux chœurs; il renferme des duos, des trios, des quatuors, des récitatifs, des airs : c'est assez dire que le musicien doit, tout ensemble, posséder ici tous les secrets

de l'harmonie et tous les trésors de la mélodie. Un oratorio qui n'est pas mélodique est condamné à l'oubli; un oratorio qui n'est pas fortement orchestré n'est pas digne de ce nom. Dans l'oratorio, le compositeur doit mettre toutes les énergies du drame lyrique : car notre opéra moderne n'a rien de plus passionné ni de plus vivant, et ne garde vraiment pour lui que le charme tout extérieur des décors et des costumes. Je ne veux point parler des ballets : c'est grâce à leur absence nécessaire que l'oratorio mérite d'être considéré comme une œuvre d'art sans mélange. Il n'a pas subi de profanation.

L'opéra, tel qu'il est aujourd'hui compris, est l'oratorio d'une société profondément païenne; mais l'oratorio a été, durant de longs siècles, l'opéra d'une société profondément chrétienne. Ils prêtent donc à rire, ces boulevardiers fanatiques qui sanglottent à la seule pensée que l'on pourrait rogner le budget de notre Opéra et qui s'écrient, la main sur le cœur : « On outrage l'Art, on le ruine. » C'est, à notre sens, une fort mauvaise plaisanterie que de considérer l'Opéra comme le centre et le foyer de l'Art. Il ne représente, à vrai dire, qu'un seul genre musical, et il y a vingt autres genres qui ne méritent pas d'être moins encouragés, et il y a cinq ou six autres formes de l'Art, non moins augustes et sacrées, telles que la Peinture et la Poésie. L'opéra n'est certes pas à l'Art ce que un est à cent. Les siècles chrétiens ont connu des

œuvres artistiques autrement pures, autrement élevées, autrement grandioses. Et la *Passion* de Bach peut être mise à côté, si ce n'est au-dessus du *Guilaume Tell* ou du *Faust*. Nous ne verrions donc aucun inconvénient à ce qu'une portion du budget de l'Opéra fût consacrée à l'exécution de ces oratorios des grands maîtres. Economisez sur les ballets.

V

La Passion était depuis longtemps devenue un véritable cycle musical, et c'était à qui, parmi les compositeurs, essaierait de donner à ce drame incomparable sa forme harmonique et mélodique la plus parfaite. Il n'existe pas, il ne saurait exister un sujet plus varié, plus profond, plus vivant. Tout est là. Et, tout d'abord, c'est le récit évangélique, avec sa majesté placide, qui ne contient pas un mot inutile, qui ne s'emporte jamais et que la cruauté des bourreaux ne peut même pas faire sortir de son admirable simplicité. Ce récit est empreint de je ne sais quelle tristesse grave et pleine d'espérances : il est chanté sur les hauteurs et doit tout dominer. Puis, le Christ prend la parole, avec quelle douceur, avec quelle dignité divines ! Son humanité cependant n'est pas sans s'attendrir au moment de

sa Passion, et il en résulte un ton de voix, non pas plaintif, mais ému. Ces accents sont interrompus de temps à autre par les vociférations de la foule ingrate et tumultueuse. Elle fait du bruit, elle s'agite, elle répète le *crucifige* sous toutes ses formes. Judas n'est pas seulement un traître, mais c'est le type immortel des traîtres, et le musicien aura aussi à lui céder la parole, comme à Pilate, comme au Grand-Prêtre. Les Apôtres leur répondent, pour ainsi parler, mais leur amour est timide et sans fermeté, et leurs voix doivent ressembler à leur amour. Tous les sentiments de l'âme humaine, toutes les passions des individus et des multitudes, toutes les péripéties de la vie et de la mort, toute l'humanité est là avec Dieu tout entier. Ne vous étonnez pas si vingt maîtres ont été attirés par un tel sujet, et si Bach lui-même n'est ici que leur continuateur ou leur élève. La Passion était le centre de tout le théâtre du moyen âge; la Passion est, depuis le seizième siècle, le centre de la musique.

Le type admirable de toutes les *Passions* est celle que l'on connaît sous le nom de « chœurs de la chapelle Sixtine ». Que ces chœurs soient l'œuvre de Vittoria, je le veux bien; mais les récitatifs et les paroles de Jésus remontent à une plus haute antiquité. Il est difficile d'entendre rien de plus saisissant, et l'on peut affirmer que l'œuvre de Bach ne fera jamais oublier cette mélopée incom-

parable. Quoi qu'il en soit, ce fut là le type, le modèle que Jean-Sébastien eut sous les yeux. Un admirateur fort protestant de ce maître (1) est forcé d'avouer que la *Passion* est « dérivée principalement des mélodies liturgiques romaines ». Le malheur est que le critique en question ne persévère point dans la justesse de cette idée, et qu'il entreprend de prouver que le chef-d'œuvre est d'origine et de complexion luthériennes. Pour ne parler que des chorals, il nous invite à y voir l'influence directe de Luther : « C'était, dit-il, rester dans l'esprit de la religion du libre examen. » Hélas ! qu'est-ce que cette religion vient faire ici ? Et se persuade-t-on le « libre examen » inspirant ce compositeur mystique, fougueux, enflammé ? La vérité, c'est que Bach a simplement développé le plan de la *Passion* catholique romaine, de la *Passion* chantée à Rome. Il est trop aisé de le démontrer.

Tout d'abord il a modifié le récitatif antique, en le rendant d'une exécution plus difficile. Il y a multiplié les notes hautes, et en a fait pour les chanteurs « la plus lourde tâche qui leur puisse incomber ». Certes, ce n'est point par là que Jean-Sébastien a surpassé la Passion liturgique, et, quelle que soit d'ailleurs la beauté de la copie, ce n'est

(1) M. Ch. Bannelier, *Revue et Gazette musicale* du 29 mars 1874.

point non plus dans la mélopée des paroles de Jésus. Non, le vieux Bach lui-même n'a pu leur donner cet accent intime et pénétrant qu'un génie, sans doute inconnu, a trouvé pour ce langage d'un Dieu qui va mourir. Voilà la double infériorité de Jean-Sébastien ; mais attendez, et vous allez voir où le maître va se révéler. Les chœurs et les soli, traduits de l'Evangile, ne sont pas encore ce qui le distingue ici de tous les autres ; mais son génie éclate, mais il triomphe dans ces chœurs et dans ces airs dont les paroles ne sont pas tirées du Livre saint. Bach n'est plus écrasé ici sous la double beauté de l'Ecriture et de la Liturgie catholique. Il n'était vraiment pas de taille à lutter contre elles, et c'était le combat de Jacob avec l'ange. Mais que le plan de l'oratorio est magnifique ! Après chaque épisode de l'Evangile, après qu'on a fini d'entendre le Récitatif ou la Voix de l'Homme-Dieu, le compositeur s'arrête soudain et se prend à commenter l'épisode nouveau qui vient de lui être raconté. Or, ce commentaire est purement mystique. Le poëte, par exemple, après avoir narré fort évangéliquement l'histoire de Marie-Magdeleine répandant les parfums sur les pieds de Jésus, le poëte s'interrompt ; il considère en silence le texte saint et en tire, pour lui-même et pour tout le peuple chrétien, une conclusion pratique, une leçon morale : « Mon bien-aimé Sauveur, permets qu'avec » ce doux parfum les larmes de mon repentir se

» répandent sur ta tête divine. » Et plus loin, quand Judas vient d'accomplir le dernier acte de son abominable trahison, le poëte ne manque pas de se tourner vers Jésus-Christ et de lui crier : « Cœur sacré, la douleur t'a transpercé. » Il en est ainsi quand s'achève le récit de l'agonie au Jardin des Olivers, et l'on entend alors cette admirable cantilène : « Auprès de Jésus je veux veiller. » Mais voilà assez de citations pour faire aisément comprendre le plan et l'agencement de tout le Drame.......

VI

Il importe fort peu de savoir quel est l'auteur des paroles de la *Passion*. Le nouveau traducteur nous apprend que ce fut « Chrétien-Frédéric Henrici, plus connu sous le pseudonyme de Picander ». J'y consens. Mais ce Picander n'a fait que donner un corps aux idées populaires de son temps et de tous les siècles antérieurs. C'est en vain d'ailleurs que le poëte et le musicien étaient nés au sein de la secte luthérienne : il n'y a rien de luthérien dans leur œuvre. C'est l'Eglise catholique qui en est l'unique inspiratrice ; c'est elle qui, en vertu de la force et de la vitesse acquises, a littéralement produit ce chef-d'œuvre en plein pays protestant. La première fois qu'on exécuta la *Passion* à Paris, ce

fut dans une de nos églises et avant la bénédiction eucharistique. Un prêtre intelligent, qui est aujourd'hui un de nos plus courageux et de nos plus grands évêques, prit l'initiative de cette résurrection. Il fit bien, et l'on peut très-catholiquement chanter cette musique très-catholique devant le Tabernacle, devant l'Hostie. J'ai presque l'idée qu'on la chantera au ciel.

Il faut que nous ayons perdu le sens chrétien pour que le traducteur même de cette œuvre considérable n'ait absolument rien compris au sens des paroles qu'il a traduites. Suivant un critique protestant (1), « la beauté de la musique peut seule dissimuler la monotonie de ces paroles. » Et ailleurs : « Cette poésie était sans doute tout ce qu'on désirait alors pour un semblable sujet. » Et plus loin, l'infortuné Picander est appelé « un rimeur d'une imagination assez pauvre ». Je ne saurais être de cet avis. Cette poésie, encore un coup, est l'expression des idées de toute une race, de tout un siècle. Or, ces idées sont celles du mysticisme chrétien de tous les temps, et il est aisé de les retrouver aujourd'hui dans tous nos livres de piété. C'est ce qui fait que je les admire avec une vivacité si obstinée, et c'est ce qui donne à l'œuvre de Bach un caractère si profondément catholique.

Le style de Bach est partout sévère. De même

(1) M. Bannelier, *loç. cit.*

que le Christ n'a pas connu le rire, de même cette musique ne rit pas. Tout y est grave, mais rien n'y est froid. Quelle profondeur de sens chrétien! Quelle naïveté de foi! Quelle tendresse de piété! Cet homme a dû s'agenouiller bien souvent en écrivant ces airs et ces chorals. Il a dû prier longtemps, et parfois pleurer. Ce chœur indigné contre Judas, que nous avons applaudi si frénétiquement, ces mots ardents : « Le ciel n'a-t-il plus ses éclairs, son tonnerre, » peuvent-ils être sortis d'une âme que la foi ne brûlait pas ? Il semble que, par respect pour son Dieu et pour rendre son œuvre plus chrétiennement populaire, Bach n'ait pas voulu y employer ce procédé où il excellait, la fugue. Il a voulu que la formule, si bonne qu'elle fût, n'eût aucune part dans une œuvre uniquement consacrée à la simplicité de l'Evangile. En vérité, c'est la tendresse qui domine tout cet ensemble. Disons le mot : c'est le mysticisme. Est-il un cantique qui égale en douceur passionnée l'air avec chœur : *Auprès de Jésus je veux veiller;* ou cet autre : *A Jésus je donne mon cœur ?* Et comment se fait-il que nous ayons à subir tant de platitudes dans nos catéchismes et dans nos églises, quand nos maîtres de chapelle ont de telles mélodies à leur disposition et sous leur main ? A l'œuvre donc, et que Bach rentre triomphalement dans ces cathédrales et dans ces maîtrises d'où l'on n'aurait jamais dû le laisser sortir !

Un journal « conservateur » consacrait il y a quelques années, le matin même du Vendredi-Saint (1874), un long article à la glorification de notre Opéra de Paris. En ce jour jadis respecté, où le Christ a rendu l'âme sur la croix pour le salut de tout le monde, les peuples solidement chrétiens faisaient exécuter des chefs-d'œuvre comme celui de Bach, pleins de leur respect et de leurs larmes. Et c'est ce jour aussi qu'un célèbre critique a choisi pour défendre le budget menacé du corps de ballet. Or, il n'avait même pas daigné parler de cette *Passion* de Bach qu'on avait exécutée la veille et qu'on devait exécuter le lendemain devant un auditoire enthousiaste et recueilli. J'espère que les catholiques auront senti ce double outrage, et qu'aimant davantage la vieille musique des maîtres chrétiens, ils détesteront plus vivement ce temple impur de l'Opéra où s'engouffrent tant de millions et où tant d'âmes vont se perdre.

GOETHE

FAUST.

Nous avons sous les yeux cette traduction de Gérard de Nerval, dont le grand poëte allemand aimait lui-même la lecture : « Je n'aime plus lire le *Faust* en allemand, disait-il ; mais dans cette traduction, tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. »

On a déjà jugé *Faust* bien des fois, et les jugements ont été très-divers. Le pauvre Gérard de Nerval, qui l'avait si admirablement traduit, ne l'avait peut-être pas aussi bien compris. Suivant lui, « ce n'est ni de l'éclectisme, ni de la fusion ; l'antiquité et le moyen âge s'y donnent la main sans se confondre ; la matière et l'esprit se réconcilient et s'admirent ; ce qui est déchu se relève ; ce qui est faussé se redresse ; le mauvais principe lui-même se fond dans l'universel amour. *C'est le panthéisme moderne : Dieu est dans tout.* » Nous demandons la permission de protester vive-

ment contre ces derniers mots, qui ne nous paraissent nullement conformes à la vérité.

Au moment où Gœthe a écrit son premier *Faust,* il n'y avait, pensons-nous, aucune doctrine définitivement arrêtée dans son cerveau. Certes, il n'était pas chrétien, comme il convient de l'être, d'une façon vivante. Il avait même des tendances très-graves à ce panthéisme germanique, qui fut le fléau de son génie. Le doute frémissait dans cette forte tête; le doute faisait battre ce cœur. En d'autres termes, Gœthe se trouvait vraisemblablement dans la situation d'esprit qu'il prête à son héros. Il prit la plume et écrivit ce chef-d'œuvre, où il mit aux prises les deux puissances qui étaient aux prises dans son âme. A laquelle de ces deux énergies allait-il donner raison, au Mal ou au Bien? Il ne le savait peut-être pas en commençant. Mais nous croyons (et c'est le point où nous nous séparons de Gérard de Nerval et de tant d'autres), nous croyons que presque involontairement, il a été attiré, séduit, entraîné par le Bien vainqueur, et, pour dire les choses plus clairement, par le Christianisme, dont il aurait voulu douter davantage, et contre lequel il aurait désiré lutter plus longtemps. Ce génie a été saisi par la lumière triomphante, il a été dompté sans le savoir, et, qui plus est, sans le vouloir.

Nous venons de lire en frémissant les deuxième et troisième parties du premier *Faust;* et jamais

le génie de l'homme ne nous a ébloui de telles lumières. Mais il est par trop évident que; sans le christianisme, un tel livre eût été tout-à-fait impossible. Dès le premier moment, le docteur *Faust* entre *in medias res;* il entre dans le double grand combat que nous avons tous à livrer. Tout homme ne peut en quelque sorte pécher que de deux manières : en s'élevant au-dessus de sa nature, et c'est l'orgueil; en s'abaissant au-dessous d'elle, et c'est la volupté. Voilà ce que dit la théologie. L'auteur de *Faust* ne dit rien autre chose; mais il dramatise cette théologie sublime. Le Docteur, son héros, voudrait atteindre à la science universelle; il voudrait ensuite se rouler dans la joie des sens. Il hésite, il combat, il résiste. La question, comme vous le voyez, est posée chrétiennement. Comment sera-t-elle résolue ?

Devant Faust se dresse soudain un personnage mystérieux, ou plutôt surnaturel. Les chrétiens connaissent cette créature dévoyée et puissante, ce géant céleste que l'orgueil a précipité, ce séducteur antique, ce menteur par excellence; ils le connaissent par leurs luttes et souvent par leurs victoires. Or, Gœthe ne lui a guère donné d'autres traits que ceux de la tradition catholique. A bien dire, le sujet de *Faust* n'est pas essentiellement distinct du sujet de notre livre de *Job*, auquel Gœthe a fait trop visiblement des emprunts. Le Démon demande à Dieu de tenter une âme et de la

tenter par des moyens dont il se réserve le choix. Faust, c'est Job vaincu. Seulement, par un trait nouveau, le grand poëte allemand a jugé bon de ne pas éprouver son héros par la douleur, mais tout au contraire par la volupté satisfaite. C'est encore un point de vue de chrétien.

Toute la physionomie de ce drame est substantiellement chrétienne; mais, pour en bien juger, il ne faut pas s'arrêter à la surface, aux apparences. Il faut longuement étudier la figure du docteur Faust. Quelle psychologie profonde! C'est l'orgueil mécontent qui pousse cet ambitieux à la volupté. Remarquez toutefois comment, au milieu de cette atmosphère satanique, de ces engins de sorcellerie, de ces flammes lugubres et de cette influence de Méphistophélès, le malheureux Faust conserve encore les énergies de son libre arbitre. Ce n'est certes pas l'Antiquité qui aurait conçu un type semblable : l'Antiquité eût brutalement écrasé la liberté de Faust sous le pied vainqueur de la fatalité. Mais ce n'est pas en vain que le christianisme a passé sur le monde, et il est devenu impossible, même à un génie tel que Gœthe, de concevoir un homme sans liberté. A chaque crime que commet le misérable héros de Gœthe, il a je ne sais quel frémissement intérieur, il se consulte, il doute de son chemin, il voudrait revenir sur ses pas, il voudrait effacer le pacte fatal. Le séducteur le jette en vain dans les bras de Marguerite : dans

ces bras même, où il ne croyait trouver que l'ignoble plaisir des sens, il puise un amour véritable et profond. Il triomphe presque, alors que l'enfer pense presque triompher de lui. Il a surtout pitié de Marguerite, de cette âme si blanche qu'il noircit, et il en a pitié dans le moment même où il la noircit. « Elle, elle, innocente et simple ; une petite cabane, un petit champ des Alpes! Elle aurait passé toute sa vie dans ce monde borné, au milieu d'occupations domestiques. Tandis que moi, haï de Dieu, je n'ai point fait assez de saisir ses appuis pour les mettre en ruine : il faut encore que j'anéantisse toute la paix de son âme. Enfer, il te fallait cette victime! » Si dans cette lutte suprême, dans cette agonie encore puissante, dans ces cris de l'âme, dans ces remords, dans ces aspirations d'un vaincu qui est libre encore dans ses désirs, si dans tous ces traits vous ne reconnaissez pas l'action du christianisme, je vous plains.

Et l'âme de Marguerite, quelle peinture vivante! Est-ce qu'une jeune fille de l'antiquité a jamais eu ce charme simple? est-ce qu'elle aurait lutté aussi longtemps avec une candeur aussi obstinée? est-ce qu'elle serait tombée après une résistance aussi vive? est-ce que, surtout, elle aurait osé ne pas désespérer après tant de crimes? Non, non, on se tait sous l'empire de l'admiration qu'excitent ces scènes ardentes et vraies : « Dis-moi, demande » Marguerite à Faust, dis-moi donc : quelle

» religion as-tu ? Tu es un homme d'un cœur » excellent, mais je crois que tu n'a pas de piété. » — Laissons cela, répond l'autre ; tu sais si je » t'aime. Je ne veux enlever personne à sa foi ni » à son Eglise. — Ce n'est pas assez, reprend Mar- » guerite ; il faut encore y croire. — Le faut-il ? » — Oh ! si je pouvais quelque chose sur toi ! Tu » n'honores pas non plus les saints sacrements. — » Je les honore. — Sans les désirer cependant. » Crois-tu en Dieu ? » Vous l'avez entendu, ce singulier dialogue ; tout le drame est conçu dans cet esprit. Marguerite est une théologienne ; elle conduit la conversation sur le terrain de la foi ; elle voit Dieu, elle pense à Dieu, et cela dans une heure d'ivresse, quelques minutes avant de se livrer à ce séducteur, qui souffre étrangement de la séduire ainsi ! Tous ces personnages, en vérité, se meuvent dans le libre arbitre ; en faisant le mal, ils savent qu'ils le font ; ils combattent, reculent, avancent de nouveau, reculent encore, et commettent leurs crimes avec une liberté éperdue qui sait très-nettement de quel châtiment elle est digne.

Que dire du dénoûment de *Faust ?* Ce philosophe, ce panthéiste, ce sceptique, ce Gœthe enfin, a été en quelque manière forcé de saluer la Vierge Immaculée et de la faire glorieusement apparaître à la fin de son drame comme la Lumière, la Consolation et la Joie. Oui, il a été contraint par son génie à s'incliner devant Marie, et rien n'est plus beau

que le salut de ce grand homme, salut majestueux et plein d'amour. Et que vient faire la Mère de Dieu dans cette œuvre extraordinaire à laquelle elle donne un si glorieux couronnement ? Elle vient exercer la miséricorde, et non pas la justice. Ah ! nous la reconnaissons bien là.

Cette pauvre Marguerite, qui a été si coupable, qui se reproche la triple mort de sa mère, de son frère, de son enfant, qui est devenue folle de douleur et de repentir, cette malheureuse amie de Faust, au moment où elle va mourir et mourir surnaturellement, se relève tout à coup, farouche, sublime ; elle repousse d'un geste héroïque son amant qui est venu la troubler dans sa prison ; puis, elle pousse un grand cri et fait un appel solennel à la bonté de Dieu : « Je t'appartiens, Père, sauve moi !.. Anges, entourez-moi, protégez-moi de vos saintes armées ! » Et elle meurt. La voix aigre de Méphistophélès se fait alors entendre : ELLE EST JUGÉE, dit ce parodiste du grand Justicier. Mais un concert angélique couvre cette voix maudite, et l'on entend ce chant : « ELLE EST SAUVÉE. » C'est ainsi que finit la troisième partie du premier *Faust*. Mais le second *Faust* finit mieux encore, et par un éclat plus merveilleux de la divine miséricorde. Marguerite, qui a été portée au ciel, y a prié pour l'âme de Faust. « Les trois grandes pénitentes, Madeleine, la Samaritaine et Marie Egyptienne, chantent une hymne à la sainte Vierge en l'implorant :

Toi, qui à de grandes pécheresses
N'as jamais refusé de s'approcher de toi;
Toi qui as fait monter dans l'éternité
La pénitence ressentie au fond du cœur,
Daigne accueillir cette *bonne* âme
Qui ne s'est qu'une fois oubliée,
Et qui n'avait jamais pressenti sa faute;
Daigne lui accorder son pardon!

Et Marguerite, que le poëte appelle *una pœnitentium*, élève de nouveau la voix au milieu de la cour céleste : « Abaisse, abaisse, toi sans pareille, toi radieuse, ton regard de grâce vers mon bonheur ! » Et elle a la joie de voir Faust entrer dans le paradis :

Entouré du noble chœur des esprits,
Le nouveau venu se reconnaît à peine...
Vois comme il se délivre de tout lien terrestre,
Et comme de la robe éthérée
Jaillit la première force de la jeunesse.
Permettez-moi de le guider et de l'instruire,
Car ce nouveau jour l'éblouit encore.

C'est alors que la Mère de gloire s'écrie : « Viens, élève-toi jusqu'aux sphères supérieures ! » Et les derniers mots de Gœthe sont ceux-ci, qu'il donne comme une indication scénique : « Chœurs célestes. » Commencé dans le ciel, le grand drame s'achève dans le ciel.

Malheur aux intelligences qui ne saisiraient pas le caractère profondément catholique de ce double dénoûment ! Mais, en vérité, les éléments de notre

foi sont là, tous vivants. L'auteur de *Faust* affirme ces deux choses, qui sont l'essence du christianisme : « La puissance de la prière et l'espérance toujours permise à l'homme. » Gœthe croit à la Justice, mais il la terrasse aux pieds de la Miséricorde, et c'est pourquoi jaime son œuvre et lui trouve le cachet de notre foi. Je ne veux pas me demander ici si ce salut conquis par l'âme de Marguerite et par celle de Faust est conforme à la rigueur d'un dogme devant lequel nous nous prosternons, devant lequel le poëte ne se prosternait pas. Je dis seulement que nous assistons ici à un des triomphes de la bonté de notre Dieu, et que ce triomphe est dû à la prière de la Vierge. Et j'admire. Je suis de ceux qui croient profondément à l'enfer, mais qui aiment passionnément à entendre parler du Ciel et à voir dépeupler l'enfer. Je ne suis pas janséniste, et suis tout particulièrement séduit par la Miséricorde.

Quant à Gœthe, c'est involontairement, je le crains bien, qu'il a fait ce chef-d'œuvre, dont la portée a été si grande et qui a ébranlé le vieux jansénisme. Mais il faut espérer que Dieu lui tiendra compte de cet éloge de sa Bonté, et que le dénoûment du second *Faust* sera de quelque poids dans les balances éternelles.

J.-F. RIO

I

M. Rio a été une des grandes figures chrétiennes de ce siècle, qui en compte un si grand nombre et envers lequel on se montre si ingrat. Il y a cela de particulier dans la gloire de cet illustre critique, qu'elle a été reconnue et saluée par toutes les écoles, même en dehors de la société chrétienne. Il est partout cité comme une autorité peu contestable, et nos libres-penseurs eux-mêmes ne sont pas sans lui porter quelque respect. Au milieu de ces luttes vingt fois funestes qui ont séparé les catholiques en deux camps si difficilement réconciliables, M. Rio a eu l'honneur d'être également aimé de tous. Et si mes lecteurs me demandent le secret d'une affection et d'une gloire aussi universelles, je leur en donnerai une explication bien simple, mais bien vraie. C'est que cet homme a beaucoup travaillé ; c'est qu'il a aimé l'art pour lui-même ; c'est qu'il a uniquement écrit sur des matières où il était absolu-

ment compétent. En un mot, l'auteur de l'*Art chrétien* fut un écrivain consciencieux. Vous imaginez-vous donc qu'il y en ait par centaines ?

Ce n'est pas à M. Rio ni aux lecteurs enthousiastes de l'*Art chrétien* qu'il faudrait appliquer le mot terrible : *Timeo hominem unius libri*. Le seul livre qu'il ait écrit en contient cent autres : rien n'est plus fécond ni plus varié. La seule *Introduction* atteste l'étendue des horizons qu'il a constamment eus sous son noble regard, et l'on a été bien inspiré de publier à part ce petit chef-d'œuvre, en lui donnant un titre spécial qui en montre toute la grandeur : « L'idéal antique et l'idéal chrétien ». C'est là, suivant nous, que se manifeste le plus exactement toute la pensée de M. Rio. La manière dont il a compris le paganisme suffirait à lui faire donner une place à part entre tous les penseurs, et nous attirons tout d'abord sur ce point l'attention du lecteur philosophe.

II

Dans les luttes intellectuelles du dix-neuvième siècle, nous avons pris l'habitude de donner à notre pensée une tournure roide et anguleuse. On en vient à condenser tout un système dans une phrase rigoureuse et absolue ; puis on se bat à coups de

phrase, comme d'autres à coups de massue. Or, c'est surtout parmi les catholiques que ces habitudes par trop militantes peuvent offrir quelque désavantage. Fils de la sainte Eglise, nous sommes sans aucun doute les hommes de l'Absolu ; mais personne ne doit tenir compte autant que nous du contingent et du relatif. Cette notion du contingent n'est, en définitive, qu'une des formes de la charité : nous nous inclinons devant la Vérité, mais nous tenons compte à nos frères des moindres efforts qu'ils ont pu faire, au milieu de leurs ténèbres et de leurs douleurs, pour s'approcher de cette vérité dont nous possédons la plénitude. Et c'est ce que M. Rio a merveilleusement compris pour l'Art antique.

Nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter que ces admirables pages deviennent un jour le manuel de tous nos professeurs. Nous avons personnellement l'honneur d'appartenir à ce groupe de réformateurs qui veulent introduire dans nos colléges l'enseignement des classiques chrétiens. Cette thèse nous est particulièrement chère, et nous avons l'intention de la reprendre prochainement avec une vigueur toute nouvelle. Mais encore faut-il s'entendre.

Parmi les partisans des classiques chrétiens, il en est qui, poussés par cet amour de l'absolu dont nous parlions tout à l'heure, déclarent fort candidement qu'ils ne découvrent rien de beau dans la

littérature et dans l'art antiques. J'en connais qui ont l'horreur du Parthénon et auxquels la Minerve du Vatican donne des agacements nerveux. Ils rient d'un rire de dédain devant tous les dieux de l'Antiquité et les trouvent universellement ridicules. Jupiter les met en gaieté; Vénus et Psyché leur font faire une moue railleuse, et tout l'Olympe leur paraît digne des Funambules.

Il en est d'autres, au contraire, qui repoussent, d'un esprit indigné, toutes les superstitions, toutes les infamies, toutes les bouffonneries de la mythologie antique, mais que tant de ténèbres ne rendent pas injustes pour la lumière et le bien restés au fond de tous ces mythes. Et en effet, tous les dieux antiques représentent les attributs dispersés du seul vrai Dieu. Chacun de ces dieux est le symbole d'une perfection divine ou d'une force naturelle créée par l'Unique. Plus que tous les autres, Jupiter a gardé les traits de notre Créateur souverain, et il m'est arrivé, je m'en souviens, de pleurer à chaudes larmes en lisant dans Homère le splendide discours que le grand Jupiter adresse à tous ces petits dieux : « Ecoutez-moi, vous tous, Dieux et » Déesses ; je veux vous dire ce qu'en mon sein » m'inspire mon cœur.... O divinités, faites une » épreuve. Laissez tomber du ciel une chaîne d'or ; » suspendez-vous toutes à son extrémité : vos plus » pénibles efforts n'attireront pas du ciel vers la » terre Jupiter, suprême arbitre. Mais lorsqu'à mon

» tour il me plaira de vous entraîner, j'attirerai la » terre elle même et la mer; j'attacherai ensuite » la chaîne autour du sommet de l'abîme, et les » choses resteront à cette hauteur, tant je suis su» périeur aux hommes et aux Dieux (1). » Voilà ce que n'ont pas compris tous ces malheureux qui, de nos jours, ont trouvé le moyen de déshonorer la vérité en déshonorant le vieil Olympe. Ils ont donc fait une œuvre anti-chrétienne, ceux qui ont bafoué niaisement les mythes de l'antiquité dans leur *Orphée aux Enfers* ou dans leur *Belle Hélène*. Ces polissonneries sont presque des sacriléges, puisque leurs auteurs n'ont pas vu les beaux vestiges de vérités naturelles ou de révélations primitives qui se rencontrent aisément au fond de toutes les fictions antiques. Or, ce n'est pas ainsi que nous détestons les classiques païens; et ce n'est pas ainsi que nous aimons les classiques chrétiens, que nous aimons tant.

M. Rio — un si profond théologien et qui possédait un sens si délicat de la beauté chrétienne — n'a pas eu de ces mépris bêtes contre TOUTE l'antiquité. Il a compris l'admirable symbolisme qui se cachait sous ces réalités étranges; il a compris tout ce qu'il y avait d'éléments chastes dans l'éclatante beauté des marbres grecs. Oui, chastes, pudiques, graves et moralement très-beaux. Condamner en

(1) *Iliade*, chant VIII.

bloc l'art antique, c'est faire preuve d'un aveuglement déplorable, ou d'une étroitesse d'esprit plus déplorable encore. Ceux qui suppriment en toutes choses l'ordre de la nature ont seuls pu en venir à cet anathème universel. L'auteur de l'*Art chrétien* plaide la cause exactement contraire, et j'ai lu rarement de plus belle page que celle où il établit le rôle de la race grecque dans l'histoire de l'art : « Ce qui constitue le privilége des Grecs, c'est de s'être donné instinctivement la mission de réhabiliter la créature humaine tant dans ses facultés que dans ses formes ; c'est, en un mot, d'avoir introduit dans le monde la notion de l'idéal. Un autre peuple encore plus privilégié, le peuple juif, avait été institué en vue du culte du Vrai, tandis que la race hellénique fut instituée en vue du culte du Beau. » Nous voilà sur de belles hauteurs, et M. Rio ne les quitte guère.

Il me semble que les plus chauds partisans des classiques chrétiens peuvent, sans difficulté, admettre ici toutes ses conclusions. Il ne faut pas croire, en effet, que nous voulions bannir de l'enseignement ainsi christianisé tout ce qu'il y a de naturellement approuvable et de vraiment beau dans les poëtes, les dramaturges et les historiens de l'antiquité. Ce que nous demandons, c'est que l'on commence l'éducation de nos enfants avec les seuls Pères de l'Eglise ; ce que nous accordons, c'est qu'on puisse achever ces études avec l'explication

simultanée des auteurs païens, qui ont connu le Beau et le Vrai naturels, et des auteurs chrétiens, qui ont affirmé le Beau et le Vrai surnaturels. Ah ! nous finirons bien par avoir nos colléges, et, toutes portes ouvertes, nous y ferons entrer saint Augustin et Prudence, sans en chasser Sophocle ni Virgile. Et le livre de M. Rio y sera un de nos classiques. Et ce sera bientôt.

III

Le long chapitre que l'auteur de l'*Art chrétien* a voulu consacrer à Raphaël offre, en essence, toutes les qualités de cet écrivain trop peu connu. Je voudrais cependant tenter de donner ici quelque idée de ces qualités, dont l'ensemble est véritablement des plus charmants et des plus rares.... Le style, d'une simplicité savante, a le rare mérite de rendre fort exactement toutes les nuances de la pensée. Or, dans l'histoire de l'art, rien de plus délicat que ces nuances. Un artiste n'est souvent séparé d'un autre que par je ne sais quelle différence inappréciable dans le coloris ou dans l'expression. Pour en arriver à exprimer ces minuties nécessaires, il faut posséder sa langue et en connaître toutes les ressources. Tel est le talent, tel est le don de M. Rio. Sa langue est souple, et il ne se tire pas

d'affaire en forçant le coloris de sa phrase. Rien d'ailleurs n'est plus utile, pour arriver à un style vraiment clair, que d'avoir des principes invariables et une doctrine dont on ne se départe jamais. L'auteur de l'*Art chrétien* est ici d'une étonnante solidité. Toute l'histoire de l'art italien se résume pour lui dans la lutte entre l'idéal et le naturalisme. Il établit nettement les limites de ces deux camps, et distribue entre eux tous les peintres et les sculpteurs dont il étudie les œuvres et raconte l'histoire. C'est en vain que quelques artistes essaient de se tenir entre ces deux armées ennemies : il faut qu'ils se décident et se rangent sous l'un ou l'autre drapeau. Mais il y a mille nuances d'idéalisme et de naturalisme, et notre historien excelle à les préciser. Ce qu'il montre avec autant de clarté, c'est l'influence des événements politiques sur les faits de l'ordre intellectuel, et en particulier sur les faits artistiques. Il ne s'arrête pas, d'ailleurs, devant un préjugé, si victorieux qu'il puisse être, et c'est ainsi qu'il n'a pas craint d'attaquer énergiquement Laurent de Médicis, beaucoup trop loué par Vasari. L'auteur de l'*Art chrétien* nous apparaît sans cesse comme un justicier qui n'a jamais connu les petitesses des complaisances imméritées, ni les bassesses des adulations coupables.

M. Rio est un érudit dans toute la force de ce mot. Il a passé de longues années en Italie ; il y a minutieusement analysé toutes les œuvres de l'art ; il y

a pris des volumes de notes. Pas de Mémoire qu'il n'ait consulté, pas de livre important qu'il n'ait relu et longuement médité. Combien de fois ne l'a-t-on pas surpris dans quelque couloir de petit couvent italien, sur quelque échafaudage improvisé, soulevant quelque dalle au milieu de flots de poussière ? Et voilà en quoi ce livre est d'un grand exemple pour nous. Comme nous le disions plus haut, comme nous aimons à le répéter, il est souverainement consciencieux. Aucun mot n'a été hasardé sans preuves, et c'est ainsi que les catholiques devraient toujours travailler. Oui, plus que tous les autres, nous avons le devoir strict de n'écrire ou de ne parler qu'en connaissance de cause. Ils sont tout au moins inutiles et même dangereux, tous les livres qui ne sont pas faits d'après ce système. Et il s'écrit véritablement tant, tant, tant de livres, qu'on pourrait se dispenser d'écrire ceux qui n'apprennent rien de nouveau ou qui n'apportent pas de preuves nouvelles à l'appui de faits déjà connus. Lisons M. Rio, et imitons-le.

Quatre siècles de l'histoire de l'Italie frémissent dans ce beau livre. Cent petites villes y retrouvent leur vie toujours active et souvent agitée. On y assiste à mille petites révolutions de rue ou de palais. Les nobles et les gens d'argent s'y disputent la prépondérance, et c'est à qui commandera le plus de tableaux ou de sculptures. Deux courants s'établissent : le courant chrétien et le courant

païen. Tandis que Fra Angelico se jette à genoux devant l'image du Christ qu'il achève pour un évêque ou un couvent, les hommes de plaisir demandent à d'autres peintres des représentations légères, et souvent lubriques. Il arrive souvent, dans ces petites républiques trop heureuses et trop riches, que les classes dirigeantes manquent à leur mission, et qu'elles entraînent l'art en de mauvaises voies. C'est ainsi qu'au dix-huitième siècle se produira la décadence de l'art français. En Italie, la corruption est plus brutale ; elle est, passez-moi le mot, plus sanguine et plus sanglante, mais elle rencontre une plus héroïque résistance, et la lutte est magnifique. Le livre de M. Rio n'est que le récit de cette lutte entre le Bien et le Mal, dont l'art chrétien a été le sujet et l'Italie le théâtre. Il faut bien espérer qu'un jour l'on donnera à cette œuvre immense la parure d'une illustration splendide, et qu'en regard des exactes descriptions de M. Rio, on placera l'exacte reproduction de toutes les œuvres d'art qui sont les types des différentes écoles et des principaux maîtres. Ce serait le plus beau livre illustré de ce temps-ci.

Cher et excellent M. Rio ! je me souviens encore du jour où je le vis pour la première fois. Ce fut dans son salon, ce fut sous le charme vivant de sa conversation, que fut créée cette chère Confrérie de Saint-Jean, qui, en l'espace de quelques années, a rendu à l'art chrétien tant de services intelligents.

Je le vois encore ; j'entends encore le timbre de cette voix qui était restée jeune. Il ne pouvait en réalité parler que de l'art chrétien. Il s'était, chair et os, identifié avec son livre ; le livre et l'auteur ne faisaient plus qu'un. Je ne me l'imagine pas disant une banalité, ni même parlant politique. Il avait une vivacité qui ne se tournait jamais en colère : il semblait au-dessus de la polémique. Il ne se croyait pas des opinions, mais se sentait des certitudes. Les circonstances de sa vie voyageuse l'avaient mis en rapport avec les hommes les plus illustres de son temps, et il a raconté ces relations dans son *Epilogue de l'Art chrétien*. Mais il les racontait d'une façon bien plus charmante encore dans ses entretiens familiers de tous les jours. Hélas ! nous ne l'entendrons plus. Ils s'en vont, tous ces savants, tous ces artistes, tous ces poëtes. Elle s'en va, toute cette forte génération de 1815 à 1845 ; elle s'en va, sans laisser après elle une génération capable de la remplacer. Travaillons, travaillons !

RAYMOND BRUCKER.

I

Quand je le vis pour la première fois, il possédait depuis longtemps la plénitude de la Vérité. C'était vers 1851, et déjà sa conversion datait de plusieurs années. Certain jour il était entré, sans trop savoir pourquoi, dans la cellule du père de Ravignan. Bien qu'il n'eût guère moins de quarante-cinq ans, il était alors dans toute la fougue d'une jeunesse qui menaçait de se prolonger à l'excès. Il y avait plus d'un quart de siècle qu'il était occupé à jeter cette gourme, et il n'en paraissait aucunement lassé. Spirituel, paradoxal, éblouissant, il ouvrait à tous les vents sa main droite, qui était pleine de paradoxes, et sa main gauche, qu'il croyait pleine de vérités. Depuis le commencement de ce siècle, il n'y avait pas eu de bonne erreur dont il n'eût été le complice et dont son esprit n'eût été le condiment. Comme il avait de généreuses aspirations, mêlées à de singulières ignorances (et ce fut là en réalité le caractère de toute cette époque), il s'était lancé dans toutes les aventures philo-

sophiques, religieuses et sociales. Ne sachant rien encore de la véritable Régénération, il avait essayé de toutes les palingénésies. Tour à tour saint-simonien et fouriériste, il avait fini par jeter un bel éclat de rire à tous les systèmes qui l'avaient successivement enfiévré. Car il y avait en lui, tout à la fois, du métaphysicien et du gamin. L'amour, d'ailleurs, le consolait assez facilement de ses désillusions de penseur. Puis, chemin faisant, il n'avait pas été sans conquérir quelque demi-gloire. Il était romancier, et ses *Contes de l'Atelier* avaient fait du bruit. On le regardait, dans le monde des boulevardiers, comme un homme d'infiniment d'esprit, mais qui dépensait trop aisément ce trésor et courait risque de faire bientôt banqueroute. Sceptique, gouailleur, plein de lui, comme un homme qui a fait l'épreuve de toutes les philosophies et sait à quoi s'en tenir sur toutes les écoles, heureux de vivre et se sentant au cerveau une inépuisable provision de mots fins et de réparties invincibles, le front haut et le sourire aux lèvres, Raymond Brucker entra donc, un beau matin, dans la petite chambre du Jésuite. « J'ai des objections à vous faire, » lui cria-t-il. Le Père le regarda comme il savait regarder, et lui dit de se mettre tout d'abord à genoux. Cinq minutes après, Brucker se relevait catholique.

Depuis lors, il n'a jamais cessé de l'être.

C'est ce jour-là qu'a commencé pour nous la vie

de Brucker ; mais il paraît qu'à d'autres yeux, c'est ce jour même qu'elle a fini. Les petits journaux, en effet, qui, au lendemain de sa mort, prétendirent raconter son existence à leurs lecteurs, n'ont rien dit de cette admirable conversion, qui n'a pas duré moins de trente années. Ils n'ont pas dit que, pour avoir la joie de revenir à la lumière et à la pureté de son baptême, l'auteur des *Contes de l'atelier* n'avait pas dû seulement abaisser son orgueil, mais encore sacrifier austèrement sa fortune. Ils n'ont pas dit qu'il a eu l'honneur, *Veritatis causâ,* de se vouer à la pauvreté et même à la misère. Ils ont habilement biffé d'un trait de plume les trente dernières années de la vie de cet homme, qui fut une de nos grandes paroles. Ils ont ignoré ou n'ont pas voulu dire qu'en 1848, dans toute la force de sa raison et dans toute la virilité de son éloquence, il tint tête, seul, à tous les orateurs de la rue et des clubs. Ils ont ignoré ou n'ont pas voulu dire que, pendant dix ans, cet incomparable tribun entraîna des milliers d'auditeurs populaires, et qu'il eut l'étrange courage d'affirmer alors toutes les vérités, sans en déguiser et sans en atténuer une seule. Les plus instruits et les plus sincères de ces biographes se sont contentés d'avouer que Brucker, « brisé, désenchanté, *vieillissant,* s'était fait catholique, mais catholique à la manière de ceux du moyen âge, portant des amulettes et s'agenouillant devant des Vierges de bois sculpté. » Je vous le

dis : ils veulent nous escamoter toutes nos gloires. Mais leurs gobelets ne nous feront pas peur, et nous allons rendre à l'Eglise ce Raymond Brucker, qui appartient à l'Eglise.

II

Donc, c'était un orateur, et il en avait bien toute l'allure avec toute la physionomie. De beaux yeux, extraordinairement vifs, éclataient comme des charbons ardents, au milieu de son visage osseux. Ses traits avaient une magnifique mobilité, et il savait, en quelques minutes, leur communiquer vingt expressions diverses. Bien qu'il n'y eût eu rien de monastique dans la première partie de sa vie, il avait le masque d'un ascète, quand il n'avait pas celui d'un tribun. La bouche était curieuse à étudier. Les coins en étaient narquois, j'allais presque dire sceptiques, et il avait une certaine façon de la tenir entr'ouverte, qui attestait à la fois la curiosité et le courage. A la tribune des clubs, il restait ainsi pendant quelques minutes, bravant, avec ces lèvres gouailleuses et superbes, la toute-puissance matérielle de ses grossiers auditeurs. Sa voix était impérieuse, et il avait une manière d'affirmer la vérité qui ne permettait guère la réplique. Ce n'était pas de la solennité, ce n'était

pas de la colère; mais il y avait là quelque chose de fatidique et qui s'imposait comme un oracle. L'éclair des yeux aidait alors à la foudre de la voix et malheur aux interrupteurs! Un mot terrible tombait sur eux comme un coup de tonnerre sec, et ils n'étaient plus.

Ce grand orateur était doublé d'un causeur inimitable. Sans doute, ses discours étaient trop élevés pour ressembler à des causeries; mais, plus d'une fois, ses causeries s'élevaient à la hauteur d'un discours. Je l'ai souvent entendu, devant quelques amis, parler durant trois ou quatre heures consécutives, et égrener des millions de perles sous nos yeux éblouis. Que toutes ces perles fussent du même prix, et qu'il n'y en eût pas de fausses, je ne prétends point l'affirmer; mais quel charme et quel éclat vainqueur! A Brucker, d'ailleurs, il ne fallait pas des interlocuteurs, mais des auditeurs, ou plutôt des *écouteurs*, et il ne lui déplaisait pas de voir l'un de nous prendre religieusement des notes sur un carnet religieusement conservé. Nous n'avions même pas, comme les confidents de tragédie, le temps de placer çà et là une pauvre interjection, quelque ah! admiratif ou quelque oh! d'indignation. Il vint une fois chez moi, y parla durant une heure et sortit en parlant, sans que personne eût eu le loisir de prononcer un seul mot. Il est vrai qu'on n'avait guère envie de l'interrompre. Il était pétillant, il lançait la lumière.

Les plus hautes théories métaphysiques, les plus vives hardiesses en matière de symbolisme et d'exégèse, les accents de la plus haute éloquence et les éclats du plus grand style se mêlaient bizarrement, dans cette conversation unique, à des subtilités étranges, à des réalismes indicibles, à de médiocres calembourgs et à de méchants jeux de mots. L'ensemble était des plus singuliers. On subissait en silence les médiocrités, mais on se pâmait devant les traits sublimes, et l'on avait lieu de se pâmer souvent. Le soir, nous le reconduisions dans sa chère île Saint-Louis, et je nous vois encore longeant ces quais déserts et contemplant le glorieux chevet de Notre-Dame, empourpré par les teintes rouges du soleil couchant. Et Brucker nous expliquait alors quelque passage difficile de l'Evangile, et il mettait en lumière quelques-unes de ces beautés mystérieuses du Livre saint ; et nous rentrions dans nos chambres d'étudiants plus affermis dans notre foi, plus joyeux, meilleurs. Cette parole qui a évangélisé tant de pauvres n'a pas converti que des ouvriers.

Les quelques convives qui s'asseyaient tous les jours aux banquets de cette intelligence ont seuls connu, sous le causeur éblouissant, le métaphysicien profond. Je n'entends pas dire néanmoins que Brucker ait toujours été un philosophe sûr : il y avait chez lui trop de fougue et trop de pente vers le paradoxe. Disons tout : il était trop poëte,

Il avait pour l'image un amour dont rien ne put jamais éteindre les ardeurs, et s'attachait à recouvrir des plus riches couleurs les conclusions les plus rigoureuses de la philosophie la plus sèche. « Je suis la Métaphysique illustrée, » disait-il un jour avec ce bonheur d'expression dont il était si coutumier. Il s'était donné la tâche de commenter tout l'Evangile, et s'était dit avec raison que sa vie tout entière ne pourrait suffire à un si noble et si redoutable labeur. Nous venons de lire, avec respect et étonnement, une partie de ce Commentaire, qui est demeuré jusqu'ici et qui, sans doute, demeurera toujours inédit. On y trouve des trésors de méditation et de pensée, mais on ne les y trouve point sans se donner quelque peine. Un jour de flânerie, — car notre philosophe n'était pas sans flâner, et comme l'a si bien dit le plus grand écrivain de ce temps-ci, c'était « le chevalier errant du bon sens chrétien sur le pavé de Paris », — il était arrivé que Brucker avait fait la connaissance de ce grand et original esprit qui s'appelait Delsarte. Il s'était suspendu tout entier à l'enseignement de cet étonnant professeur d'esthétique, et même était resté, pour mieux l'entendre, un an tout entier sans parler. Un an tout entier ! Brucker ! C'est de la légende. Bref, il s'était pénétré de la philosophie de Delsarte, et se l'était merveilleusement identifiée. Or, ce système, qui n'était pas sans beauté, prend la Trinité pour point de départ et réduit

toutes les vérités à des termes ou à des propositions qui vont trois par trois, ou neuf par neuf. C'est ainsi que la famille, — Père, Mère et Enfant, — est ici-bas la réverbération très-exacte de la Trinité de là-haut; c'est ainsi, mais dans un sens moins rigoureux, que les trois conditions vitales pour l'existence des individus et des nations sont la Santé, l'Intelligence et le Cœur, etc., etc. Tel est le système que Brucker a appliqué à tout son commentaire, et l'œuvre devient par là d'une lecture véritablement difficile et compliquée. Mais que de beautés vives et inattendues! Brucker ne s'interdit pas d'écrire parfois en vers, et il en a frappé qui mériteraient d'être gravés dans toutes les mémoires chrétiennes.

III

J'ai hâte d'en finir avec le causeur, avec le philosophe, avec le poëte, et d'en revenir à l'orateur, pour le contempler de plus près et l'écouter plus longtemps. Il m'a été donné d'entendre plusieurs discours de Brucker, et je ne saurais jamais les oublier. N'en déplaise à ceux qui craignent « l'envahissement du sanctuaire par les laïques, » Brucker parlait surtout dans les églises. Il n'a jamais songé à envahir la chaire où un

laïque ne pourrait en effet monter sans sacrilége ; mais d'excellents prêtres et qui aimaient profondément les âmes, lui avaient cédé « le banc d'œuvre » comme un royaume où sa parole conquit rapidement l'indépendance et l'empire. Je n'ai jamais bien compris pourquoi le laïque, qui est un membre vivant de l'Eglise de Jésús-Christ, n'aurait pas le droit d'évangéliser ses frères, avec la permission et sous le contrôle des évêques et des prêtres. Brucker, lui, n'hésita point, et les voûtes de Saint-Laurent ont gardé l'écho de cette parole hardie. Il fut, dans toute la force du mot, un orateur populaire, et certains auditeurs musqués ne lui eussent pas convenu. Le mot brutal ne l'effrayait pas, et il s'abaissait quelquefois jusqu'à certaine littérature cambronnienne dont les clubs ont tout particulièrement connu le parfum. Il procédait le plus souvent par récits ou par paraboles. Il « racontait des histoires » et, en quatre ou cinq mots incisifs, en tirait la moralité. Jamais il ne recula devant une affirmation catholique, et il n'était pas de ces catholiques prudents qui recommandent aux orateurs populaires « de ne pas trop parler du bon Dieu ». Il en parlait sans cesse, il en parlait partout, et surtout de ce Jésus qui lui avait rendu Dieu visible. Je l'ai vu s'élever, devant un auditoire de cordonniers et de maçons, aux plus hautes théories de la métaphysique. Des académiciens ne l'eussent peut-être pas aussi bien compris, et l'on s'aperçut

que ces pauvres gens ont vraiment le sens de la grandeur. Il est vrai qu'à ce point de vue, Brucker n'a pas fait école; mais il nous a du moins laissé un noble exemple. Il nous a appris à respecter l'entendement de nos auditeurs populaires et à leur parler un grand langage. Ressemblons-lui par ce côté. N'imitons pas les brutalités de sa parole, mais les élans de sa pensée. Après l'Œuvre de Saint-François-Xavier, qui a été l'occasion de tant d'incomparables discours de notre Brucker, nous avons aujourd'hui cette Œuvre féconde des Cercles catholiques d'ouvriers, qui aurait tant besoin d'orateurs théologiens et poëtes. Dieu nous enverra des Brucker, si nous les lui demandons avec instance.

Il est temps, cependant, de laisser la parole à celui dont nous essayons de tracer ici le portrait. Nous allons, d'après nos souvenirs et ceux de nos amis, reconstruire deux ou trois discours de Raymond Brucker. Hélas ! hélas ! rien ne sera plus froid, plus décoloré, plus muet, plus mort que cette reproduction d'une parole si chaude, si ensoleillée, si sonore et si vivante. Avez-vous vu de ces photographies, faites il y a trente ans, et qu'on retrouve un jour au fond de quelque vieille malle, couvertes de poussière ou chargées d'humidité ? C'est jaune, c'est incolore, c'est sépulcral, et pourtant ce fut jadis le reflet vivant d'un être vivant. Telles seront nos misérables analyses; telle sera, tout d'abord,

l'esquisse de ce beau discours que l'on pourrait intituler « le Genre humain », et que Brucker a longuement médité avant de le parler à Saint-Laurent :

En ce temps-là, Messieurs, le Genre humain tout entier (celui qui a été, celui qui est, celui qui sera) se réunit en une grande plaine. Et il y convoqua tous les Philosophes présents, passés et à venir.

Et le Genre humain parla ainsi aux Philosophes : « J'ai » lu tous vos ouvrages. Oui, tous. Et je dois dire que je » m'y suis effroyablement ennuyé. J'en bâille encore. »

Le Genre humain bâillait en effet, et rien n'était plus terrible à entendre que ce bâillement de genre humain.

Il reprit en ces termes : « J'ai donc lu tous vos » ouvrages, afin de pouvoir répondre à cette grande » question qui me tient en fièvre et en angoisse : Qu'est-» ce que la Vérité?

» Et, après les avoir lus et relus, je me suis trouvé en » de lugubres et épouvantables ténèbres. J'en savais bien » moins qu'avant.

» Je vous ai donc convoqués pour vous poser de nou-» veau le grand problème qui m'agite et pour vous » adresser trois demandes. Veuillez, si vous le pouvez, » m'écouter en silence. »

Les Philosophes écoutèrent, et le Genre humain leur dit : « Je veux tout d'abord (j'ai bien le droit de vouloir, je » suppose), je veux un livre, un petit livre, de dix ou » vingt pages, qui contienne TOUTE la vérité sous une » forme très-élémentaire et tout-à-fait transparente ; un » petit livre qui puisse se mettre en poche et ne coûte » que dix centimes ; un petit livre qui soit également à » la portée du penseur, du poëte, et aussi de ces multi-

» tudes vulgaires qui vivent uniquement de la vie pra-
» tique et matérielle. Tel est le Livre, telle est la Leçon
» que je veux. »

Les Philosophes se regardèrent avec stupeur, et se dirent d'un commun accord : « Est-il bête, ce Genre
» humain ! Ne s'imagine-t-il pas que nous possédons la
» Vérité ? Mais, si nous l'avions, ce ne serait certes pas à
» ce prix-là que nous la vendrions. »

Et plusieurs d'entre eux commencèrent à s'effacer et à disparaître.

Le Genre humain, sans les voir, continua en ces termes :
« Non-seulement je veux que vous me donniez la
» Théorie ; mais je prétends que vous m'offriez l'Exemple.

» Non-seulement je veux un petit livre populaire, qui
» contienne toute la Vérité en dix pages et qui la vul-
» garise universellement dans le temps et universellement
» dans l'espace ; mais je veux qu'il vienne un jour quel-
» qu'un pour m'offrir l'exemple de toutes les vertus qui
» sont enseignées dans ce petit livre.

» Et je veux que cet exemple puisse être aisément
» imité par l'Homme, par la Femme et par l'Enfant, par
» ces trois membres augustes de la Trinité humaine.

» Pouvez-vous me donner le Livre ? Pouvez-vous me
» donner l'exemple ? »

Les trois quarts des philosophes avaient déjà disparu. Et le Genre humain, qui s'en aperçut, commença à être triste dans son cœur.

« Ce n'est pas tout, dit-il encore. Non-seulement il me
» faut une Leçon ; non-seulement il me faut un Exemple
» immortels ; mais j'ai encore besoin d'une immortelle
» Institution qui réponde tout à la fois à ces trois idées :
» Science, Richesse et Dévoûment ;

» Une Institution qui s'appuie sur la Science, qui mette

» la Richesse à son service et qui ait le Dévoûment pour
» essence ;

» Une institution qui garantisse et perpétue la Leçon et
» l'Exemple, en les rendant éternellement vivants sous
» mes yeux. »

Quand le Genre humain eut achevé ces mots, il jeta un regard sur les Philosophes ;

Epouvantés, tous s'étaient enfuis.

Alors le Genre humain, le pauvre Genre humain se mit à fondre en larmes. Un sanglot de Genre humain ! !

Et il se roulait par terre, désespéré de ne pouvoir posséder la Vérité aimée, et de n'avoir ni la Leçon, ni l'Exemple, ni l'Institution.

Et comme il était ainsi perdu dans sa douleur, il aperçut soudain, en je ne sais quel coin, une espèce d'homme, vêtu d'une espèce de blouse, qui portait sur ses épaules une espèce de poutre, un gros morceau de bois tout sanglant. Cette poutre était traversée d'un autre gros morceau de bois. Comme qui dirait une croix.

Et l'Homme avait ses beaux cheveux blonds tout couverts de sang. Le sang lui tombait sur les yeux. Le sang coulait à grosses gouttes sur tout son corps.

Et il regardait le pauvre Genre humain si doucement, si doucement, si doucement !

Puis il s'avança : avec quelle lenteur, avec quelle majesté ! Il marchait, portant le bois énorme. Et il dit d'une voix si tendre, si tendre : « Tu veux la Vérité ?
« Je te l'apporte.

» Tu veux un petit livre qui contienne en dix pages
» toute la Vérité et qui soit compris de tous. Tiens :
» prends ce petit livre. »

Et, à la première page, le Genre humain lut : *Catéchisme*.

L'homme continua : « Tu m'as demandé non-seulement
» une Leçon, mais un Exemple vivant. Tiens : regarde-
» moi. Je suis ton Dieu qui s'est fait homme pour t'offrir
» un type éternel et te conduire à la béatitude.
» Et enfin, tu m'as demandé une Institution. Tiens,
» prends : voici l'Eglise. »

Et le Genre humain tomba à genoux et adora Jésus-Christ.

Il fallait entendre Brucker prononcer cet incomparable discours avec une sorte de brutalité fiévreuse ; il fallait surtout lui entendre jeter à son auditoire cette parole, si simple et si profonde, qu'il plaçait sur les lèvres de Jésus-Christ : « Tiens, voici l'Eglise ! » On m'a dit que parfois il s'arrêtait à ce mot, sans avoir besoin de rien ajouter. Mais, de toute façon, l'effet était saisissant, et jamais le P. Lacordaire n'a laissé sous l'empire d'une aussi forte impression le public d'élite qui se pressait sous les voûtes de Notre-Dame. Cependant Brucker s'est élevé plus haut, et c'est le cas de rappeler ici son discours sur l'Ouvrier, qu'il prononça à Saint-Laurent, quelques dimanches après les journées de juin 1848. La seule idée de prononcer un tel discours, en un tel quartier et dans un tel moment, était une témérité que tous les modérés s'accordaient sans doute à condamner. Brucker comprit qu'il y a des heures où l'audace n'est qu'un des noms du devoir : il osa. Quand l'heure de la réunion fut venue, on vit l'église se remplir peu à peu d'auditeurs à la figure et aux intentions obliques.

Il y avait là, visiblement, plus d'un combattant de la veille qui ne songeait pas à devenir un chrétien du lendemain. C'était un brouhaha de mauvais augure, mais qui ne pouvait troubler un vieux tribun comme Brucker. Il se leva, et, tout d'abord lança dans l'église cette phrase sonore, cette phrase à effet : « On ne rend pas justice à l'ouvrier. » Silence, étonnement, stupeur. Brucker, cependant, continue de plus belle, et entonne chaudement une sorte de cantique socialiste à l'honneur de l'ouvrier. Ses auditeurs n'y tiennent plus, et, oubliant de nouveau la majesté du lieu, éclatent en applaudissements frénétiques. Les prêtres qui accompagnaient Brucker étaient absolument consternés et tiraient en vain l'orateur par les pans de son habit. Mais, tout-à-coup, celui-ci change de ton, et, interrompant violemment ces affreux bravos dont les murs de l'église étaient scandalisés, il crie à ses admirateurs d'une voix de tonnerre : « N'applaudissez pas ! Il n'y a vraiment qu'un ouvrier au monde : c'est Dieu. Et vous ne lui rendez pas justice. »

Mais il semble que ce discours mérite tout entier d'être reproduit, et nous allons essayer de le faire...

On ne rend pas justice à l'ouvrier; on ne rend pas hommage à l'ouvrier ; on ne respecte pas l'ouvrier.

Quand on passe devant l'ouvrier, on ne s'incline pas

devant lui, on ne le salue pas, on ne daigne pas lui donner un regard, on le méprise, on l'insulte.

C'est une chose, Messieurs, qui me révolte jusque dans le plus profond de mon être, et je n'en puis être le témoin sans en être très-profondément indigné.

Non, non, on ne rend pas justice à l'ouvrier.

Et cependant, si je considère la seule église où je vous parle, tout y atteste à la fois le labeur et le génie de l'ouvrier.

N'est-ce pas l'ouvrier, en effet, qui, de sa main puissante et hardie, a élevé à plus de cent pieds dans les airs cette voûte admirable qui fait penser au ciel? N'est-ce pas lui qui a vaillamment entassé et cimenté ces pierres, pour en former ces piliers, ces colonnes, ces contreforts et ces murs dont la solidité est si parfaite et l'harmonie si admirable?

N'est-ce pas l'ouvrier qui, de sa main habile et délicate, a fouillé et ciselé ces délicieux chapiteaux, où toutes les plantes ont retrouvé dans la pierre une seconde floraison et tous les animaux une seconde vie? N'est-ce pas lui qui a sculpté les candélabres de cet autel et ce tabernacle même où la majesté de Dieu est voilée?

N'est-ce pas l'ouvrier qui a savamment construit ces orgues immenses dont nous entendions tout-à-l'heure la grande voix qui fait songer aux concerts de là-haut? N'est-ce pas lui qui a trempé, dans la vivacité des plus riches couleurs, ces belles vitres qui, le matin, apportent à vos yeux un jour si adouci, et sont pour vos intelligences un Catéchisme en couleurs si facile à comprendre?

N'est-ce pas l'ouvrier qui a maçonné, charpenté, menuisé, tapissé, tissé, fondu, forgé toutes les parties et tous les ornements de cette église où j'ai l'honneur et la joie de vous parler? N'est-ce pas lui, enfin, qui est l'au-

teur, le véritable auteur de toutes ces merveilles et de tous ces chefs-d'œuvre?

Et cependant on ne rend pas justice à l'ouvrier. (Applaudissements prolongés.)

N'applaudissez pas, malheureux!

Sachez qu'il n'y a dans tout l'univers qu'un Ouvrier;

Un ouvrier véritablement digne de ce nom;

Un ouvrier qui a fait tous les autres ouvriers;

Un ouvrier dont tous les autres ne font que copier servilement les œuvres;

Et cet ouvrier, c'est Dieu.

C'est lui qui, incomparable architecte, a, de sa main toute-puissante, élevé la voûte des cieux; c'est lui qui a groupé harmonieusement les nébuleuses dans l'espace immense; c'est lui qui a disposé dans l'éther l'architecture de tous les mondes; c'est lui, c'est cet ingénieur éternel qui a fait des chemins à tous les astres et qui leur ordonne de les suivre avec une régularité immortelle.

C'est lui qui, sculpteur incomparable, a ciselé les astres; c'est lui qui a taillé notre terre comme un merveilleux diamant; c'est lui qui, dans l'éternité de sa pensée et de son plan divin, a créé le modèle et arrêté la forme de tous les êtres vivants; c'est lui qui, dans le bloc de notre chair, a sculpté le corps humain, cette statue si bien proportionnée, si belle, et qui regarde le ciel.

C'est lui qui, peintre incomparable, a jeté sur la terre la variété des couleurs; c'est lui qui, avec son inépuisable palette, a peint lui-même toutes les fleurs, tous les animaux, et le ciel, et la mer, et l'œil humain.

C'est lui qui a maçonné, charpenté, menuisé, tapissé, tissé, fondu, forgé tous les mondes, et surtout notre terre.

Et je dis qu'on ne rend pas justice à cet ouvrier, à l'Ouvrier.

Tout-à-l'heure, je vous ai vu entrer dans sa maison, le blasphème aux lèvres et le chapeau au front.

Tout-à-l'heure, vous êtes passés devant son tabernacle adorable, et vous ne l'avez pas salué.

Tout-à-l'heure, vous lui avez jeté (je les ai entendues) des insultes avec des menaces.

C'est une chose, en vérité, qui m'a révolté jusque dans le plus profond de mon être, et je n'ai pu en être le témoin sans en être très-profondément indigné.

Non, non, on ne rend pas justice à l'OUVRIER.

Le ton magistral de ce discours n'était pas ordinaire chez Brucker, et, le plus souvent, sa parole offrait je ne sais quel mélange de sourire et de gravité, de gouaillerie et de piété, de gauloiserie et de foi. Ce Brucker était un Voltaire à l'envers, et l'on voyait parfois l'ancien « endroit ». Il avait gardé certaines formes voltairiennes qu'il employait avec succès contre Voltaire lui-même. On eût pu lui demander un peu plus de vivacité dans son respect extérieur pour les choses saintes; mais le respect intime était réellement profond. Je me souviens encore de l'étrange homélie qu'il prononça un jour contre le système parlementaire, qui était, à vraiment parler, sa bête noire, et auquel il avait le tort de préférer la brutalité des coups d'Etat.

Un jour, Messieurs, le bon Dieu réunit le Corps-Législatif des Anges, et lui soumit le budget de la création :

« C'est donc, leur dit-il, que je voudrais créer le monde, » et il faut s'attendre à quelques dépenses. Et, tout » d'abord, je voudrais donner sept couleurs à l'arc-en-ciel.» (Murmures à gauche ; bruit au centre.)

Un membre du centre-gauche demande la parole, et prouve qu'il sera plus raisonnable de ne donner à l'arc-en-ciel qu'une seule couleur. — Adopté.

« Maintenant, dit Dieu, je désirerais créer la rose, et » pour qu'elle fût belle et agréable à voir, je lui voudrais » donner cent feuilles. » (Protestations à gauche ; murmures au centre ; bruit à droite.)

Un membre du centre-droit fait remarquer qu'une ou deux feuilles suffiraient parfaitement à la beauté de la rose. — Son amendement est adopté.

Le bon Dieu alors propose son budget des cultes.

« Il me faut, dit-il, tant d'églises, tant d'évêques, tant de curés, tant de sacristains, etc., etc., etc. » (Tempête effroyable dans la salle des délibérations, clameurs et protestations universelles.) — Le budget des cultes est refusé.

Dieu alors s'indigna, fit un coup d'Etat et DÉCRÉTA LA CRÉATION.

De tels mots abondent dans ses meilleurs discours, et il en est même plus d'un qu'il est vraiment difficile d'admirer sans réserve. Il a écrit quelque part ce beau vers dont il aurait bien dû faire son profit : « N'abusons pas des mots quand ils ont quelque ampleur. » Mais, encore un coup, il avait conservé quelque chose de son éducation première. Il n'avait pas en vain passé par le boulevard, et le boulevardier garde toujours un peu de

son parfum. Bref, les saillies de Brucker ne rappellent pas précisément l'exquise politesse des cercles du dix-huitième siècle. Un jour, dans un des plus illustres salons de Paris, il dit au maître de la maison, qu'il voyait pour la première fois et dont les idées politiques ne lui semblaient pas assez originales : «Toi, tu n'es qu'un chardonneret.» Un autre jour, comme M. de Jouy exaltait devant lui les conquêtes de la science moderne, et en particulier les merveilleuses découvertes de la phrénologie, et comme il lui disait : « La dimension du crâne est un indice certain des proportions de l'intelligence, » Brucker, qui avait une tête énorme, prit son propre chapeau et l'enfonça vivement jusqu'au menton du respectable M. de Jouy : « Monsieur, lui dit-il, vous avez parfaitement raison. » Je ne puis vraiment tout citer, et cependant, je voudrais pouvoir raconter cette séance d'un club de 1848, où il revêtit de brutalité un admirable courage. Il était à la tribune, et venait de faire toute sa profession de foi devant quelques centaines de malheureux qui hurlaient. « Je vous connais, leur avait-il » crié. Vous faites les philosophes et n'êtes que des » révolutionnaires. Derrière vos doctrines, je vois » vos appétits ; derrière votre philosophie, vos » passions ; derrière la hauteur de vos paroles, la » bassesse de vos instincts. » Il s'éleva alors une clameur formidable contre le téméraire orateur : on lui montrait le poing, on écumait contre lui, on

lui lançait des défis, on lui proposait des cartels, on parlait de l'arracher violemment de cette tribune dont il déshonorait la majesté. « Son nom ! son adresse ! » criait-on de toutes parts. Lui, cependant, tranquille, souriant, dégagé, hautain, avec ses lèvres demi-ouvertes et son œil narquois, semblait savourer ce spectacle et attendait le silence. Et quand le silence se fut fait, il prononça, du ton le plus lent, le plus calme, le plus froid, ces paroles qu'il distillait avec une volupté pleine d'audace : « Je m'appelle Raymond Brucker. Je » demeure rue Suger, N° 4, au fond de la cour, » au quatrième au-dessus de l'entre-sol, la porte à » gauche. Je n'ai pas de montagnards pour me dé- » fendre, comme votre Sobrier, et je me f... de » vous.» Là-dessus, il descendit placidement de la tribune, traversa à pas lents cette foule d'enragés qui s'écarta pour lui faire place, et sortit de la salle avec la majesté de Néron, dans *Britannicus*.

Mais, pour être heureux, ses mots n'avaient pas toujours besoin d'être aussi réalistes. Il avait de l'esprit, dans le sens le plus français de ce terme dont a tant abusé. « Te voilà donc Jésuite, lui » disait un ami. — Flatteur ! répondait Brucker. » — Quant à moi, disait l'autre, j'aurais peur de » m'abêtir. — Va, mon ami, le plus fort est fait ! » De la plupart des réformateurs modernes, il disait : « Ce sont des poules aux œufs d'or, qui ne pondent » jamais. » Aux médiocres traducteurs de l'Evan-

gile, il décochait ce trait aigu : « Ils placent des » éteignoirs sur l'Evangile pour nous débiter leurs » rats-de-cave. » Il caractérisait d'un mot ces rationalistes douceâtres qui nous concèdent Dieu : « Ils n'accordent le mot que pour souffler la chose. » Mais il s'amusait tout particulièrement à relever les inconséquences des ennemis de l'Eglise, et à leur mettre leur propre langage sur les lèvres : « Une vierge qui enfante ? allons donc ! La géné- » ration spontanée ! à la bonne heure. — A bas » les Capucins : ils puent. — A bas les évêques : » ils sont musqués. » Les partisans de la matière éternelle le faisaient rire d'un rire inextinguible, et il ne pouvait, sans éclater, se figurer l'homme sortant tout seul de la terre : « C'est la maison en- » gendrant son propriétaire. » Mais Brucker ne s'en tenait pas à ces pointes, et j'ai recueilli un certain nombre de ses pensées qui pourraient aisément former tout un charmant volume. Ecoutez plutôt : « Je ne m'explique Dieu qu'en voyant » Jésus-Christ. — Les quatre évangélistes, ce sont » les quatre épreuves d'une même gravure. — Si » l'homme faisait son Paradis, il n'y admettrait pas » Dieu. — Si vous désirez vraiment ce qui vous » manque, vous y croyez. — L'Artiste s'est donné » pour sauver son ouvrage. — Il y a des dévoue- » ments égarés qui se changent en révolutions. — » Le chaos de l'histoire antique est rempli de » pierres d'attente. — L'infanticide est dans le sang

» de l'homme tombé. — J'ai des ailes d'oiseau, dès » que l'on nomme Dieu. » La beauté de la forme relève ici la beauté de la pensée, et Brucker, qui n'a jamais pu écrire toute une page vraiment parfaite, a des phrases d'une soudaine et étonnante perfection. Lisez plutôt ce qu'il a dit de l'Immaculée Conception : « Si, comme l'histoire le dé» montre, la longévité des empires est propor» tionnée à la pureté des femmes, le fondateur » des Royaumes de l'infini devait naître d'une » vierge immaculée. » En décrivant le ciel, il parle ailleurs « de la transparence des cœurs dans les » relations éternelles de l'infini. » Et, pour exprimer comment le plan divin a été restauré par l'incarnation du Verbe, il dit, avec une fière et magnifique concision : « Dieu met sa main dans la » balance, et l'équilibre est rétabli. »

Jésus-Christ, d'ailleurs, a été le résumé de toute cette existence noble et cachée. Il en a été l'amour, le parfum et la vie. Brucker pleurait rien qu'à prononcer ce nom, et ce n'est pas en vain qu'il écrivait comme épigraphe, en tête de son grand travail sur l'Evangile, ces admirables paroles : « Dieu est le mot du mystère du monde. Jésus-Christ » est le mot du mystère de Dieu. » Bossuet n'aurait pas mieux dit.

Je sais que les défauts les plus graves et les moins réprimés viennent compromettre tant de beautés vraies et puissantes. Je sais que Brucker n'est qu'un

bohême de génie. Il est inégal, il est fantasque, il est obscur. En d'autres termes, il n'est pas équilibré, et c'est pourquoi j'avais tort de prononcer tout à l'heure ce mot excessif : le génie. Il aurait fallu que Dieu, comme il le disait lui-même, mît sa main dans la balance de ses facultés, pour en rétablir l'équilibre. Le génie, c'est l'équilibre sur les hauteurs de la pensée. Faute de ce don précieux, Brucker n'a pas franchi les limites fatales qui séparent un grand talent du Génie initiateur et fécond. Ses balbutiements admirables valent mieux, sans doute, que la plupart de nos paroles, lesquelles sont médiocres et superficielles. Mais il lui a manqué la souveraine clarté dans l'idée et la souveraine puissance dans le style. « Restera-t-il rien de moi ? » disait-il avec quelque tristesse.

Mais il ajoutait parfois, avec une légitime fierté : « Je resterai tout entier. Aucune de mes paroles » n'aura été perdue, et ce sont autant de germes » invisibles qui fermentent sous le sol, dont j'en» tends le petit bruit dans la terre et qui donneront » quelque jour une belle et riche moisson. »

Brucker, en effet, a été un semeur d'idées. Comme une poudre impalpable, comme un invisible pollen, elles se sont répandues dans tout le monde catholique et y ont produit une germination merveilleuse, en attendant les fleurs et les fruits.

IV

Cependant il est mort dans la tristesse et l'abandon. Celui qui avait été l'orateur attitré de tant d'Œuvres de charité, celui qui avait consumé dans ce rude labeur sa voix, ses forces et la vie même de son intelligence, ce Démosthène qu'on se disputait si fiévreusement, cet apôtre qui ne suffisait pas à tant d'apostolats, ce dompteur d'auditoires rebelles, cet homme à la parole de feu, et qui avait remporté autant de triomphes qu'il avait prononcé de discours, il a été soudain mis de côté, délaissé, oublié. Et cette aventure lui est arrivée le jour où il a été tout-à-fait à bout de forces et absolument épuisé. Tel est ce phénomène attristant que je me permettrai d'appeler « l'Ingratitude des Œuvres ». Ce n'est pas la première fois que j'y assiste.

On donne son temps, on donne sa vie, on donne son âme. On est recherché, fêté, choyé. C'est charmant, c'est admirable. Mais, un jour, survient quelque maladie qui vous couche sur le flanc. En une demi-minute l'oubli s'épaissit autour de vous, et vous n'êtes plus rien. Oh! l'ingratitude des Œuvres.

On m'a fait observer que c'était providentiel et que, dès que nous ne sommes plus bons au service de Dieu, on fait bien de nous abandonner. Est-ce que les Hindous se préoccupent de ceux qu'écrase le char de Jaggernath ?

Je persiste à penser qu'il vaudrait mieux être plus reconnaissant, et je trouve que le pauvre Brucker est mort bien seul... pendant quinze ans. Quant à moi, comme dit Jasmin, « je ne trouve aujourd'hui que son tombeau. Je le couvre de fleurs. »

M. VILLEMAIN.

M. Villemain appartenait à la famille des esprits modérés et qui ont à l'excès le sentiment des nuances. Il n'a pas vu, soudain et face à face, la grande figure de Jésus-Christ ; il n'a pas été conduit, sans une longue préparation, devant la divine Lumière. Quelques rayons seulement du Christianisme ont été merveilleusement saisis par cette intelligence délicate ; elle les a retenus au passage, et elle a vécu dans cette lumière tempérée.

Néanmoins, les catholiques seraient ingrats de ne pas honorer, comme il convient, la mémoire de M. Villemain. Il faut en effet que nous sachions ne rien oublier, et la reconnaissance est un des signes auxquels on doit nous reconnaître. Lorsqu'il monta en chaire, lorsqu'il écrivit ses premiers livres que distinguait une si délicate élégance, on ne connaissait encore rien de la littérature chétienne, ni de celle du moyen âge. C'est l'honneur de M. Villemain d'avoir suivi la généreuse impulsion donnée par

Châteaubriand. Son *Eloquence chrétienne au quatrième siècle* est, somme toute, un livre courageux; personne avant lui n'avait osé parler si littérairement des Pères de l'Eglise, et malgré un célèbre passage de La Bruyère, on s'obstinait à les considérer comme des théologiens aussi ennuyeux qu'édifiants. Aujourd'hui, sans doute, nous ne trouvons plus au talent de M. Villemain la même vigueur de coup d'aile; mais, ne l'oublions pas, il a ouvert des voies nouvelles où de plus vigoureux esprits l'ont suivi, d'un pas plus énergique. Pour un universitaire, M. Villemain fut extraordinairement audacieux.

Sa *Littérature du moyen âge* a beaucoup plus souffert des injures du temps; elle a été dépassée au point d'être effacée, et c'est un livre dont il est aujourd'hui bien difficile de soutenir la lecture. Mais enfin, c'était la PREMIÈRE FOIS, en France, qu'un professeur daignait consacrer les leçons de toute une année à cette époque obscure, à ce moyen âge qui n'existe pas même encore aux yeux de l'Université... de France. Voilà ce dont je félicite l'ancien Ministre, plus encore que de son ministère. Cette initiative sauvera son nom de l'oubli.

Quant à son rôle politique, je n'en saisis point très-vivement la hauteur. Je ne suis pas fait, sans doute, pour comprendre les habiletés de ces esprits mitoyens : j'avoue qu'ils sont intelligents, sans trop voir où leur intelligence nous a conduits. Ils ne

sont pas coupables des fautes du second Empire ; mais qu'ont-ils fait pour l'éternelle Vérité ? Ont-ils confessé Jésus-Christ ? Ont-ils proclamé sa divinité ? Oui, sans doute, à la fin de sa vie, M. Villemain fut amené par les événements à comprendre la place que doit occuper dans le monde moderne la souveraineté du souverain Pontife. Mais je n'approuve pas toutes les raisons exclusivement politiques que les politiques donnent à l'appui de cette nécessité d'ordre providentiel. Je suis d'ailleurs convaincu que M. Villemain a fini sa vie et qu'il est mort en bon chrétien. Tous les dimanches, je le voyais à Saint-Germain-des-Prés, dans cette incomparable chapelle des Apôtres, qu'a illustrée le génie d'Hippolyte Flandrin. Sa fille le conduisait doucement à Jésus-Christ, à ce Dieu que sa jeunesse avait seulement entrevu et dans le baiser duquel il aura voulu mourir !

M. JULES QUICHERAT.

I

Voici l'un des hommes qui ont le plus travaillé à mettre en lumière l'histoire et l'archéologie nationales. Il y a quarante ans qu'il s'est donné cette besogne auguste et rude, il y a quarante ans qu'il refuse de s'en désintéresser et qu'il pâlit obstinément sur ce labeur. Cependant notre nation est si frivole, qu'elle n'accorde pas volontiers son attention à de tels travaux. Le dernier des boulevardiers qui écrit dans une feuille infime la Chronique des plus petits théâtres, ce Monsieur ignorant et prétentieux, qui consacre tous les jours vingt lignes au talent de Mlle Machin où à la toilette de Mlle Chose, cet écrivain sans figure et sans talent a mille fois plus de notoriété que l'illustre archéologue dont nous allons parler. Toutes les fois, en effet, que nous avons l'occasion de prononcer ce très-hono-

rable nom, auquel il ne manque qu'un peu plus de retentissement, notre interlocuteur ébaubi ne manque pas de s'écrier : « Ah ! oui, l'auteur du *Dictionnaire.* » Et il faut se donner quelque peine pour lui apprendre à faire une distinction subtile entre Quicherat le latiniste et Quicherat l'archéologue. Il y a, chose triste à dire, plus d'un Allemand qui a parmi nous sa gloire mieux établie et qui ne mérite pas cet excès d'honneur. Nous sommes ingrats autant que légers ; ou plutôt, notre ingratitude n'est qu'une des formes de notre légèreté.

Le 5 mai 1847, on ouvrait, dans un coin ignoré de Paris, une nouvelle Ecole dont les débuts durèrent longtemps, et qui entre à peine aujourd'hui dans sa période de splendeur relative. C'était cette Ecole des Chartes, qu'une pensée de M. de Gérando et du comte Siméon avait déjà fait naître en 1821, qui avait eu besoin de quelque réforme dès l'année 1829, et qui venait d'être absolument reconstituée par M. de Salvandy. La petite solennité de l'inauguration ne fut pas, d'ailleurs, sans quelque charme. Presque tous les professeurs étaient jeunes ; ils n'avaient guère plus de trente ans et s'élançaient vers l'avenir d'un pied leste et joyeux. Pour la première fois on allait enseigner en France une science qui depuis longtemps était en Allemagne l'objet de l'enseignement supérieur : la philologie romane. Pour la première fois on allait pouvoir

assister en France à des leçons de droit féodal, de paléographie, de chronologie, de diplomatique et d'archéologie. Ces deux derniers cours furent confiés à un seul et même professeur, et c'était M. Jules Quicherat. Dans cette même séance d'ouverture, le jeune archéologue lut, sur l'histoire de notre costume, un Mémoire clair et substantiel dont on retrouvera les idées dans son livre récent. Il y donnait déjà sa mesure.

La vie de M. Jules Quicherat s'est partagée entre l'histoire et l'archéologie. S'agit-il de l'histoire des faits ? Il consacre à Jeanne d'Arc cinq volumes de documents tellement décisifs et tellement complets, qu'après un tel moissonneur il ne reste qu'à glaner. L'histoire des institutions est représentée, dans son œuvre, par cette longue monographie dont le collége de Sainte-Barbe *paraît* être le sujet, mais où l'on peut, à vrai dire, trouver les linéaments exacts de toute une Histoire de l'instruction publique. Il est peu de branches de l'archéologie auxquelles il n'ait donné son attention, et il sait n'en négliger aucune dans ce cours de l'école qu'il professe depuis trente ans. Son petit livre sur les noms de lieu en France, son *Histoire du Costume* et ses leçons de Diplomatique complètent ce merveilleux ensemble. C'est une belle synthèse que cette vie de savant, et il en est bien peu qui aient été plus noblement occupées. Les Allemands entourent d'un respect enthousiaste leur vieux

Diez octogénaire, et célèbrent ses anniversaires avec un amour qui ne vieillit pas. On pourrait dire de M. Quicherat qu'il est un peu le Diez de notre archéologie nationale; mais il n'a point parmi nous cette popularité à laquelle il aurait tant de droits.

Cet excellent érudit a reçu une forte éducation classique : il connaît, il aime l'antiquité. A parler franchement, il l'aime trop et la préfère trop passionnément au moyen âge qu'il sait si bien et aime si peu. Mais il offre ici même un excellent exemple à tous ceux qui prétendent un jour devenir des « médiévistes ». Il importe de leur dire et de leur redire qu'on ne saurait bien connaître le moyen âge sans connaître à fond les troisième, quatrième et cinquième siècles de notre ère, et qu'on ne peut bien juger les bas-temps sans remonter toujours à l'antiquité elle-même. Dès la première leçon de la première année à l'Ecole des Chartes, il est aisé de deviner les jeunes gens qui sortiront vainqueurs de toutes les épreuves futures : ce sont ceux qui ont fait les meilleurs études latines. Le fait est constant.

II

La vigueur de l'esprit est la caractéristique de M. Quicherat. Personne n'a jamais tenu les faits en plus solide estime et n'a fait plus volontiers fi des

mots. S'il aime la poésie antique, il n'a jamais été poëte lui-même, et sa prose rude est l'antithèse des beaux vers. Or, ce réaliste puissant s'est trouvé tout d'abord en présence de la figure la plus poétique de toute notre histoire nationale. Jeanne d'Arc a dû être racontée et jugée par ce mathématicien, que le sentiment ne touche point. Il n'est pas cependant d'historien auquel la gloire de Jeanne soit plus redevable, et l'on voit par là combien la science pure est supérieure à la sentimentalité vague. Il est honteux, d'ailleurs, qu'on n'ait pas songé à publier plus tôt les deux Procès de la condamnation et de la réhabilitation de la Pucelle ; mais ils sont publiés de telle sorte qu'on n'y reviendra plus. A côté de ces précieux documents, qui forment le centre de sa publication, M. Quicherat a groupé tous les textes des historiens et des poètes contemporains. Chacun des documents est précédé d'une petite Notice sommaire et d'où toute rhétorique est bannie : ces différentes sources y sont sévèrement critiquées, et leur importance y est fort équitablement appréciée. En vérité, tout est là. Peintres, sculpteurs et poëtes, tous ceux qui voudront travailler à la gloire de Jeanne d'Arc devront feuilleter ce livre et en lire l'introduction. C'est partout ce style un peu dur, brutal et pas bégueule, dont nous aurons à reparler ; mais c'est partout aussi la même netteté et la même puissance.

L'*Histoire de Sainte-Barbe* est l'œuvre d'un fils

reconnaissant et qui a su donner une forme délicate à sa reconnaissance. M. J. Quicherat, en effet, est un barbiste dans toute la force de ce terme. Il possède toutes les qualités qui distinguent les anciens élèves de cette célèbre institution « laïque », et peut-être n'est-il pas sans avoir aussi quelques-unes de leur préventions, lesquelles sont également *laïques*. Néanmoins, je lis toujours avec un plaisir vif le chapitre qu'il a consacré, dans ce livre solide et net, aux fondateurs de la Société de Jésus, à saint Ignace, à saint François-Xavier et à leurs premiers compagnons. Leurs portraits ne sont pas flattés, mais ils sont assez ressemblants, et l'on voit que le barbiste moderne n'est pas trop irrité d'avoir eu jadis de tels camarades. On parle beaucoup de la camaraderie barbiste : il faut espérer que saint Ignace l'exerce dans le Ciel. A coup sûr, le livre de M. Quicherat est fait avec conscience, et c'est une des monographies les plus complètes qu'on ait jusqu'ici consacrées à ce sujet capital, à l'histoire de l'instruction publique en France. Il faudra désormais que l'on consulte ces trois volumes toutes les fois que l'on voudra toucher à cette question si profondément actuelle. Et néanmoins ce n'est pas là que l'esprit de notre érudit s'est manifesté de la façon la plus originale. Ce n'était point sa voie véritable, et l'archéologue chez lui domine l'historien.

III

La Diplomatique me servira facilement de transition entre l'Archéologie et l'Histoire. La Diplomatique est la science qui a pour objet la critique et l'intelligence des anciens titres. Tandis que le paléographe se propose d'étudier tous les caractères extrinsèques des actes publics, le diplomatiste ne s'attache qu'à leurs caractères intimes, à leur style, à leurs formules, à leur date. Les Bénédictins ont débrouillé les plus épaisses ténèbres qui enveloppaient cette science encore toute nouvelle, mais après eux il restait beaucoup à faire. Les six gros volumes du *Nouveau Traité de diplomatique*, que D. Tassin et D. Toustain avaient publiés de 1750 à 1765, étaient d'une lecture plus que pénible, et il y avait bien loin de là à un enseignement oral qui fût élémentaire, lucide et facile à retenir. Comment réduire en un corps lumineux de doctrine tant de milliers de petits faits? Comment formuler quelques règles devant tant d'exceptions? Comment jeter un peu de soleil au fond de tant et de si vilains petits nuages? Telles étaient les questions que dut se poser M. Quicherat lorsqu'en 1847 il monta, pour la première fois, dans une chaire de création si récente. Il résolut tous ces problèmes avec la vigoureuse synthèse de son esprit, et trouva le moyen

d'exposer en trente leçons, d'une heure chacune, les grandes lois qui régissent toute la matière diplomatique. Il commençait par examiner, en son essence, ce qu'il appelait si bien le « Discours diplomatique », ou la Charte, et il en étudiait tour à tour, à travers tous les siècles, les neuf parties constitutives. Il faisait ainsi l'histoire de la Suscription, du Dispositif, de la Souscription, de la Date ; mais il se gardait bien d'attarder dans les détails, qui sont toujours froids, les esprits ardents de ses jeunes auditeurs. C'étaient de grands coups de fusain, énergiques et rapides ; c'étaient quelques propositions d'une admirable transparence. Le professeur péchait par excès de généralisation, mais c'est le défaut ordinaire des professeurs qui laissent après eux une trace vivante dans l'esprit vivant de leurs élèves.

Après cette Introduction nécessaire, notre diplomatiste abordait vigoureusement l'étude de la Chancellerie royale. Depuis 625 jusqu'à 1500, il choisissait pour types uniques une vingtaine d'actes, les plus caractéristiques. Il les prenait entre ses mains et les expliquait, dans l'ordre chronologique, avec une simplicité lumineuse. Une charte, une seule, par leçon : mais quelle leçon ! Dans une seconde partie du cours (1), il essayait d'étudier

(1) Voici, en un tableau rapide, le plan de tout le cours :
PRÉFACE. Histoire des travaux sur la diplomatique.

ainsi les actes des Chancelleries privées. Ici, on le voyait soudain changer de méthode et adopter l'ordre logique : il examinait successivement les différentes formes qu'avaient revêtues les chartes de donation, de vente, d'échange. Il convient d'avouer que cette seconde partie laissait beaucoup à désirer, et qu'une trentaine de leçons aurait à peine suffi à la développer. N'importe, c'était net, élémentaire, enlevant. Nous avons eu l'honneur de succéder au Maître dans cet enseignement difficile, et ne saurions oublier de quel secours nous a été sa tradition puissante. Il l'avait véritablement créé, ce cours dont le souvenir est ineffaçable. Il fallait le voir lire, traduire et commenter une charte. Ce n'était pas de l'enthousiasme, à coup sûr, et la Diplomatique n'en a pas besoin. Ce n'était pas non plus de la petite érudition, analytique et verbeuse. Non, c'étaient les impressions de voyage d'un

PROLÉGOMÈNES. Le Discours diplomatique et ses neuf parties (invocation, suscription, préambule, exposé, dispositif, garantie exécutive, annonce des signes de validation, souscription et date). Cette introduction était complétée par une Etude sur les noms de lieux et les noms d'hommes.

PREMIÈRE PARTIE. Actes de la chancellerie royale depuis Dagobert jusqu'à François Ier.

DEUXIÈME PARTIE. Actes des chancelleries religieuses, seigneuriales et privées.

CONCLUSION.

homme qui, pour la centième fois, se promène très-paisiblement dans un pays dont il connaît tous les chemins. Le moyen âge, pour M. Quicherat, est ce pays cent fois visité et surabondamment connu. Observateur réaliste, il expliquait tout par des faits positifs et des considérations pratiques. Sa méthode était la même en diplomatique qu'en archéologie. Je me rappelle encore avec quelle lucidité merveilleuse il démontrait la fausseté de certains diplômes mérovingiens, soulignant tous les mots suspects, et éclairant toutes les ombres. Il était brillant à force d'être logique, et, chose rare, conquérait l'admiration à coups de bon sens (1).

IV

Malgré tout, M. Quicherat ne faisait de la diplomatique que par devoir. En d'autres termes, il se résignait à la diplomatique, mais il n'aimait que l'archéologie. Il est difficile de comprendre et

(1) Une ou deux leçons du Cours de Diplomatique ont paru sous ce titre : *De la formation française des noms de lieu*. (Frank, 1867.) Le livre est utile à consulter, mais il a un peu vieilli. On a appliqué, depuis lors, les lois les plus rigoureuses de la Philologie et de la Phonétique romanes à l'étude des vocables géographiques. En 1867, cette évolution n'était pas encore accomplie.

d'excuser l'excessive modestie qui l'a conduit à ne publier, de ce cours si profondément original, que deux ou trois leçons dans la *Revue archéologique.* Il a, pendant trente ans, jeté au vent les idées les plus neuves, les plus logiques, les plus hardies et les plus vraies, et il n'a jamais songé à réclamer la propriété de ces doctrines qu'il avait fait sortir de son cerveau créateur. Aussi, qu'est-il arrivé? On retrouve partout ces idées aujourd'hui, mais sans nom d'auteur, hélas ! ou sous le nom de plagiaires plus ou moins éhontés. Le savant professeur vient de se résoudre enfin à publier ses Leçons. Mais il est bien tard, et nous aurons peut-être quelque peine à nous faire croire quand nous attesterons hautement qu'il est vraiment le créateur de cet admirable système.

Ce Cours se divise en deux grandes parties. La première est uniquement donnée à l'architecture; la seconde, à l'histoire du costume, à la numismatique, à la sigillographie, au blason. C'est un ensemble imposant, et il ne se professe pas en Europe un seul cours d'archéologie aussi complet. Certes, il devrait avoir cent auditeurs, et il n'en a que dix : telle est la futilité française, contre laquelle il est inutile de s'emporter plus longtemps. Ce qui distingue le professeur, c'est le sens pratique. M. Quicherat n'est pas un idéologue : c'est un maçon. Il ne se paie pas de mots, ni de symboles, ni d'hypothèses gracieuses, ni de sentiments. Fai-

sant l'histoire des pierres, il n'en croit brutalement que les pierres. Il se transporte, d'une façon vivante, au milieu de l'époque qu'il raconte ; il descend dans le chantier où se bâtissent les églises, il se mêle aux compagnons, il remue le mortier, il monte aux échelles, il ajuste les matériaux, il fait son métier. En architecture tout s'explique, suivant lui, par une nécessité matérielle, par un besoin réel. La poésie vient plus tard, quand elle vient.

C'est à ce point de vue que ses dix ou quinze leçons sur l'architecture religieuse sont véritablement incomparables. Ah ! que je les voudrais pouvoir résumer ici ! Prenons néanmoins un exemple qui soit de nature à saisir vivement l'esprit. Il s'agit, si vous le voulez bien, de l'origine et de la naissance de l'architecture romane. Pendant de longues années, on a fait circuler à ce sujet les idées les plus niaises, les notions les plus fausses. Nos ancêtres, disait-on, avaient imité l'architecture naturelle des forêts, et leurs voûtes en pierre n'étaient que l'imitation des voûtes en feuillage. Sur ce, un air de galoubet, avec des paroles de Jean-Jacques. D'autres assuraient que nous avions volé le secret de ce style nouveau aux Sarrazins d'Espagne ou d'Asie. D'autres, en plus grand nombre, vieillissaient les églises romanes, et les faisaient toutes remonter au temps des Romains : heureux encore quand on ne nous y montrait pas des substructions contemporaines de

César. Les plus raisonnables supposaient l'existence de quelque architecte de génie qui avait inventé d'un seul coup tout le système roman, de même qu'un sculpteur conçoit et taille une statue sublime.

En 1847, quand M. Quicherat commença son cours, on n'était pas encore désabusé de ces chimères, et les excellentes tentatives de M. de Caumont n'avaient pas suffisamment abouti. Il fallait quelque hardiesse pour détruire tant de sots préjugés : M. Quicherat osa. Ce n'est pas un esprit qui recule.

..... Donc, nous disait-il, les églises, à la fin du dixième siècle, étaient uniquement couvertes en charpente. A l'intérieur, l'on apercevait tantôt des rangées de belles poutres peintes et dorées (et alors c'était un *laquear*), tantôt un plafond à compartiments (et alors c'était un *lacunar*). Mais, quel que fût l'ornement adopté, le danger était le même. — Quel danger? — Celui du feu.

Les églises d'alors étaient comme une proie vouée aux flammes, et tout concourait à propager ce fléau. D'abord nos pères aimaient d'un goût tout spécial deux choses dont le rapprochement est périlleux. Ils aimaient les tapisseries entre les colonnes et les milliers de cierges allumés sur les autels. Et il arrivait trop souvent que les cierges enflammaient les tapisseries. A ces catastrophes accidentelles, se joignaient les ravages incessants de la guerre. Durant les siècles précédents, les Normands s'étaient plu à jeter des torches embrasées sur les toits des

basiliques. Les Sarrazins et des pirates de toutes races promenaient dans le midi les mêmes dévastations. Enfin, sur tous les points du sol, les seigneurs féodaux, dans leurs luttes intestines, rivalisaient avec les infidèles, se déchirant, se pillant, s'incendiant sans trève et sans merci. Et partout les églises brûlaient !

Quand la crainte de la fin du monde, en l'an mil, se fut tout-à-fait dissipée les pauvres gens de cette dure époque, qui étaient d'admirables chrétiens, se dirent, à la vue des ruines noircies de leurs églises : « Pour éviter le retour de tels malheurs, rebâtissons-les tout en pierre ! »

Et ils saisirent en quelque sorte, d'une main naïvement confiante, pour les transporter au sommet de leurs constructions nouvelles, les voûtes en plein cintre que les Romains avaient employées dans leurs aqueducs et leurs ponts. Ils s'imaginaient que ces puissants berceaux pourraient tenir à quatre-vingts pieds au-dessus du sol, sur des murs percés de baies. Ils se l'imaginèrent et ils essayèrent. Mais les murs, écrasés sous la charge, « firent « ventre » et s'affaissèrent aux pieds, voire même sur la tête de ces ouvriers imprudents. Ils recommencèrent ; autres éboulements. Ils ne désespérèrent pas et recommencèrent encore, donnant aux murs d'appui plus d'épaisseur, diminuant l'ouverture des arcades, des fenêtres, des portes; le plein envahit de plus en plus sur le

vide. Mais l'énorme poids de la voûte faisait toujours crever les murs par le milieu. Il fallait, à toute force, il fallait trouver un expédient pour parer à ces effondrements.

Or, ils n'en trouvèrent pas un seul, mais trois.

Il est *possible* que, sous telle ou telle partie de leurs berceaux de pierre qui leur paraissaient plus gravement menacées, les Romans aient d'abord placé des cintres de bois, soutenus à l'intérieur par des poutres droites et à l'extérieur par des poutres obliques. On étayait ainsi les pauvres églises neuves comme on étaie aujourd'hui les pauvres vieilles maisons qui vont crouler. Mais ce qui est *certain*, c'est que, de distance en distance, on y plaça bientôt systématiquement, des cintres de pierre nommés « arcs doubleaux », lesquels furent soutenus à l'intérieur par des piédroits en forme de colonnes et de piliers, et à l'extérieur par de grosses masses de pierre appelées « contreforts ». L'échafaudage provisoire avait ainsi donné l'idée d'un échafaudage permanent faisant corps avec l'édifice. Dès lors, une voûte de pierre ne pouvait plus tomber tout entière et dans tout son prolongement. Et il ne pouvait plus, ô bonheur! se produire désormais que des éboulements partiels. On venait de faire un pas décisif.

Cependant, la voûte de pierre était toujours d'un poids énorme. Par un second artifice, les Romans fractionnèrent le berceau *dans sa montée,* de même

que par l'arc doubleau ils l'avaient fractionné *dans sa continuité*. Dans l'arc en plein cintre, il est une pierre qui a plus de poussée et qui tend plus à tomber que toutes les autres. C'est la clef : « Supprimons partout cette pierre, se dirent les » Romans. Nous soulagerons d'autant notre ber- » ceau. » C'est ce qu'ils firent. Ils ne construisirent plus de voûtes en plein cintre, mais uniquement des berceaux brisés. Ce fut leur second pas en avant ; ce fut leur seconde conquête.

La voûte, néanmoins était toujours bien lourde, et le grand problème à résoudre, c'était d'en localiser la poussée. Les Romans se servirent alors de cette admirable voûte d'arêtes que les Romains avaient si intelligemment pratiquée. Mais, au lieu d'arêtes aiguës, ils eurent l'idée de construire de grosses membrures de pierre se coupant en diagonale et qui dérivent peut-être de ce moule en bois sous lequel on a toujours été forcé de construire la voûte d'arêtes. Ces membrures, c'est « la croisée ogive ». Or, « la croisée ogive » nous offre en quelque sorte quatre gouttières, quatre rigoles qui, dans chaque travée, amènent en quatre points déterminés toute la poussée de la voûte. Sur ces quatre points on accumule la résistance et le grand problème est résolu.

Tels sont les trois « artifices des Romans » ; mais je sens très-douloureusement l'impuissance absolue où je me trouve de les expliquer clairement

en si peu de mots. Ici encore, c'est le maître qu'il faut voir, la craie en main et dessinant en quelques minutes une cathédrale romane tout entière, dont il modifie peu à peu toute la physionomie, en y introduisant d'abord les doubleaux et les contreforts ; puis, le berceau et l'arc brisés ; puis, la voûte d'arêtes et la croisée ogive. Et enfin, au-dessus des bas-côtés, il jette une sorte de pont de pierre élégant et hardi, qui vient s'appuyer au dehors sur un gros entassement de maçonnerie que l'on dissimule en l'embellissant ; c'est l'*arc-boutant* et le *pilier butant,* qui permettront aux architectes d'élever un jour leurs églises jusqu'au ciel. Et voilà l'architecture gothique, dont l'arc-boutant est le seul caractère essentiel. Ah ! je comprends tout cet enchaînement merveilleux. Rien n'est plus maçon, rien n'est plus matériel, rien n'est plus brutalement pratique que cette série de procédés auxquels les nécessités les plus vulgaires ont successivement donné lieu. On a voulu avoir des églises incombustibles, et de là tout l'art du moyen âge.

Certains esprits se scandalisent de ces vérités. Ils se figuraient autre chose. Ils croyaient, comme nous le disions tout-à-l'heure, à l'invention de toute cette architecture par un artiste divinement inspiré, et sentent en eux cette douleur vive d'une illusion qui tombe. A leurs yeux, le moyen âge est diminué par le système de M. Quicherat, et les

architectes romans ou gothiques perdent tout leur prestige. Ces délicats se trompent, et je trouve, tout au contraire, que rien ne grandit les hommes du moyen âge comme cette lutte qu'ils ont soutenue contre la matière, contre la pierre, contre la pesanteur. Ils n'ont pas désespéré, et c'est leur génie. Ils ont connu l'obstacle, ils ont lutté, ils ont vaincu, et c'est leur gloire. Des éléments mêmes contre lesquels ils combattaient ils ont tiré souvent plus d'une beauté profondément artistique. Ces magnifiques portails que nous admirons tant, ce peuple de statues qui vivent et prient dans les voussures, ces tympans où frémissent tant d'admirables bas-reliefs, toutes ces merveilles accumulées à l'entrée de nos églises, d'où viennent-elles? De la nécessité où se sont trouvés les architectes romans d'évaser les portes en entonnoir, afin de laisser aux murs le plus de solidité possible, et, disons le mot, afin d'avoir plus de plein et moins de vide. Mais quel parti ils ont tiré de cette bienheureuse nécessité ! Le maçon commence ; le poëte et l'artiste achèvent.

Les classifications de M. Quicherat sont toujours fondées sur des caractères aussi essentiels. Il ne s'arrête pas à ces petits accidents d'ornementation qui avaient été la base de toutes les classifications antérieures ; mais il s'adresse tout d'abord aux vertèbres de l'édifice, à sa carcasse osseuse, à sa voûte. Tout dépend de là. Aux charpentes

de bois correspondent nécessairement des églises aux murs légers, percées de larges et lumineuses ouvertures ; aux voûtes de pierre répondent d'abord de pauvres édifices épais, lourds, n'ayant que des meurtrières pour fenêtres et offrant tout à fait la physionomie d'un corridor mal éclairé. Puis, quand on aura dompté la voûte en localisant la poussée, nous aurons des cathédrales immenses, où l'on pourra ouvrir de gigantesques croisées. Le plein sera vaincu, le vide triomphera ; et il viendra un moment où il ne restera guère, en fait de maçonnerie, que les membrures de la croisée ogive, ses retombées et ses contreforts. Tout le reste sera en fenêtres, et l'église, comme le dit spirituellement M. Quicherat, ne sera plus qu'une grande cage de verre.

Les autres parties de son Cours sont traitées avec la même rigidité de méthode, et le maître est partout d'un réalisme aussi implacable. Laissant de côté toutes les billevesées de sentiment auxquelles on s'était livré touchant l'origine du blason, M. Quicherat va droit à l'écu, au bouclier du onzième siècle, et le dissèque avec la précision d'un anatomiste. Les figures grossières de fleurs ou de bêtes féroces que l'on peignait alors sur le cuir de cet écu, sans suivre d'autre règle que la fantaisie, les bandes de fer qui servaient à assujettir les différentes parties de ce bouclier primitif et qui le coupaient dans tous les sens, ces figures

et ces bandes sont devenues un jour les figures mêmes du blason et les divisions de l'écu héraldique, lesquelles furent seulement héréditaires au commencement du treizième siècle. Voilà une théorie brutale; oui, mais elle a cela pour elle qu'elle est vraie.

V

Dans ces leçons d'archéologie que nous essayons de reconstruire, l'histoire du Costume ne représente guère que cinq ou six heures d'enseignement. Cependant, le livre où ces leçons ont été développées offre aujourd'hui des proportions considérables. L'auteur y entre volontiers dans le détail; mais il reste toujours le même et ignore l'art de délayer les idées dans les mots. Il est laconique en sept cents pages. Je défie qu'on signale chez lui ces amplifications de rhéteur, ce verbiage d'universitaire, ce remplissage enfin qui déshonore tant de livres médiocres. Imaginez un gros livre où chaque ligne renferme une proposition scientifique. Pas une épithète oiseuse, pas un mot inutile.

Ce que j'admire le plus dans cette œuvre substantielle, c'est l'enchaînement des faits. On n'est pas plus rigoureux, on n'est pas plus logique. L'influence des faits historiques sur le costume y est

sans cesse mise en lumière, de telle sorte qu'étant donnée telle civilisation, nous devons mathématiquement aboutir à tel costume. Voyez, pour prendre un exemple décisif, voyez ce douzième siècle, que M. Quicherat a si bien nommé « le grand siècle du moyen âge », et qu'il est temps, en effet, de placer au-dessus du treizième. Or, quel costume portaient les hommes de cette époque, dont notre maître a pu dire : « Les plus belles conceptions, en fait de littérature et d'art, sont nées dans les moments de repos du douzième siècle. » C'est un costume dont la physionomie est toute cléricale : tous les vêtements tendent alors à la longueur. Le noble et l'homme des villes revêtent deux tuniques ou deux robes l'une sur l'autre : l'une, la *tunica*, descend jusqu'à la cheville ; l'autre, le *supertunicale*, tombe jusqu'au genou. Le « pallium », l'ancien manteau grec, recouvre majestueusement ces deux robes austères, qui recevront au siècle suivant les noms de *cotte* et de *surcot*. La coiffure est un chapeau de forme basse et sans bords. Certes, voilà bien une race sévère et qui paraît capable de grandes actions.

Transportez-vous maintenant au temps des Vallois : tout dégénère, tout devient léger et frivole. Le caractère général du costume est l'étriquement. La cotte se change en une véritable camisole, et l'on porte, par-dessus, un pourpoint rembourré en coton, qui s'étale en hémisphère sur

l'estomac. La cotte est devenue très-courte aussi, et sa jupe est très-basse. Les braies et les chausses sont maintenant visibles ; elles sont collantes, et l'on varie volontiers les couleurs de chaque jambe. Sur la tête on s'affuble d'un chaperon, muni d'une pèlerine dont la queue descend jusqu'à terre, et l'on fait entrer ses pieds dans ces ridicules souliers à la poulaine qui ont fait, pendant deux ou trois cents ans, le désespoir de tous les hommes de bon sens. Bref, nous avons affaire, durant le douzième siècle, à une nation de soldats et de clercs ; nous avons affaire, durant le quatorzième, à un peuple de danseurs. L'histoire n'y contredit guère.

VI

Le style de M. Quicherat reflète bien la nature de son esprit. La phrase n'est jamais longue ni enchevêtrée d'incidentes. Elle a le pied solide et sait où elle met le pied. C'est robuste, c'est bien portant, c'est rude et un peu sauvage. On ne sait pas ici ce que c'est qu'une périphrase, et l'écrivain qui ressemble le moins à M. Quicherat, c'est ce bon Delille, qui consacrait deux vers à nommer une épingle. M. Quicherat appelle un chat un chat. Le mot roide ne l'effraie guère, et il le préfère volontiers à la « tournure » élégante. Il est carré, et

n'aime pas les ondulations. Cette qualité va jusqu'au défaut, inclusivement. Les mots communs ne sont pas rares dans ses livres, et nous touchons au Courbet. Car il y a du Courbet dans M. Quicherat, et c'est le plus réaliste de tous nos archéologues. Il parle quelque part d'une chasse « à laquelle assistait le *troupeau* (!) des filles de Charlemagne (1). » Et ailleurs : « Voici, dit-il, le barbare avec toute la *ferraille* qui composait son ornement (2). » Et plus loin : « Tous les prélats de ce temps-là étaient ensevelis avec le même *attirail* (3). »

Aux mots crûs se mêlent les réflexions crues (4). M. Quicherat a cela de commun avec M. Taine qu'il considère l'homme comme l'animal humain. Mais tandis que M. Taine admire surtout la beauté des muscles, la vigueur des tendons et la fraîcheur du sang qui court sous la peau, M. Quicherat, qui s'enthousiasme moins aisément, voit surtout l'*animal* tel qu'il est, avec ses infirmités et ses rhumatismes. Il manque de *sursum*.

Après cela, on comprendra bien que nous n'acceptions pas sans quelques réserves tous les jugements de l'éminent historien. Nous nous étonnons qu'un esprit aussi positif se soit laissé prendre aux hypothèses de la prétendue science préhistorique :

(1) *Histoire du Costume*, page 119.
(2) Page 87.
(3) Page 176.
(4) Voir notamment page 155.

« Il faut, dit-il, enjamber DES CENTAINES DE SIÈCLES pour en arriver aux époques historiques (1). » Et ailleurs il parle « d'un nombre incalculable de siècles ». Mais cette antiquité de l'homme sur la terre est bien loin d'être mathématiquement prouvée, et il est arrivé, plus d'une fois déjà, que l'on a reconnu des objets d'origine celtique dans ces débris informes auxquels on donnait sept ou huit mille ans d'existence. A plus d'une reprise M. Quicherat raille ou égratigne l'Eglise (2), et il nous est tout à fait impossible de ne pas protester contre de telles attaques : « Les adeptes de plusieurs religions occultes s'insurgeaient, dit-il, contre le christianisme, tandis que des légions d'*exaltés* (!), animés en sens contraire, s'efforçaient de réduire l'humanité entière à la vie monastique (3). » Bien que ces mots regrettables se lisent dans le chapitre consacré au douzième siècle, il nous semble évident que M. Quicherat a voulu parler des Franciscains et des Dominicains qui parurent au commencement du siècle suivant. « Exaltés » est bien vite dit; mais il faudrait peut-être songer aux millions de pauvres que ces exaltés ont nourris et consolés; mais il faudrait peut-être penser à la véritable pauvreté dont ces exaltés ont donné l'exemple aux innombrables pauvres de ce temps-là; mais il faudrait

(1) Page 3.

(2) Pages 58, 59, 64, 158, etc.

(3) Page 151

peut-être considérer l'influence que ces exaltés ont exercée sur la philosophie et sur l'art; mais il faudrait peut-être se rappeler l'exalté Thomas d'Aquin, l'exalté Vincent de Beauvais, l'exalté Fra-Angelico, et mille autres qui ont élevé pour toujours le niveau de l'intelligence humaine.

M. Quicherat condamne le luxe, et nous nous trouvons d'accord avec lui. Il est sévère pour le dix-huitième siècle, et nous n'y voyons encore aucun mal. Il nous paraît, seulement, généraliser trop volontiers ses critiques contre la société pourrie de cette époque : il oublie que la cour seule et la bourgeoisie de quelques grandes villes étaient véritablement gangrenées. La noblesse et la bourgeoisie provinciales étaient encore saines, comme l'a si bien prouvé le livre récent que M. de Ribbe a consacré aux familles de l'ancienne France. Nos grands-pères et nos grands'-mères elles-mêmes étaient d'une admirable simplicité que nous ne sommes plus dignes d'imiter, et la même robe de soie servait à nos mères durant toute leur vie. Quoi qu'il en soit, M. Quicherat a raison de se montrer austère, et ce n'est pas un chrétien qui le lui reprochera. Sans doute, il ne faudrait pas, dans cette voie, aller jusqu'au jansénime (et M. Quicherat est quelque peu janséniste sans le savoir). Il est certain que l'Eglise n'est pas ennemie des toilettes modestes, et elle recommande volontiers aux femmes de se parer pour leurs maris. Rien n'est

plus charmant, rien n'est plus pur que cette parure d'une chrétienne : c'est un mélange de bon goût, d'élégance et de simplicité qui n'attire pas l'œil et qui le charme. Il y a loin de là à ces frivolités et à ces folies que M. Quicherat a flétries si énergiquement chez la pauvre Marie-Antoinette, et qu'il aurait pu flétrir avec autant de justice chez telles autres souveraines, qui sont de notre temps. Elles ne croyaient pas si mal faire, sans doute, mais elles ont ingénûment communiqué à toute leur époque ce goût du mauvais luxe qui conduit inévitablement les familles à la ruine et les nations à la décadence. Nous en savons bien quelque chose.

L'*Histoire du Costume* est le livre d'un grand esprit et d'un honnête homme, auquel il ne manque guère que le rayonnement de la foi et de la joie chrétiennes. Cette joie, il l'a cependant soupçonnée en une certaine heure de sa vie qu'il a sans doute oubliée. Un jour qu'il visitait la basilique de Saint-Vital, à Ravenne, il promena longuement son regard sur ces admirables mosaïques qui représentent deux « théories » de Saints et de Saintes se dirigeant, couronnes en main et sourire aux lèvres, vers le Christ consolateur, vers la Vierge consolatrice. « Comme cette religion est joyeuse ! » Tel fut alors le cri de l'archéologue, et nous espérons bien que ce sera un jour le cri de l'homme.

ALEXANDRE BIDA.

I

Je sais toutes les objections que plusieurs de mes frères dirigeront demain contre le livre que je vais louer aujourd'hui, contre « l'*Evangile*, illustré par Bida (1); » je connais toutes les difficultés, toutes les délicatesses de ma tâche. Tout d'abord, on ne manquera pas d'observer que ce n'est point là de l'art chrétien et qu'il n'y a rien de traditionnel dans le génie de Bida. On prononcera le mot « d'Evangile bédouin, » et l'on croira avoir fait justice, en deux traits de plume, d'une œuvre colossale, que l'artiste a travaillée durant la plus longue partie de sa vie, et que la postérité considérera à coup sûr comme un des travaux les plus étonnants de notre siècle. Quelques critiques iront plus loin, et je crois les entendre : « La ligne seule est chrétienne, et la couleur ne l'est pas » Et ils ajouteront que la couleur locale est, en particulier,

(1) Deux volumes in-folio; 128 eaux-fortes.

une qualité de vingtième ordre et qu'il ne convient pas de tenir en trop grande estime. Voilà les exagérations regrettables par lesquelles nous avons trop souvent contristé des artistes de grand cœur et de bonne volonté.

Il est certain que, pour parler la langue aride des écoles, le spiritualisme doit toujours être la *dominante* de l'Art. L'Art doit rayonner dans tout le corps et trouver sur le visage humain son épanouissement lumineux. La sensation, c'est bien; le sentiment, c'est mieux; la pensée, c'est plus encore. L'Art peut exprimer toutes ces choses; il peut, dès cette terre, préluder à cette glorification de notre chair qui sera pour les élus le principal caractère du suprême Jugement. Je veux que le sculpteur et le peintre me montrent des visages qui prient, des corps qui soient domptés par l'âme, et des âmes enfin qui soient en quelque manière visibles et tangibles. Je sais ces choses : je les ai souvent exposées de mon mieux et très-vivement défendues. Cette thèse, qui est la thèse chrétienne, se résume en cette proposition : « Le Surnaturel doit dominer la Nature. »

La dominer, oui ; la supprimer, non.

Bida, je le veux bien, est surtout l'homme de la couleur locale, du paysage, de la lumière. Or, depuis quand le paysage, la lumière et la couleur locale sont-ils des éléments anti-chrétiens ? N'est-ce pas le Verbe de Dieu qui, de sa main, divinement

féconde et souple, a ciselé notre terre et y a splendidement étalé la beauté des ombres, la beauté des forêts et la beauté des eaux ? N'est-ce pas lui qui a répandu partout ces torrents de la lumière naturelle où il faut voir l'image la plus parfaite de la lumière divine ? Quant à la couleur locale, c'est Dieu qui est le guide des nations, le *meneur* des peuples. Leurs mœurs, leurs costumes, leurs maisons attestent une certaine époque soit de la barbarie qui les éloigne du Bien et du Vrai, soit de la civilisation qui les rapproche de Dieu. Donc, tous ces éléments ne sont pas antichrétiens par eux-mêmes, et peuvent, à tout le moins, être aisément christianisés. La nature a sa place légitime dans l'art chrétien. Jésus est le centre de la nature et du surnaturel ; il est le centre de toute lumière et de tout paysage ; il est le centre de l'Art.

II

L'œuvre de Bida est consciencieuse : je le dis simplement et sans fracas d'épithètes. C'est le premier droit qu'elle ait à notre estime. Que de longs voyages, que d'excursions rudes, que de nuits sans sommeil supposent ces cent vingt-huit dessins ! Il a fallu parcourir tous les chemins de la Terre-Sainte et se frayer un passage là où il n'y a

pas de chemins. Il a fallu s'arrêter, crayon en main, devant tous les accidents de paysage, devant tous les tableaux de mœurs, devant tous les spectacles que peuvent offrir là-bas la nature et les hommes. Le moindre détail du costume a été scrupuleusement relevé ; l'intérieur des maisons a été profondément fouillé. Pas de gland de burnous, pas de fenêtre ou de perron qui n'ait été dessiné avec une minutieuse exactitude. Il a fallu entasser les croquis sur les croquis, et rapporter de Jérusalem un album chargé de mille dessins. Ce n'était que le commencement du labeur ; ce n'étaient que les matériaux de la maison. Il restait à composer CENT VINGT-HUIT TABLEAUX, oui, de véritables tableaux, dont chacun suppose la science de la composition, celle du groupe, celle de la lumière. Puis, penché sur l'œuvre des aquafortistes, on a dû l'analyser d'un œil inquiet, la contrôler toujours, la corriger souvent, et se poser enfin cette terrible question familière aux dessinateurs et aux peintres : « A-t-on bien rendu ma pensée ? » Ces angoisses n'ont pas duré moins de dix ans. Et telle est la vie de l'artiste qui fait une grande œuvre. Il y dévore, il y brûle sa vie. Quand l'œuvre est achevée, la santé est brisée, l'âme est usée, la vie n'a plus qu'une petite lueur, et cette lueur s'éteint parfois le jour même où le dernier coup de crayon est donné au chef-d'œuvre. C'est l'histoire du « Portrait ovale » d'Edgard Poë.

Tant de travaux et de douleurs devraient mériter à eux seuls l'attention et la bienveillance des critiques, alors même que l'œuvre, si longuement étudiée, ne se recommanderait point par des qualités brillantes ou solides. Je regrette qu'il n'en soit pas toujours ainsi. J'ai entendu des raphaélistes enthousiastes, qui prenaient plaisir à dénigrer l'œuvre de Bida ... sans l'avoir vue : « Je n'ai pas besoin de voir ça. Ça ne m'apprendrait rien. » Je ne dis rien des préraphaélistes, que j'estime particulièrement, mais qui sont parfois d'une singulière étroitesse de vues : l'*Evangile* que j'analyse leur paraîtra un blasphème, ni plus ni moins, et je ne saurais m'en étonner depuis que j'ai entendu un préraphaéliste (excellent chrétien d'ailleurs) traiter devant moi Pérugin et son école de paillards et de misérables. Faut-il parler du camp des médiévistes : il en est qui ne veulent pas admettre d'art véritable, dans toute l'histoire de l'humanité, si ce n'est entre les années 1201 et 1300. L'un d'eux refusa un jour de me serrer la main parce que je n'avais point placé certaine statue du treizième siècle, fort médiocre, au-dessus de l'Apollon ou du Moïse. Quelle douleur cependant que de réserver ainsi son admiration à un seul siècle ou à une seule école ! Dieu nous a donné, en vérité, une intelligence assez vaste pour contenir toutes les admirations, tous les enthousiasmes. Il est doux de pouvoir aimer tout ce qui, sous tous les cieux et dans tous les temps,

porte le reflet pur de la Beauté naturelle ou surnaturelle. Je m'estime heureux, quant à moi, de pouvoir admirer en même temps la Diane de Gabies, le magnifique portail de Saint-Etienne à Notre-Dame de Paris; les fresques de Giotto à Notre-Dame dell'Arena à Padoue; le Jugement dernier de Fra Angelico ; le Père éternel bénissant le monde, de Raphaël; l'*Assomption* du Titien, la *Guerre* de Rubens, les Théories de Flandrin à Saint-Vincent-de-Paul, et... l'*Evangile* de Bida.

III

L'œuvre présente d'incontestables qualités, et la première de toutes, c'est cette « couleur locale », dont je ne veux pas médire. Telle est certainement l'aptitude spéciale du grand dessinateur. La collection de ces eaux-fortes est un véritable Traité d'archéologie orientale. On ne pourrait en faire un reproche à Bida, et les juges les plus sévères ne sauraient refuser au peintre d'imprégner de couleur locale le cadre tout au moins et les accessoires de ses tableaux. C'est un droit, et, dans certains cas, ce serait presque un devoir. Bida n'y a pas manqué. Les *Dix Lépreux* nous offrent une rue de ville juive, étroite, ensoleillée, charmante. Dans le *Mauvais Riche*, nous quittons la rue pour visiter

la cour intérieure d'une maison orientale : voici les étages à galeries ouvertes, voici les danses et tout le mouvement de cette vie où la joie revêt une sorte de caractère solennel. Ne restons pas là et franchissons hardiment le seuil de la porte : dans la *Paix de la Maison*, Bida nous offre le type parfait d'un intérieur à Jérusalem. Et voici, dans le charmant tableau qui a pour titre : *Jésus mange avec les Pêcheurs*, voici que nous assistons à un repas à l'orientale : les convives sont assis par terre et mangent avec une gaîté grave. Dans les deux merveilleuses eaux-fortes qu'il a consacrées à l'histoire de l'Enfant prodigue, Bida fait encore passer sous nos yeux des vues de maisons qui ont peut-être le défaut d'être un peu trop arabes pour être tout à fait juives. Mais nous voilà redescendus dans la rue : arrêtons-nous un instant devant cette boutique si naturellement, si méticuleusement rendue dans la *Vocation de saint Mathieu*. Quel est ce monument, là-bas, si vaste et qu'on aperçoit de si loin ? C'est le Temple. Il y faut pénétrer, et Bida nous en a offert plusieurs vues où, malgré tout, la fantaisie reprend un peu ses droits, mais dont l'architecture grecque est tout au moins vraisemblable. Sous ces portiques, à travers ces rues, dans ces maisons, mille personnages se meuvent, qui, plus que tout le reste, ont été longuement et scrupuleusement étudiés. Il est évident que Bida a examiné là-bas le crâne et la contexture osseuse des Juifs

qui habitent aujourd'hui la Syrie et la Terre-Sainte. L'infatigable artiste les a crayonnés dans tous les actes, dans toutes les attitudes de leur vie. Il faut bien avouer que, plus d'une fois, il les a trop « bédouinisés ». Les personnages qu'il veut représenter n'ont certes pas été, durant leur vie, aussi uniformément, ausssi exactement sémitiques. L'exactitude physiologique elle-même, et aussi celle du costume, pourrait à la longue fatiguer les plus courageux. Néanmoins, l'ensemble est des plus heureux, à la condition toutefois de réserver le visage divin du Christ. Les portraits des évangélistes sont trop uniquement humains et judaïques; mais le dessinateur est tout à fait à son aise quand il esquisse les Scribes et les Pharisiens. Il n'y a là aucun inconvénient à accentuer les types, parce que, sur ces faces pâles, le rayon de Dieu n'a point passé. Toutes les difficultés se résolvent ici par le sens du Surnaturel et du Divin.

Cette admirable précision de couleur locale n'est en réalité qu'une qualité secondaire et dont le génie peut se passer; mais elle serait stérile et vaine, si elle n'était pas accompagnée de dons plus solides. Or, ces qualités, Bida les possède au plus haut degré, et personne ne saurait lui contester, par exemple, cet art de la composition et du groupe dont nous avons parlé plus haut. Parmi ces cent tableaux, il en est fort peu qui, à ce point de vue du moins, soient envahis par l'horrible Médiocrité.

Je supplie « ceux qui ont le goût difficile » de vouloir bien considérer, pendant quelques minutes, l'admirable page intitulée le *Centurion* : il y a là matière à une toile immense que ne désavouerait pas un grand maître. Il n'est pas de femme qui ne passerait volontiers plusieurs heures à contempler la *Mère et le Nouveau-né* ou le *Laissez venir à moi les petits enfants :* ce dernier dessin est purement un chef-d'œuvre. Bida s'y attendrit ; ce dessinateur sévère y devient gracieux. Partout il est original. A l'exception de deux ou trois sujets, il n'en est pas qu'il ait traité à la façon de ses devanciers. Ce n'est pas là de l'art réduit à des formules, comme nous avons lieu de le constater trop souvent dans les œuvres des quinzième et seizième siècles. A cette époque, on comprenait toujours de la même manière une « Nativité », un « Mariage de la Vierge », un « Saint Jean à Pathmos ». Les grands maîtres eux-mêmes n'échappaient pas à ce défaut, qu'ils rachetaient par de sublimes qualités. Je voyais l'autre jour, au Musée des copies, ces deux « Mariages de la Vierge » qu'on a placés à dessein l'un à côté de l'autre : l'un de Pérugin, l'autre de Raphaël. C'est exactement la même composition, la même formule ; au fond, paraît le même petit temple à pans coupés, et nous l'avions déjà vu figurer dans nos miniatures du quatorzième et du quinzième siècles. Notre époque a réagi contre cet abus de l'uniformité, et, par ma foi, elle a bien fait.

Or, personne n'a mieux compris cette réaction que Bida. Son originalité profonde n'est jamais affectée ni « précieuse ». Il est neuf, et ne pose pas pour la nouveauté. Dans le silence de l'étude il a longuement médité chacune de ses scènes; il s'est abstrait de tout le passé; il a résolument chassé de son esprit tous les souvenirs importuns, et il est enfin arrivé à ce désirable et magnifique résultat que tout artiste devrait envier et poursuivre : « il est resté lui-même. »

Le paysage n'est pas moins « original » dans l'œuvre de Bida : il est original parce qu'il est vrai et que la convention n'y tient aucune place. Ces vues des environs de Jérusalem, elles ont été crayonnées avec une précision intelligente qu'on ne pourra jamais exiger de la photographie. Il est à croire, hélas ! que toute cette campagne a bien changé depuis le temps où le Sauveur parcourait les rives des lacs et les sentiers des vallons. Le bois des Oliviers ne devait pas alors offrir cette pauvreté d'ombrages que Bida constate avec son exactitude ordinaire, mais que, sans inconvénient, il eût pu embellir. Cette inexactitude aurait même été plus exacte. Il m'est agréable de louer sans réserve ces incomparables paysages et marines : *Jésus pleure sur Jérusalem ; — La pêche miraculeuse ; — Jésus marche sur les eaux,* et vingt autres. On s'oublie à regarder ce petit chemin creux où se tiennent, en suppliants, les deux aveugles de Jéricho, et le déli-

cieux sentier que se fraie à travers les blés l'âne de saint Joseph, portant la Mère et l'Enfant divin. La lumière ruisselle partout et elle est cependant distribuée partout avec une admirable sagesse et économie. Je n'hésite pas à reconnaître que cette science de la lumière et de sa distribution précise n'a jamais été plus complète chez aucun artiste. L'incomparable Rembrandt a sa lumière à lui, qu'il invente et fait sortir d'où il lui plaît. Bida se contente le plus souvent de la lumière du bon Dieu, et produit avec elle les effets les plus variés et les plus inattendus. Les excellents graveurs qui l'ont aidé dans sa tâche lui ont ici rendu de précieux services; car la lumière, dans l'eau-forte, tire sa beauté de l'œuvre du graveur autant et plus que de celle du dessinateur. Dans l'*Evangile*, tout est parfait.

On ne saurait dire de l'œuvre de Bida que le paysage y est gâté par l'homme. Ce dessinateur puissant sait poser et faire vivre tous ses personnages. Il connaît l'anatomie de l'homme; mais il n'abuse pas de cette science pour donner aux muscles un relief excessif. Il sera peut-être permis de lui reprocher seulement une certaine exagération dans la figuration des mains, dont il montre volontiers tous les détails et fait parfois compter tous les os. Ces corps exactement esquissés sont recouverts de draperies minutieusement traduites. Tous ceux qui ont habité l'Orient ont été frappés

du rôle de la drapérie chez ces peuples aux vêtements amples. La laine est la matière de ces habits, auprès desquels les nôtres paraissent étriqués et ridicules. Ce que Bida a donc le plus longtemps étudié, ce sont les plis de la laine. Pas d'incorrections, pas d'à-peu-près : c'est la réalité. Mais ces détails ne sauraient suffire, même avec une telle perfection, pour illustrer une œuvre telle que l'Evangile. Toute la vie extérieure de l'Evangile doit être exprimée par le peintre sur le visage de ses personnages. L'art chrétien se concentre dans la tête de l'homme, et Bida l'a compris. Toutes les fois qu'il se propose de traduire une sensation ou un sentiment de l'ordre naturel, il se sent maître de son crayon, et réussit au-delà de sa propre attente. Cette tête de la femme adultère est d'une beauté calme et repentante ; ces aveugles sont d'un naturel incomparable.

Mais enfin, il a dû arriver, ce moment, ce fatal et terrible moment, où Bida s'est trouvé face à face avec le Surnaturel. C'est en de tels instants que Fra Angelico se jetait à genoux ; c'est alors aussi que la théologie est bonne à quelque chose. Je doute que Bida ait jamais lu le Traité des Anges : il y aurait lu, par exemple, que les Anges sont des créatures augustes et ayant dans le plan divin une fonction déterminée ; qu'ils forment chacun une Espèce et s'étagent les uns au-dessus des autres suivant qu'ils sont plus ou moins près de Dieu,

suivant qu'ils connaisssent et reflètent plus ou moins exactement la Beauté du Soleil divin. Le dessinateur qui sait ces grandes vérités se sent inspiré de très-hautes pensées. Or, dans l'œuvre que nous étudions, les Anges sont presque partout banals et médiocres; ce sont des adolescents qui paraissent gênés de leurs ailes. De même pour le corps de Jésus, après la Passion. Si Bida avait lu cette page splendide de la Sœur Emmerick, où elle nous représente le Corps divin lançant des rayons de soleil dans le sépulcre où l'on vient de le coucher, s'il s'était pénétré de ces fortes images, il aurait compris autrement son *Joseph d'Arimathie*. Nous avons dit plus haut qu'il y avait dans cette œuvre immense bien peu de planches véritablement médiocres : la *Transfiguration* est de celles-là, et le Sauveur ne s'y élève en l'air que par une sorte de magnétisme trop naturel et qui fait mal à voir. Or, la Transfiguration n'est autre chose qu'un résumé de l'histoire du monde : Moïse y représente la Loi, Elie la Prophétie, les Apôtres l'Eglise, et Jésus les domine et les enveloppe tous dans le rayonnement de sa Divinité. Ah ! si Bida avait lu là-dessus nos Pères et nos Docteurs ; *si sciret donum Dei !*

Ce « don de Dieu », il a cependant tendu la main vers lui, et il l'a conquis plus d'une fois. La tête du Christ, cet unique et redoutable foyer de lumière, qui effraie et fait reculer tous les peintres,

il en a saisi, en certaines heures, toute la beauté délicieuse. Dans le *Vide pedes*, il est même arrivé à la notion du « corps glorifié », et le plus rude catholique n'oserait, devant cette apparition translumineuse, l'accuser encore de réalisme. Néamoins, c'est dans le *Denier de César* que j'irais chercher sa représentation de l'Homme-Dieu la plus chrétienne, la plus divine. Dans la *Tentation du Christ*, on ne voit pas le visage de Jésus ; mais son attitude y est celle d'un Dieu, et l'on devine la beauté de la face cachée. Tel est le plus haut sommet où se soit élevé le génie de Bida. Le peintre chrétien ressemble à un voyageur qui s'élève sur une grande montagne et qui est obligé, à toute heure, de lutter contre mille ennemis divers. Il en triomphe ; mais, arrivé au dernier pic, il trouve le Christ, et il est forcé de lutter, comme Jacob, contre ce Dieu vainqueur. Parfois il arrive à dérober la beauté de son antagoniste céleste et à en fixer les traits incomparables. C'est ce que Bida a pu faire, deux ou trois fois, dans les tableaux les plus inspirés de son immortel chef-d'œuvre.

J'ai dit « immortel » et ne veux pas effacer ce mot. J'ajoute et je répète que ce livre est une des gloires de notre temps. Et il me semble assister à l'enthousiasme de nos petits neveux qui feuilleteront ces nobles pages et s'écrieront malgré eux : « On faisait beau en ce temps-là. »

LE R. P. VICTOR DE BUCH.

Les *Acta Sanctorum* ont déjà usé bien des hommes. Depuis Bolland et Papebrock jusqu'au P. de Buch, que de savants et que de saints ont travaillé, de leurs nobles mains, à élever cet incomparable édifice ! Leurs seules biographies formeraient aisément un volume énorme. Modestes travailleurs que soutient le désir, le noble désir d'agrandir ici-bas le royaume de Jésus-Christ, mais qui ne sont pas encouragés par l'espérance de terminer leur œuvre. Ils savent qu'ils laisseront le monument inachevé ; ils le savent, et poursuivent tranquillement leur rude labeur. D'autres viendront après eux, qui ajouteront quelques assises à l'immense et presque interminable monument. Et cela durera jusqu'au jour où le dernier des Bollandistes donnera le bon à tirer de la dernière feuille du dernier volume. Mais hélas ! où en sera alors la société chrétienne ? Où la société française ? Dieu le sait, Dieu seul.

En attendant, ces nobles travailleurs disparaissent les uns après les autres, et il faut qu'à tout le moins

nous leur donnions le dernier salut. Un bollandiste ne peut descendre au tombeau sans que les catholiques s'émeuvent. Et c'est pour nous un devoir strict que de lui témoigner notre reconnaissance.

Le P. Victor de Buch, qui est mort le 23 mai 1876, était né en 1817. Il était donc encore dans la force de l'âge, et l'on ne saurait douter que cette existence n'ait été violemment abrégée par le travail. Sa première enfance et sa jeunesse s'écoulèrent au milieu de ces admirables populations catholiques de la Belgique, qui sont encore aujourd'hui un modèle pour les catholiques de France. Il termina chez les Jésuites d'Alost ses études, qu'il avait commencées au collége communal de Soignies. En 1835, il entrait dans la Compagnie de Jésus et, dès 1838, était bollandiste.

Alors commença pour lui cette vie admirable, cette vie dévorante qui est propre à l'érudit chrétien, et plus particulièrement encore au moine érudit. On ne se représente pas assez vivement ces rudes veilles dans le silence d'une cellule. On ne se figure pas d'une façon assez sensible ce travailleur entouré de ses in-folio, allant de l'un à l'autre, corrigeant fiévreusement les erreurs de ses devanciers, faisant cent découvertes, élargissant enfin le domaine de la science, et surtout se consolant à la pensée qu'il conquiert des intelligences à Jésus-Christ. Les *Acta Sanctorum,* d'ailleurs, présentent plus de difficultés que tous les travaux du même

genre. La légende, dans la Vie des Saints, nuit singulièrement à l'histoire. Elle est charmante, je le veux bien, mais dangereuse, et il faut que les Bollandistes soient perpétuellement occupés à dégager la statue de leurs héros, qui est ensevelie sous trop de fleurs. Nul n'était plus propre à cette tâche que le R. P. Victor de Buch. « Il dédaignait souverainement la phrase, dit son biographe, et il avait en horreur l'amplification oratoire. Il voulait des choses, des arguments, DES PREUVES CERTAINES. Tel était le principe qui guidait le savant bollandiste dans ses scrupuleuses investigations. » Nous recommandons ces lignes à l'attention intelligente de tous nos lecteurs. Ils sauront en dégager toute la vérité ; ils sauront imiter un tel maître.

Cette faculté maîtresse, que l'on appelle aujourd'hui « le sens critique », le P. de Buch l'a particulièrement déployée dans la question du « vase de sang » qui a passionné tant d'esprits. On cite avec admiration ses Actes de saint Hilarion et sa Vie de sainte Ursule, qui ne sont pas la moindre parure des derniers volumes de l'œuvre bollandienne. Du reste, il ne se désintéressait pas des luttes religieuses de son temps. On le vit écrire la vie de quelques illustres catholiques que Dieu avait donnés à la Belgique, de M. de Ram, de M. Ducpétiaux et de plusieurs autres. Pour le Concile de 1870, il composa son Mémoire *De exemptione regularium*, et, quand, hélas ! le pouvoir temporel eut

sombré, il essaya noblement de défendre les dernières et indispensables libertés de la chère Eglise romaine. De là son travail sur « le Caractère international du Collége romain », qui sera l'honneur de son nom. Cet érudit, on le voit, ne s'ensevelissait pas dans la poussière de son cabinet : il savait être « actuel » et combattre *pro aris et focis*.

Tandis qu'il travaillait aux *Acta*, tandis qu'il attachait indissolublement son nom à plusieurs de ces volumes qui ne périront pas, il accomplissait modestement son ministère de prêtre de Jésus-Christ. Pendant plus de trente ans on le vit, ce grand savant, cet austère historien, ce critique sévère, on le vit faire, tous les dimanches, le catéchisme à de pauvres jeunes ouvriers ; il confessait des paysans et des vieillards ; il faisait les plus humbles besognes et les plus magnifiques. Mais il s'y épuisait, et on le voyait dépérir tous les jours. Cette lumière s'éteignait peu à peu, et depuis 1872 on avait perdu l'espoir de lui rendre sa première vivacité. Il est mort à l'œuvre, et il y a lieu d'espérer que les Saints, dont il a écrit la vie, lui auront servi de cortége jusqu'au trône de Dieu.

VICTOR HUGO.

QUATRE-VINGT-TREIZE(*)

I

Il est dit qu'il déconcertera tous ses admirateurs. Nous étions resté un de ceux-là, malgré tout. Oui, nous ne nous contentions pas d'admirer, avec l'école légitimiste, ces *Odes et Ballades*, ce début puissant où tant de beautés originales sont mêlées à des essais de collégien. Nous sommes depuis vingt ans le lecteur familier et « fraternel » (comme il dirait) de ces trois chefs d'œuvre, les *Feuilles d'automne*, les *Voix intérieures*, les *Chants du crépuscule*. Sans

(*) Dans nos *Etudes littéraires pour la défense de l'Eglise*, dans nos *Portraits littéraires*, et, enfin, dans nos *Portraits contemporains*, nous avons longuement étudié les autres œuvres du grand poëte.

doute, il y a là bien des rêveries qui sont faites pour nous attrister et nous mettre en garde ; mais Jésus n'y est pas insulté, mais l'Eglise y est entourée de je ne sais quelle vénération vague. Dans les *Rayons et les Ombres*, on peut dire que la dominante est encore chrétienne ; mais les *Contemplations,* hélas ! attestent le commencement de l'insolation. Néanmoins, et malgré la profonde vivacité de notre indignation, nous savions faire le tri entre les éléments si hétérogènes de ce livre étrange. Le poëte y a consacré à sa fille certaines pages que nous avons littéralement trempées de nos larmes. Et nous n'admirions pas, avec une émotion moins sincère, le plan, l'admirable plan de la *Légende des siècles*. Que de fois nous avons lu la *Conscience*, *Booz*, ou les *Pauvres gens*, en essayant de faire passer dans le cœur des autres l'enthousiasme qui débordait du nôtre ! Cependant, nous faisions humblement notre devoir en flétrissant, comme il convenait, les calomnies de plus en plus haineuses que toutes ces œuvres renfermaient contre la sainte Eglise, et nos lecteurs voudront peut-être se rappeler nos sévérités très-vives contre les *Misérables* et les *Chansons des rues et des bois*, contre les *Travailleurs de la mer* et l'*Année terrible*. Mais nous n'avons jamais été de ceux qui refusent obstinément tout talent à leurs adversaires, et qui cacheraient volontiers les beautés légitimes d'un livre ennemi. Dans Victor Hugo, nous avons admiré tout ce que qu'un chré-

tien peut admirer, tout ce qui est un rayonnement de la Beauté naturelle, tout ce qui est volontairement ou involontairement chrétien. Et nous n'avons pas à nous repentir d'une telle admiration.

Mais voici un livre qui nous déconcerte absolument. Il convient néanmoins d'en parler : car il ne nous paraît ni juste ni utile de passer sous silence les œuvres même où nos plus chères croyances sont insultées. Il en faut parler, il leur faut répondre. C'est ce que nous essaierons de faire pour *Quatre-vingt-treize*....

II

La scène du drame est en Vendée, et l'on peut dire que la guerre de Vendée est le véritable sujet de toute l'œuvre. Trois personnages dominent l'action, qui n'est pas compliquée, et leurs noms résument le récit, qui est court. L'Extrême-Droite est représentée par le chef des Vendéens, le ci-devant marquis de Lantenac ; l'Extrême-Gauche par je ne sais quel horrible défroqué qui trouve Robespierre un peu tiède et Marat presque tendre : c'est l'épouvantable Cimourdain. Reste le Centre, qui est ici des plus forts en couleur, et dont nous nous contenterions, quant à nous, pour Extrême-gauche : le héros, la grande figure de ce parti prétendu mo-

déré, c'est le ci-devant vicomte Gauvain, commandant des forces républicaines en Vendée. Tout l'art du romancier et du poëte va consister à mêler ces trois éléments, à oposer ces trois types. Notez qu'aux yeux de Victor Hugo, Cimourdain représente la Justice, Gauvain la Miséricorde, et Lantenac les Ténèbres, la Peste, l'ancien régime en un mot. Ce mot aurait suffi sans un torrent d'injures.

Il convient de faire ici connaissance avec ces trois personnages où s'est condensée toute la pensée du poëte. Tout est là. Notez qu'un seul, Lantenac, est expressément condamné par l'auteur de *Quatre-vingt-Treize*, et que les deux autres représentent, dans leurs doctrines, les « DEUX POLES DU VRAI ». Or, voici les principes de l'ancien prêtre Cimourdain : je plains celui de nos lecteurs qu'ils ne révolteront pas jusqu'au plus intime de son être, je plains ceux qui ne s'indigneront pas. Ecoutez : « La Révolution a un ennemi, le vieux monde, et » elle est sans pitié pour lui, de même que le chi- » rurgien a un ennemi, la gangrène, et est sans » pitié pour elle..... L'opération est effrayante : » la Révolution l'a faite d'une main sûre. Quant à la » quantité de chair saine qu'elle sacrifie, demandez » à Boërhaave ce qu'il en pense. Quelle tumeur à » couper n'entraîne une perte de sang ? » Et plus loin : « La Révolution se dévoue à son œuvre fatale. » Elle mutile, mais elle sauve. Quoi ! vous lui » demandez grâce pour le virus ! vous voulez

» qu'elle soit clémente pour ce qui est vénéneux !
» Elle tient le passé, elle l'achèvera. Elle fait à la
» civilisation une incision profonde d'où sortira la
» santé du genre humain. Combien de temps cela
» durera-t-il ? Le temps de l'opération. Ensuite
» vous vivrez. La Révolution ampute le monde.
» De là cette hémorrhagie, 93. » Je n'ajoute rien à cette citation nécessaire (1), sinon que Victor Hugo n'a jamais flétri, avec une netteté et une indignation réelles, les doctrines de Cimourdain, qu'il regarde, encore un coup, comme « un des pôles du vrai ». Je sais qu'il leur oppose, comme un correctif, les principes douceâtres de Gauvain. Mais qu'on me montre la page où il exècre Cimourdain. Chez lui, le centre-gauche lui-même absout 93, et « devant l'horreur du miasme comprend la fureur du souffle. » En somme, Victor Hugo n'est pas éloigné de penser comme son horrible défroqué, et, à ses yeux, la France d'avant 93 est tout simplement une tumeur.

Les idées de Gauvain sont moins révoltantes, mais c'est par la demi-teinte, c'est par le vague qu'elles se sauvent. Un des thuriféraires du poëte était obligé d'avouer que ces idées étaient « pleines de lueurs crépusculaires ». Crépuscule ici veut dire obscurité. Gauvain est pour la « république de l'idéal ». Mais il faut aussi lui céder la parole : si

(1) II, pp 208 209

peu que j'aime les citations, il en est qu'on ne saurait éviter : « Vous voulez, dit le chef des Bleus » à son ancien maître Cimourdain, vous voulez les » misérables secourus : moi, je veux la misère » supprimée. Vous voulez l'impôt proportionnel : » je ne veux pas d'impôt du tout... Supprimez le » parasitisme : le parasitisme du prêtre, le parasi- » tisme du juge, le parasitisme du soldat... Donnez » l'enfant d'abord au père qui l'engendre ; puis » au maître qui l'élève ; puis à la cité qui le virilise ; » puis à la patrie, qui est la mère suprême ; puis à » l'humanité, qui est la grande aïeule... Chacun » de ces degrés, père, mère, maître, cité, patrie, » humanité, est un des échelons de l'échelle qui » monte à Dieu. Quand on est au haut de l'échelle, » on est arrivé à Dieu. Dieu s'ouvre : on n'a qu'à » entrer... Porter des fardeaux éternels, ce n'est » pas la loi de l'homme. Non, non, plus de parias, » plus d'esclaves, plus de forçats, plus de damnés... » L'homme est fait, non pour traîner des chaînes, » mais pour ouvrir des ailes. Plus d'homme rep- » tile. Je veux la transfiguration de la larve en » lépidoptère ; je veux que le ver de terre se change » en une fleur vivante et s'envole. Je veux... (1) » Ici la parole est coupée à Gauvain, et ce sont les derniers mots qu'il prononce dans le roman. Sans

(1) III, 282 et ss. Nous sommes forcé d'abréger les citations. Il y a çà et là des éclairs de bon sens et des traits de grandeur.

doute, je me reprocherais de ne pas tenir compte des aspirations du poète vers un meilleur avenir ; mais ici nous avons véritablement affaire à un cas pathologique. L'aspiration, sous cette forme, n'est plus un désir : c'est un spasme. C'est le rêve à l'état d'épilepsie. C'est la parodie de l'absolu. Ne plus tenir aucun compte ni des conditions historiques et réelles de l'humanité, ni de ses passions, ni de ses inévitables douleurs, rêver ici-bas un Paradis économique où tous les hommes seront idéalement parfaits et idéalement heureux, c'est retourner l'idée catholique qui place uniquement cet idéal au ciel. C'est du catholicisme à l'envers. Et cet homme qui termine sa vie en jetant ce cri grotesque : « Je » veux la transfiguration de la larve en lépido- » ptère,» cet homme est tout simplement l'absurde caricature de notre *Cupio dissolvi* et de notre incomparable dogme de la résurrection de la chair. Les ennemis de l'Eglise ne sont que ses parodistes : il y a longtemps que de grands penseurs l'ont dit et que M. Hugo le prouve.

Quoi qu'il en soit, nous voici entre ces deux horribles pôles du faux : l'Utopie et le Fanatisme, que le romancier nous a fait connaître et que le peintre nous a rendus vivants sous les noms de Gauvain et de Cimourdain. Reste le troisième grand rôle de ce drame épique, reste le Vendéen. Victor Hugo a fait quelque effort pour ne pas le noircir à l'excès, et il s'est imaginé sans doute que c'était là

de l'équité. Nous ne saurions admettre une telle prétention. Lantenac nous fait horreur. C'est en vain qu'au milieu de cette action sanglante, il sauve noblement trois pauvres petits enfants qui vont mourir, c'est en vain qu'il sacrifie sa propre vie à celle de ces innocents. Ce dévouement nous le rend moins haïssable, mais sans le rendre aimable. L'ancien régime que représente M. de Lantenac est un certain ancien régime que nous ne saurions aimer, et ce n'est certes pas pour cette cause oblique que sont morts les premiers Vendéens. Néanmoins cette secte a existé, elle a eu sa petite vie au dix-huitième siècle, et même avant. C'est celle des césariens, dont M. de Lantenac résume hardiment la doctrine en disant : « La vieille France est ce » pays d'arrangement magnifique, où l'on considère » premièrement la personne sacrée des monarques, » seigneurs absolus de l'Etat (1). » Tel est le langage des anciens législateurs, et il lui a été parfois donné de triompher. Mais telle, je le jure, telle n'était pas la dominante de la France avant 1789 : la France était chrétienne avant même d'être monarchique. Les premiers soulèvements de la Vendée étaient surtout catholiques. Il y a un escamotage dans le livre de M. Hugo : il n'y a point parlé de Jésus-Christ. A sa place, j'aurais été plus généreux avec mes adversaires, et j'aurais donné

(1) III, 244.

pour ennemi à Cimourdain un chrétien sincère qui aurait été le véritable représentant de la vieille France. Cette âme virile aurait condamné les mille abus de l'ancien régime, mais en condamnant plus sévèrement encore le Droit mis à la place du Devoir, et l'homme détrônant Dieu. Ce chrétien se serait contenté, pour toute politique, de tenir ce simple langage : « Malheur aux nations qui ne sont pas traditionnelles ! » Et il aurait ajouté avec un bon sens tout français : « Il est mathématiquement impossible que pendant quinze cents ans nos pères n'aient uniquement commis ou subi que des crimes et des sottises. Un tel spectacle ne s'est jamais rencontré dans l'histoire, et personne ne peut se flatter d'improviser en une minute, voire en une année, un système de gouvernement absolument inconnu de tous les siècles précédents. On ne fait l'avenir qu'avec le passé. » Voilà ce qu'aurait dit ce Français, ce chrétien, et j'aurais eu le courage de lui donner un plus beau rôle encore. Je lui aurais tourné le regard vers Jésus-Christ et vers l'Eglise ; je l'aurais conçu et peint très-beau, très-pur, très-épris du ciel. Puis je l'aurais fait mourir magnifiquement, dans un martyre accepté, désiré, aimé. Un tel personnage n'eût pas été imaginaire, et les types historiques en abondent. Le poëte pouvait, d'ailleurs, ne pas accepter la grande thèse catholique de l'expiation, de la souffrance, du sacrifice ; il pouvait lui opposer la thèse antichré-

tienne de la jouissance sur la terre, de l'exercice absolu de tous les droits et de toutes les libertés. Mais à tout le moins il devait honorer ses adversaires, en incarnant leurs doctrines dans un personnage digne d'eux. Il n'a pas osé.

III

Le citoyen Gauvain sauve un jour la vie de son oncle, le marquis de Lantenac, lequel était condamné à mort, et il est lui-même, à raison de ce dévouement sublime, envoyé à la guillotine par son maître, par son père spirituel, par cet implacable et farouche Cimourdain, qui, « au moment même où la tête de Gauvain roule dans le panier, se traverse le cœur d'une balle » : voilà tout le résumé du roman. Et voilà aussi le thème des exagérations les plus étranges, les plus folles, qui vont souvent jusqu'à la calomnie contre l'Eglise et au blasphème contre Dieu. Il est aisé de le montrer.

Ce livre n'est qu'une génuflexion devant l'idole. Jamais la Révolution n'a été adorée à ce point. Ce n'est pas 89, non, c'est 93 devant qui l'on se prosterne, éperdu d'enthousiasme et d'amour. On n'aurait pas cru, il y a vingt ans, qu'il fût jamais possible d'en arriver à un pareil délire. La seule critique

que se permette ici l'adorateur, c'est contre « Merlin de Douai, auteur de la loi des suspects », et il l'en fait responsable, tandis qu'en réalité cette abominable loi était dans l'air et a été véritablement savourée par tout un immense parti. Les preuves abondent : elles remplissent nos Archives. Mais c'est, je pense, la seule concession que le poète daigne nous faire. Il n'appartient pas d'ailleurs à cette catégorie d'esprits qui pèsent les mots. C'est une pythie qui ne quitte jamais son trépied et dont les cheveux, trempés d'une sueur froide, sont toujours hérissés. De là ces cris d'admiration qui pourront paraître excessifs aux intelligences pondérées. « La Conven-
» tion est la grande cime. — Jamais rien de si haut
» n'a paru sur l'horizon des hommes. — Il y a
» l'Himalaya et il y a la Convention (1). » Et ailleurs, parlant de ces temps efféminés qui suivirent le 9 thermidor, la Pythie révolutionnaire ne craint pas de s'écrier : « Immédiatement après le
» Sinaï, la Courtille apparut. Ce sont là de conti-
» nuelles antithèses de Dieu (2). » Robespierre, est-il dit plus loin, « avait l'œil fixé sur le Droit ;
» à l'autre extrémité Condorcet avait l'œil fixé sur
» le Devoir (3). » Après nous avoir fait assister à l'effroyable dispute de ces trois monstres, Marat, Robespierre, Danton : « Querelle de tonnerres, »

(1) II, 5.
(2) I, 227.
(3) II, 38.

s'écrie le poète. Il y a de ces traits par milliers. « Les petits enfants bégayaient *Ça ira*. Ces petits » enfants, c'était l'immense avenir (1). » Hélas ! quels galopins ! Vous les voyez d'ici.

Mais la haine est encore plus vive que l'exagération n'est surprenante. Les rois, les prêtres : tel est le double objet d'une aversion qui touche au paroxysme et à la folie furieuse. Qu'a donc fait le prêtre à M. Hugo ? Eh quoi ! nous vivons en un temps d'otages, et il ne craint pas de répandre au sein des masses populaires une haine qui ne peut manquer d'aboutir à d'abominables représailles. L'homme du peuple, le pauvre lecteur ignorant et passionné qui lit ces injures grossières ne peut manquer de penser involontairement aux rues Haxo de l'avenir. Il grince des dents, il rêve de vengeance, il montre le poing aux hommes noirs. O responsabilité effroyable de ceux qui tiennent une plume ! M. Hugo n'y a point pensé. S'il l'avait fait, il n'aurait pas écrit ces mots véritablement abominables, qu'il place sur les lèvres de Cimourdain : « Je suis prêtre. C'est égal, je crois en Dieu (2). » Et ailleurs, en parlant du paysan vendéen et breton : « Il aimait ses rois, ses seigneurs, ses » prêtres, ses poux (3). » Nous ne pouvons, nous n'osons pas tout citer. L'horreur des rois n'est

(1) I, 227.
(2) I, 297.
(3) II, 83.

guère moins profonde chez ce haïsseur. Il parle quelque part de « la sombre joie d'en avoir fini » avec les trônes (1) », et raconte ce trait horrible du même Cimourdain, qui, portant encore le costume de prêtre, avait héroïquement avalé, à l'hôpital, le pus de la blessure d'un pauvre homme, pour le sauver d'une mort certaine : « Si vous faisiez cela » au roi, vous seriez évêque. — JE NE LE FERAIS PAS » AU ROI, répondit Cimourdain (2). » En vérité, c'est la haine parvenue au *delirium tremens*. Elle a cela pour elle d'être absolument candide, et il est trop visible que M. Victor Hugo ne tient qu'aux mots « république » ou « monarchie ». Il prétend n'en vouloir aux rois que pour avoir été despotes, et il sait fort bien qu'en aucune année de l'ancienne monarchie on n'a été moins libre en France qu'en 1793. C'est une vérité mathématique, c'est un axiome.

Et puisque nous en sommes à parler des droits de l'histoire, c'est l'occasion pour nous d'interpeller solennellement l'auteur de *Quatre-vingt-Treize* sur le trop célèbre chapitre qu'il a consacré à la Convention (3). Je prétends, j'affirme qu'il renferme à peu près autant d'erreurs historiques que de mots. Erreurs évidentes, erreurs énormes. « La Convention, dit-il, déclarait l'indigence sacrée. Elle

(1) I, 226.
(2) I, 236.
(3) I, 48-50.

» déclarait l'infirmité sacrée dans l'aveugle et dans » le soud-muet, devenus pupilles de l'Etat ; la ma- » ternité sacrée dans la fille-mère, qu'elle consolait » et relevait; l'enfance sacrée dans l'orphelin, » qu'elle faisait adopter par la patrie; l'innocence » sacrée dans l'accusé acquitté, qu'elle indemni- » sait. Elle flétrissait la traite des noirs, elle abo- » lissait l'esclavage.... Elle décrétait l'instruction » gratuite. » Pas un mot de l'Eglise ; pas un mot des institutions catholiques ; pas un mot de l'histoire de la charité chrétienne !!! Oser revendiquer pour la Convention la gloire d'avoir « rendu l'indigence sacrée », quand l'Eglise nous ordonne de voir dans les pauvres autant de Jésus-Christs, et quand, depuis dix-neuf siècles, nous pouvons apercevoir tant de milliards d'indigents assistés par des frères et des sœurs dont l'admirable charité s'obstine à se pencher sur toutes leurs misères, sur toutes leurs plaies, sur toutes leurs douleurs ! Et c'est la Convention aussi qui aurait déclaré « l'infirmité sacrée », quand nous voyons dans la primitive Eglise les évêques et les diacres s'épuiser à la secourir, et quand, depuis le quatrième siècle, nous voyons, sur toute la surface du sol catholique, s'élever tant d'*orphanotrophia*, de *brephotrophia*, de *nosocomia*, de *gerontocomia* (1), et plus tard tant d'Hôtels-Dieu

(1) *Brephotrophia*, hospices pour les enfants ; — *Orphanotrophia*, orphelinats ; — *Nosocomia*, hôpitaux de malades ; — *Gerontocomia*, hospices de vieillards.

et de Maisons-Dieu, qui peuvent se compter PAR CENT MILLIERS ! Et c'est la Convention encore qui aurait eu la gloire incomparable de « décréter l'instruction gratuite », quand, depuis le concile de Vaison, en 539, jusqu'au 14 juillet 1789, nous pouvons, d'après les documents les plus certains, constater l'existence de milliers d'écoles gratuites, lesquelles sont très-souvent placées au fond des plus petits villages ! Il ne devrait pas être permis d'insulter l'histoire à ce point. Il devrait y avoir une institution scientifique chargée, au nom de la morale publique, de flétrir de telles assertions, et de les flétrir scientifiquement par des faits, par des textes, par des chartes, par d'irrécusables documents (1). La science est le seul pilori que je désire pour les œuvres de M. Victor Hugo.

(1) Nous ne pouvons insister que sur quelques points ; mais la fin de ce même chapitre mériterait d'être vigoureusement réfutée : « Et tout cela, servitude abolie, fraternité proclamée, humanité protégée, conscience humaine rectifiée, loi du travail transformée en droit, et d'onéreuse devenue secourable ; richesse nationale consolidée ; enfance éclairée et assistée; lettres et sciences propagées ; lumière allumée sur tous les sommets, aide à toutes les misères ; promulgation de tous les principes, la Convention le faisait, ayant dans les entrailles cette hydre, la Vendée, et sur les épaules, ce tas de tigres, les rois. » Il serait à désirer que la réfutation de ces quelques lignes devînt l'objet d'un petit livre scientifique, sans phrases et plein de faits.

Une dernière question, mais elle est indiscrète. L'auteur de *Quatre-vingt-treize* est sévère pour la Vendée. Çà et là, il rend quelque hommage à l'intrépidité de ses enfants et de ses chefs ; mais il ne peut contenir sa haine farouche. « La Vendée, » s'écrie-t-il, c'est la Révolte-prêtre. Cette révolte » a eu pour auxiliaire la forêt. Les ténèbres » s'entr'aident (1). » Ailleurs, il fait un autre reproche aux Vendéens : « Pays, patrie, ces deux » mots résument la guerre de Vendée ; querelle de » l'idée locale contre l'idée universelle. Paysans contre patriotes (2). »

Une telle guerre devait, suivant le poëte, avorter misérablement : « Se figure-t-on une tempête » paysanne attaquant Paris ; une coalition de vil- » lages assiégeant le Panthéon ; une meute de noëls » et d'oremus aboyant autour de la Marseillaise ; » la cohue des sabots se ruant sur la légion des » esprits (3) ? » Tout cela est fort bien, et il y a là ce choc d'antithèses auquel nous sommes trop habitués pour en être surpris. Mais nous disons, mais nous répétons et ne cesserons de répéter que vous avez escamoté la véritable question. Et cette question, la voici : « Une Assemblée, telle que la Convention, a-t-elle le droit de décréter, pour tout un

(1) II, 79. Et ailleurs : « Marche de chats dans les ténèbres » II, 109.

(2) II, 117.

(3) II, 113.

peuple, un changement de religion ? A-t-elle le droit de retirer à tout un peuple sa foi, sa liberté religieuse, ses prêtres, ses temples ? La conscience est-elle au-dessus de la Convention nationale, ou la Convention est elle au-dessus de la conscience ? » M. Victor Hugo est sommé de répondre. Il n'a pas osé poser le problème : nous l'adjurons de le résoudre.

Il ne nous coûte pas d'avouer que, dans ces trois volumes, quelques pages sont gracieuses et belles (1). Ce génie n'a pu tout-à-fait se condamner à mort. Mais quelle décadence ! *Quatre-vingt-treize* est le recueil le plus complet d'antithèses que nous puissions offrir à l'attention des rhéteurs. Rien de plus fatigant que ces oppositions, si ce n'est toutefois le sautillement monotone de la phrase. C'est le bruit perpétuel de petits cailloux qui clapottent dans un ruisseau. Cette lecture épuise l'esprit : les idées vous affolent, le style vous agace. Une mauvaise petite érudition, de troisième ou quatrième main, ajoute encore à cet agacement nerveux qui pourrait aisément tourner en maladie. Puis, véritablement, c'est trop long. Le récit n'est rien et tiendrait en vingt pages ; mais les épisodes et les parenthèses n'ont pas de fin. Que dè longueurs, juste ciel ! Les

(1) Notamment, sur ces trois petits enfants sauvés par Lantenac, qui sont les héros les plus charmants de tout ce poëme.

Anciens, que nous ne saurions aimer toujours, mais qui avaient des imaginations charmantes, représentaient la Renommée comme un être léger, frêle, ailé. Ils voulaient peut-être avertir par là les auteurs trop féconds de ne pas confier à ces épaules éthérées le poids de trop de volumes. La Renommée n'a pas les muscles d'Hercule, et M. Victor Hugo a tort de lui confier tant d'in-octavos. Elle les laissera tomber en route, et ils n'iront pas où M. Victor Hugo les voudrait voir aller.

VICTOR HUGO.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

I

Je ne pense pas qu'il existe, dans aucune littérature, une plus magnifique conception poétique que celle de la *Légende des siècles*. Le poëte s'est proposé de parcourir un à un tous les siècles, de faire halte au milieu de chaque civilisation et de chaque barbarie, de s'arrêter devant chaque empire et devant chaque peuple digne de ce nom ; mais, surtout, il s'est dit qu'il les peindrait, qu'il les chanterait et qu'il consacrerait à toutes les époques, à toutes les phases de l'humanité, une série de petits poëmes épiques pleins de couleur locale, de chaleur et de vie. Bref, il ne s'agit de rien moins que d'une véritable histoire poétique de l'humanité voyageuse, et cette histoire doit commencer avant l'Eden pour se terminer après le Jugement. J'aimais singulière-

ment dans cette première partie de la *Légende des siècles*, qui parut en 1859, j'aimais ce sous-titre significatif et exact : « Petites épopées. » Et je me demande pourquoi le poète y a aujourd'hui renoncé. Ne serait-ce point parce qu'il l'a trouvé trop lourd et de nature à écraser son nouveau livre ?

La première partie, d'ailleurs, est manifestement supérieure à la seconde. Tous les critiques sont unanimes à cet égard, et l'opinion contraire n'est soutenue que par un petit groupe de thuriféraires exaltés. Ces adulateurs ont été funestes au poète ; ils l'ont habitué à croire en l'infaillibilité de son génie ; ils l'ont déshabitué de ce travail consciencieux et long auquel les plus hauts esprits doivent s'astreindre et dont aucun génie ne saurait se passer. Si Victor Hugo avait humé un peu moins de cet encens frelaté, il aurait mérité plus de vraie gloire. Je suis, au reste, tout disposé à avouer que, seul peut-être, entre tous les poètes, il était de taille à écrire ce livre immense, ce poëme universel, dont les cinquante chants résument puissamment l'histoire de tous les pays et de tous les siècles. Seul, il avait l'envergure nécessaire, le coup d'aile, le regard. Je dirais volontiers que Victor Hugo est universel par tempérament, et j'ajouterai que, grâce à cette étonnante universalité de son génie, il semblait naguère destiné à être, au milieu de nous, le poète catholique par excellence. Mais il n'a pas été fidèle à sa vocation, qui était la plus noble et la

plus magnifique des vocations. Pour mieux dire, il l'a réalisée « à l'envers » et quelquefois parodiée.

La *Légende* de 1859 n'était pas, cependant, sans donner quelque satisfaction à notre idéal, et il y faut signaler quelque cinquante pages dont le temps n'osera pas flétrir l'immortelle beauté. Il y a là des chefs-d'œuvre que les catholiques n'ont pas en suffisante estime, et l'on peut regretter que quelques-uns d'entre nous s'obstinent à ne rien lire, dans l'œuvre de Victor Hugo, après les *Odes et Ballades*, après ces vers honnêtes du rhétoricien d'avenir. Que de fois ne m'est-il pas arrivé, devant de nobles auditoires qu'honoraient de leur présence plusieurs prêtres de Jésus-Christ, de saisir d'une main quelque peu frémissante cette *Légende des siècles* et d'y lire, d'une voix fiévreuse, la *Conscience*, la *Première rencontre de Jésus-Christ avec le tombeau*, et surtout les *Pauvres gens*, cette épopée si lumineusement, si chaudement chrétienne. Or il se trouvait, presque toujours, qu'aucun de mes auditeurs ne connaissait encore ces merveilles; et, presque toujours aussi, il arrivait qu'ils se prenaient pour elles d'une admiration soudaine et qui dure encore. J'ai gardé et garderai à jamais le souvenir de ces enthousiasmes charmants et sincères. Jai gardé surtout mon propre enthousiasme, et j'espère que rien ne le refroidira.

II

Le nouveau livre du grand poëte n'a pas cette admirable unité qui caractérisait le premier. Dans les *Petites épopées*, le programme historique avait été religieusement suivi ; chaque siècle y avait vraiment son poëme, et rien de grand, rien de beau, rien de « typique » n'avait été omis dans les nobles et douloureuses annales de l'humanité. Je n'ignore pas qu'il y avait, dans ce livre inégal, trois cents pages absolument médiocres et qui, très-visiblement, avaient été écrites après coup, pour compléter le volume et achever le cadre. Mais ce remplissage odieux ne doit point nous empêcher de rendre justice à la perfection de certaines parties et à la majesté de l'ensemble. Je ne saurais, d'ailleurs, faire le même éloge de la seconde *Légende*. Le plan n'en est ni complet, ni clair. Pourquoi le christianisme y tient-il si peu de place ? Pourquoi le moyen âge français y est-il si étrangement oublié ? Pourquoi les *Sept merveilles du monde* sont-elles célébrées, d'une façon si inattendue, après le Cid, après le Coran, après la Féodalité, après les Républiques italiennes ? Pourquoi l'*Epopée du ver* forme-t-elle l'étrange et invraisemblable portique du deuxième volume ? Pourquoi le « groupe des

idylles », depuis Orphée jusqu'à André Chénier, interrompt-il soudainement l'ordre historique des autres chants, comme une ronde de petites folles qui viendrait se jeter au milieu d'une assemblée d'hommes graves ? Encore un coup, nul ordre : ni chronologique, ni logique. L'œil du lecteur s'ouvre tout grand ; il papillotte et se referme sans être satisfait. Cette « table des matières » donne le vertige ; ces titres sont prétentieux, quintessenciés, obscurs. Quelques initiés ont, dit-on, le génie de s'y reconnaître ; mais pour les simples mortels, quel labyrinthe !

Ah ! si M. Victor Hugo savait écouter ses véritables amis, qui le critiquent, et non point ses thuriféraires, qui le déifient, je sais bien ce qu'il aurait fait. Il aurait repris en sous-œuvre sa première *Légende des siècles*, il en aurait éliminé tous les éléments médiocres, et l'aurait complétée avec les plus belles pièces de sa seconde *Légende*. De ce travail utile et sûr il serait sorti un véritable chef-d'œuvre sans inutilités, sans longueurs, sans taches. Mais allez donc, allez donner de ces conseils à quelqu'un qui se croit aux trois quarts Dieu et qui professe pratiquement cette doctrine que tous les mots tombant de ses lèvres de poëte ont les mêmes droits à notre respect et à notre adoration ! Non, non, tout ce que dit cette pythie, du haut de son trépied, est également adorable et sacré. N'en supprimez rien, n'y ajoutez rien : c'est divin. Et voilà

comment il se fait que le plus grand poëte de ce temps, peut-être, a fait tant de centaines de vers incomparables... et tant de milliers de mauvais vers.

Certes, la sénilité n'apparaît pas dans ce livre sous ses aspects les plus attristants; mais, somme toute, elle s'y laisse un peu trop voir. On n'a jamais été plus poëte, on n'a jamais été plus jeune à soixante-quinze ans; mais, enfin, on a soixante-quinze ans et, comme tous les vieillards, on se répète. Le ressassement, tel est l'élément sénile de cette prodigieuse jeunesse. Ce poète étrange n'est pas content d'avoir exprimé sa pensée une fois, deux fois, trois fois, et sous trois formes absolument différentes. Il faut qu'il y revienne, et la répète trois fois encore et de trois façons qui, pour le coup, sont médiocres.

Rien n'est plus fatigant, et le lecteur le plus courageux rend les armes. Lisez, à ce point de vue, deux pièces qui ne sont pas sans prix : l'*Idylle du vieillard* et la *Colère du bronze*. Etudiez-les, analysez-les vers par vers, et vous constaterez aisément le défaut dominant. Le poëte, sans doute, a toujours eu le germe de ce vice littéraire; mais, en vérité, le germe a trop prospéré. Trop de sève.

Et que dire de l'abus croissant de l'antithèse ? Cet homme a plus fait d'antithèses en sa vie que plusieurs générations de poëtes et plusieurs siècles de poésie. Dix mille, à coup sûr; cent mille peut-

être. Il est rare, d'ailleurs, qu'on en soit péniblement frappé, et elles se ressemblent si peu qu'elles paraissent toujours nouvelles. Mais il ne faudrait pas jeter le défi à la patience humaine, et s'arrêter à temps serait le fait d'une haute sagesse. Bref, l'antithèse foisonne à l'excès, et je regrette surtout que le poëte la réserve, avec tant de soin, pour la fin de presque tous ses chants. Ce mot de la fin m'agace : c'est une sorte de coup de poing brutal qui me tombe lourdement sur l'épaule ; j'en suis meurtri. Je n'aime pas que le Dieu de M. Victor Hugo (car cet homme terrible impose à Dieu lui-même l'usage de l'antithèse) nous parle de tout ce qu'il peut mettre « d'astres au firmament et de poux aux lions ». Je n'aime pas que le fabuleux Géant, s'adressant aux Immortels du vieil Olympe, les entretienne de la lutte antithétique « du ténébreux » avec « les radieux », et leur jette cette grossière menace : « Ne venez pas ici m'ennuyer, tas de Dieux. » On pourrait citer je ne sais combien d'exemples tout semblables ; mais ils fatigueraient le lecteur plus qu'ils ne m'ont fatigué moi-même. Car ils sont, dans l'œuvre du poëte, heureusement mêlés à des beautés de premier ordre, et il serait injuste de séparer cette ombre de cette lumière.

La couleur locale n'a jamais porté bonheur à l'auteur de la *Légende*. Je sais qu'il y prétend ; mais il a, par malheur, l'esprit obsédé de je ne sais quelle érudition baroque. Où prend-il cette science

étrange ? Dans quels livres médiocres et oubliés ? Dans quels manuels de 1750 ou de 1820 ? Cette ignorance ingénue du grand poëte, cette ignorance prête à rire. Que dire, juste Ciel ! de ce Salomon qui dit : « J'ai vu la vision des festins et des coupes, — Et le doigt écrivant Mané, Thécel, Pharès. » Est-ce tout simplement une figure ? Est-ce l'esprit prophétique qui a, en ce moment, saisi tout à coup l'âme inspirée du fils de David ? Je ne sais, mais cela me rappelle involontairement le mot drôle de cette méchante opérette où, par un anachronisme bouffon, le valet du Roi annonce à François Ier l'arrivée à la cour de « Monsieur Poquelin de Molière », et où le Roi s'écrie : « Déjà ! » Et que dire encore « des quatre grands baillis du roi Philippe-Auguste ? » Et que penser de l'exactitude, de la prétendue exactitude de toutes ces idylles, où il était cependant si naturel et si aisé de faire de la couleur locale qui fût solidement authentique ? Mais, encore un coup, il ne faut pas rester sur les défauts d'une œuvre où étincellent tant de beautés.

Si l'on peut comparer les vers à des traits forgés sur l'enclume, jamais forgeron de soixante-quinze ans n'en a frappé d'aussi superbes. Je sais que l'on peut appliquer à plus d'un cette citation usée : *Telum imbelle, sine ictu ;* mais combien d'autres sont bien trempés, solides, aigus, rapides. Puis, ces vers une fois trouvés, il les groupe hardiment en strophes incomparables. Nul n'a aussi bien troussé, nul ne

trousse aussi bien la strophe de six vers ; il s'en est emparé ; il l'a domptée ; elle est à lui. On connaît depuis longtemps sa victoire sur l'alexandrin ; il le brise, il l'assouplit, il le coupe en tronçons, il ordonne à chaque vers d'enjamber sur le vers suivant, et l'alexandrin soumis se livre à cet exercice avec une aisance et une liberté admirables. Avec le vers de sept syllabes, le poète est familier, et il lui fait dire tout ce qu'il veut. Ce vers, si facilement monotone, n'est jamais monotone chez lui. Quel malheur qu'il y ait çà et là tant de mots d'un parfum douteux, tant de calembours équivoques, tant d'images imparfaites ! Quel singulier mélange de platitude et de sublime, d'enfantillage et de génie ! Mais la cheville, somme toute, est peut-être plus rare dans cette œuvre que dans les précédentes, et la langue en est aussi ferme. Lamartine a été aussi « poëte », et l'a peut-être été davantage, mais il n'a jamais connu à ce point les ressorts de la langue. Vous trouverez dans la *Légende des siècles* mille fautes contre le bon sens et le bon goût, mais non pas contre la grammaire.

Quant aux attaques contre le Vrai, elles sont innombrables et révoltantes. J'en suis, quant à moi, plus douloureusement atteint, plus scandalisé que personne. Et j'y arrive.

III

Donc, il déteste l'Eglise ; donc, il l'attaque ; donc, il la calomnie, et son livre n'est trop souvent qu'un factum contre les catholiques, lesquels, remarquez-le bien, sont aujourd'hui des vaincus et ne gouvernent pas le monde. Ce poëte qui nous insulte n'a pas même l'excuse de notre victoire : Nous sommes à terre.

Mais, vainqueurs ou vaincus, il importe que nous ne laissions jamais injurier l'Eglise. Et à chacune de ces attaques nous répondrons.

Le plus sanglant reproche que M. Victor Hugo nous jette sans cesse à la face, c'est cet obscurantisme, c'est cette passion pour l'ignorance qu'il s'entête à nous attribuer. L'Eglise, suivant lui, n'est occupée qu'à dire à l'humanité : « Malheur à toi si tu raisonnes ! » Et, voulant un jour condenser, en un vers facile à retenir, cette calomnie dont le peuple est aujourd'hui si intimement pénétré, il en est venu, par une image laide et une comparaison boiteuse, à comparer (qui l'eût cru !) les deux tours de la cathédrale « à deux oreilles d'âne » :

La Cathédrale, avec sa double tour aiguë
Debout devant le jour qui fuit,
IGNORE, et, sans savoir, affirme, absout, condamne.
Dieu voit avec pitié CES DEUX OREILLES D'ANE
Se dresser dans la vaste nuit.

Ainsi parle l'auteur de *Notre Dame de Paris;* ainsi parle celui auquel nous devons en partie les progrès de l'archéologie nationale et la réhabilitation de l'architecture chrétienne ; ainsi parle ce poëte dont on ne compte plus les palinodies. Il a pensé, il a dit cent fois tout le contraire ; mais que lui importe ? il se laisse aller, il donne toute liberté à son cerveau, il abandonne les rênes à son imagination et, fort candidement, s'adore lui-même dans toutes ses paroles.

Si cependant il consentait à écouter, durant cinq minutes, un historien, un homme du métier (chrétien ou non), cet homme impartial lui dirait que la seule construction d'une cathédrale supposait un énorme développement scientifique ; que cet art auguste était alors, comme aujourd'hui, fondé sur des principes mathématiques, et qu'enfin nous n'y avons point dépassé nos pères ; il lui dirait encore que les portails et les chapiteaux de la cathédrale étaient ornés de sculptures magnifiques, attestant une sûreté de ciseau et une fécondité véritablement prodigieuses ; il lui dirait encore que les vitraux, que ces mosaïques transparentes, supposent à la fois une science profonde des couleurs et une science plus profonde encore de l'âme humaine et des dogmes religieux ; il lui lirait quelques-unes de ces hymnes enflammées qui retentissaient sous ces voûtes ; il lui montrerait comment la musique était alors occupée à nous

conduire, par un progrès admirable, jusqu'à ce *déchant* trop peu connu, lequel allait bientôt nous conduire jusqu'à l'harmonie et jusqu'aux œuvres splendides des grands maîtres modernes. Voilà ce que pourrait dire cet érudit, si M. Victor Hugo était de ceux qui consentent à recevoir des conseils. Mais ce n'est pas tout encore, et nous ne tenons pas quitte l'auteur de la *Légende*. A côté de cette cathédrale je le jure, il y avait des Ecoles. J'espère, ô poëte, j'espère, pour votre honneur, que vous l'ignorez véritablement, et je crois que vous avez l'âme assez grande pour ne pas feindre de l'ignorer ; mais enfin, le fait est absolument certain et victorieusement démontré : « A l'époque de la Cathédrale, il y avait des écoles jusque dans les plus petits villages. » Nous avons ici une irrécusable série de textes à faire luire devant vos yeux, et nous vous imposerons, si vous le désirez, le supplice de cette évidence. Ces écoles, toutes ces écoles, SANS EXCEPTION, avaient été fondées par l'Eglise ! Jusques à quand le nierez-vous? jusques à quand ferez-vous croire au peuple cette surprenante et odieuse calomnie ?

Toutes les fois que l'ouvrier passera devant Notre-Dame, il se dira désormais, s'il vous a lu, que c'est là le repaire, l'abominable repaire de l'obscurantisme, et il verra involontairement s'allonger dans l'air ces deux gigantesques oreilles. Alors, le cœur aigri, les dents serrées, le pauvre,

le petit sentira la haine lui monter au cœur, et montrera le poing à l'Eglise. Et nous ne serons pas là, hélas! pour lui répondre, pour développer nos preuves, pour étaler sous ses yeux l'insolence légitime de nos textes victorieux. Nous ne serons pas là pour lui dire : « Frère, on te trompe. C'est » là, c'est dans ce temple que tes pères ont été » instruits des choses divines et des choses » humaines; c'est là qu'ils ont été soutenus, » consolés, encouragés, relevés, bénis; c'est là » qu'ils ont attendu la joie du ciel avec une rési» gnation déjà joyeuse; c'est là que tous les arts » se sont faits populaires pour eux ; c'est là, enfin, » que tous ces pauvres gens ont été aimés de nos » pères, et qu'ils les ont aimés. » Et voilà ce que vous devriez leur dire demain, ô grand poëte, pour réparer ce que vous leur avez dit hier.

Il va sans dire que vous avez encore évoqué devant eux le spectre de la Saint-Barthélemy et le fantôme de l'Inquisition. Or, j'ai déjà proclamé, j'ai déjà crié bien des fois, au nom d'un groupe nombreux de catholiques : « Nous exécrons la » Saint-Barthélemy. Et nous détestons aussi toutes » les injustices que l'on peut scientifiquement » reprocher à tel ou tel fonctionnaire, à tel ou tel » juge de l'Inquisition. » Et, du fond de notre cœur qui brûle pour l'Eglise d'un si profond amour, nous avons ajouté : « Si nous respectons » la légitimité de ce tribunal, nous sommes les

» premiers à mépriser les magistrats cruels ou » iniques qui ont pu en déshonorer le caractère. » Voilà ce que nous avons répété; mais vous ne dites pas que nous le disons. Dans toute l'histoire des dix-neuf siècles de l'Eglise, parmi tant de milliards de catholiques qui se sont penchés sur l'angoisse et la misère humaines, parmi tant d'institutions qui ont sauvé le monde et parmi tant de saints qui ont agrandi l'âme humaine, vous attachez votre regard sur la seule Inquisition et sur le seul Torquemada. Vous avez l'étrange prétention de les faire considérer comme les seuls représentants de cette Eglise qui s'étend d'un pôle à l'autre pôle, et qui dure depuis le premier moment de la création jusqu'à la consommation des siècles. Vous prenez cet accident pour une loi, et cette loi pour la Loi. Et l'on vous croit, et nous passons pour les éternels et implacables ennemis du genre humain !

Que vous soyez révolutionnaire, tout le monde le sait; mais vous estimez que vous ne l'avez pas encore assez fait savoir à l'univers. Tous vos livres sont des professions de foi radicales, et vous êtes pris, contre les rois, de cette haine spéciale qui a été le propre des gens de 1793. Car vous en êtes décidément à quatre-vingt-treize et, dans une pièce où abondent les beaux vers, vous célébrez sur le mode épique, les indicibles, les admirables, les insondables bienfaits de la Révolution. Ce qui

m'étonne dans cet enthousiasme où je vous vois, c'est que vous soyez encore très-fermement convaincu de ces prétendues vérités. C'est que rien ne vous ait ouvert les yeux ; c'est que vous n'ayez pas lu, par exemple, ces Rapports que l'on a publiés récemment, et où des Commissaires républicains rendent compte, après le 18 brumaire, de l'état exact où se trouvait la France. C'était le néant. Ce qui me surprend encore plus douloureusement, c'est que vous en soyez venu à croire qu'avant 1789 il n'y avait en France rien de constitué et rien de sain, rien d'approuvable et rien de bon ; c'est que vous puissiez vous imaginer que, pendant douze ou quatorze cents ans, on n'avait rien fait d'estimable parmi nous, ni dans l'ordre législatif, ni dans l'ordre administratif, ni dans l'ordre moral ; c'est que vous soyez persuadé que la France, avant le 14 juillet, s'appelait « zéro », et que, depuis lors, elle a mérité de s'appeler « tout ». Mais sachez qu'en mettant nos institutions républicaines dans l'alambic, on peut constater chimiquement que la plupart de leurs bons éléments sont des éléments traditionnels ; sachez encore qu'il n'y a pas de question de succession, de partage ou de mur mitoyen qui n'ait été, dans l'ancienne France, l'objet de mille édits, de mille ordonnances, de mille arrêts, lesquels sont dans nos Archives et que vous pouvez y lire. Je sais que vous vous tirez d'affaire en disant que les Archives sont

une nécropole et qu'elles « font de la nuit ». Mais encore pourriez-vous, à défaut de sens historique, avoir un peu de sens philosophique. Vous nous dites que la Révolution a improvisé un monde nouveau; oui, « improviser » est bien le mot qui résume le mieux votre pensée. Mais je vous affirme, ô poëte, que rien ne s'improvise ici-bas, si ce n'est peut-être quelques-uns de vos beaux vers; je vous affirme, sans passion politique, et les yeux sur l'histoire, que le progrès marche lentement; que l'Eglise, maîtresse du monde, a mis plusieurs siècles à détruire cet abominable esclavage qu'elle haïssait si vivement, et que nos institutions et nos lois remontent, le plus souvent, aux institutions et aux lois de l'ancienne France. Rien, rien, rien ne s'improvise, et ils se sont étrangement trompés, ces conventionnels naïfs et féroces qui s'écriaient : « Il faut tout changer en France, la langue, les idées, les mœurs. Il faut tout changer et tout refaire à nouveau. » On ne se passe point de la fuite utile des siècles.

Et puis, vous avez la belle témérité de soulever la question sociale. Je ne vous en blâme point, et il importe que les catholiques la soulèvent aussi, pour la résoudre catholiquement. Mais, entre vos mains, que devient cet effroyable problème? Un appel à la jalousie sociale. Vous nous représentez une petite fille de cinq ans, déguenillée, famélique, grelottante, vicieuse déjà, et tout-à-fait

épouvantable. Voilà qui est hardiment posé; mais l'humanité chrétienne connaît ce problème, mais il y a dix-huit cents ans qu'elle travaille à le résoudre. Les petites filles de cinq ans, c'est l'Eglise qui les recueille depuis dix-huit siècles, c'est l'Eglise qui les allaite, c'est l'Eglise qui les aime. Dès que Constantin lui eut donné la liberté, son premier soin fut d'élever des palais à ces petites délaissées. Ces palais s'appelaient, d'un nom étrange et qui vous surprendra, des *Brephotrophia*. Ils ont duré pendant tout le moyen âge, sous des noms plus intelligibles et plus aimables, et c'est par millions que nous avons sauvé ces petites de cinq ans, ces chers anges que vous appelez si énergiquement des Némésis et des Méduse. Mais, enfin, pourquoi, pourquoi ne le dites-vous pas? L'histoire de la charité catholique est comme le soleil; aveugle qui ne la voit pas.

Quoi qu'il en soit, nous ne reculerons pas devant la question sociale, et nous en viendrons à bout, nous, et nous seuls. Pourquoi? Parce que nous avons sous les yeux l'exemple de Jésus-Christ, parce que nous devons être, comme ce type divin, des hommes de sacrifice, et que la question sociale ne peut être résolue que par des hommes de sacrifice. Il faut savoir se dépouiller soi-même pour qu'une telle solution soit réelle et efficace : j'espère que nous acquerrons cette science. Nous avons, en face de nous, une humanité qui ne veut plus de la

résignation. Eh bien ! nous tenterons de la sauver autrement, et en satisfaisant ses revendications légitimes. Certes, nous ne consentirons jamais à nier le principe de la propriété ; mais nous pouvons aller et nous irons jusqu'à nous priver de notre propriété pour en faire jouir nos frères les ouvriers et nos frères les pauvres. L'humanité chrétienne porte le sang de Jésus-Christ au front et la pensée de Jésus-Christ au cœur : elle a passé et passera en faisant le bien.

Je m'arrête, et cependant j'aurais encore bien des erreurs à réfuter. Il me resterait à parler de ces vers où vous accusez l'Eglise « de rêver un univers petit, sinistre, noir, fait de notre seul globe », alors que l'Eglise chante joyeusement et à pleine voix que tous les univers ont été sauvés par le sang de Jésus-Christ. Il me resterait à protester contre ce vieux mensonge historique que vous rajeunissez contre nous, et d'après lequel un Concile aurait refusé de reconnaître une âme aux femmes ; mais il y a longtemps que cette mauvaise plaisanterie a été réduite à sa juste valeur, et il ne reste plus rien à dire après les dix lignes que l'illustre Gorini a daigné consacrer à cet *ana*. Voici cependant quelque chose de plus grave : c'est que vous vous faites le panégyriste ardent des enterrements civils. Vous, qui avez l'âme largement faite et grandement taillée, vous, c'est vous qui descendez jusque-là ! Et vous nous donnez pour raison

que l'Eglise fait payer ses oraisons, ses chaises et ses cierges, et que, d'ailleurs, les abus y pullulent! Mais c'est-là un raisonnement d'enfant, et d'enfant qui n'est pas sublime. Et, quand j'admettrais avec vous la légitimité de ces critiques, qu'en résulterait-il ?

Est-ce que ces abus et ces petitesses empêchent Dieu d'exister éternellement (et je dois dire que vous avez affirmé magnifiquement votre foi en cette existence nécessaire) ?

Est-ce que ces abus et ces petitesses empêchent l'Homme-Dieu d'avoir versé son sang pour tous les mondes et pour ces hommes dont il est en même temps le rédempteur et le modèle ?

Est-ce que ces abus et ces petitesses empêchent l'Eglise d'avoir été fondée par un Dieu, et par conséquent d'être divine ?

Est-ce que ces abus et ces petitesses suppriment ces trois termes de l'éternelle vérité : Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise ?

Laissez-moi croire, laissez-moi espérer que vous ne garderez point ces idées mesquines. Ce mot « mesquin » ne va pas, ne cadre pas avec ce nom : « Victor Hugo ». Est-ce que vous voudriez que vos funérailles fussent un jour transformées, que dis-je, déformées en je ne sais quelle manifestation voisine de l'émeute ? Est-ce que vous ne voudriez être suivi à votre dernière demeure que par des hommes qui ne prient pas et qui se parent d'im-

mortelles... pour affirmer sans doute qu'ils ne croient pas à l'immortalité? Est-ce que vous voudriez que vos obsèques ne fussent qu'un scandale matérialiste et un tapage athée? Laissez-moi emprunter vos propres paroles et vous dire :

Je vois Dieu, dans les cieux, faire signe que non.

J'espère en vous. Ce n'est pas en vain que vous aurez donné à votre foi en Dieu le caractère d'une véritable manifestation; ce n'est pas en vain que vous aurez dit au tombeau : « Non, tu n'as *pas* » tout, monstre, et tu ne prends pas l'âme; » ce n'est pas en vain que vous aurez flétri, en des vers spirituels et forts, le nihilisme des Allemands et cette « promotion », cet « avancement » que Darwin prétend donner à l'homme en lui disant : « Dieu t'a fait homme, et moi je te fais singe ». J'espère en vous, et crois que vous n'avez pas encore commis le péché contre le Saint-Esprit. Seulement, faites attention à votre âme, à laquelle je parle pour la dernière fois peut-être. Et songez qu'après la Légende des siècles viendra pour vous la Réalité éternelle.

GASTON BOISSIER.

Il convient de rendre justice à l'impartialité de M. Boissier en une œuvre (1) où nous aurons bien souvent l'occasion de nous séparer de lui. Dans la préface de la *Religion romaine*, et dans tout le cours de ce livre, qui a été son titre le plus considérable aux suffrages de l'Académie française, il fait les plus louables efforts pour se tenir très-exactement dans un juste milieu, entre l'école qui « nie entièrement les vertus de la société païenne » et celle qui « place la sagesse ancienne si haut que la révolution chrétienne devient inutile ». Il ajoute avec quelque raison : « Ce sont là des exagé-» rations auxquelles le bon sens résiste et que » l'histoire dément. » J'y consens, et dirai pourquoi. Par malheur on a les défauts de ses qualités, et l'on ne trouve guère dans le livre de M. Boissier ni indignation vigoureuse contre le paganisme, ni amour ardent pour l'Homme-Dieu, pour ce Christ

(1) La *Religion romaine, d'Auguste aux Antonins.*

« dont l'image vivante enflammait les martyrs ». Ces derniers mots sont de M. Boissier, et j'ai bien rarement admiré une plus noble façon de parler. On ne saurait mieux dire.

Quant à nous, nous ne sommes pas de ceux qui ont pour l'antiquité, même païenne, un mépris absolu. Les chrétiens, les catholiques surtout, ne connaissent pas ce mépris. Mais nous avons pour cette antiquité un autre genre d'estime que M. Boissier.

Nous croyons qu'il y a eu, dans toutes les philosophies, et surtout dans toutes les religions anciennes, des éléments souverainement dignes de notre attention et de notre respect. Et ces éléments augustes, ce sont principalement les vestiges de la révélation primitive, comme aussi les linéaments de toutes les vérités naturelles. Tout ce que M. Boissier admire dans la religion romaine vient de là. Oui, tout et il ne le dit pas assez. Nous sommes aussi de ceux qui, sous tous les mythes et sous tous les rites des religions païennes, découvrent aisément des vérités catholiques plus ou moins défigurées ou amoindries. Il y a sous ce rapport mille merveilles fort théologiques dans les fables païennes. Les sacrifices, quoi qu'en puissent jamais dire tous les érudits assemblés, les sacrifices sont une évidente et mathématique attestation de la chute de l'homme, une évidente et mathématique démonstration de notre réparation par le Sacrifice

du Christ. Ah ! par là tout s'explique, tout se comprend, tout s'illumine. Avec ce flambeau dans la main, nous éclairons tout le monde souterrain du paganisme antique. Et voilà comment, dans ce paganisme même, il y a un certain nombre d'éléments sains, bons, approuvables. M. Boissier a constaté, mais il n'a pas expliqué l'existence de ces éléments.

Il y a plus : durant le premier et le second siècle de notre ère, il y a eu *inconsciemment* un immense courant chrétien dans tout l'Empire romain, et particulièrement à Rome. C'est ici qu'il importe de se bien représenter la facilité des relations dans cet empire si fortement organisé. Il est absolument impossible que, du vivant même du Christ, et surtout quelques années après sa mort, sa doctrine ne se soit pas répandue dans tout le monde connu, mais principalement au centre même de ce monde, dans la Ville-Eternelle. Le Sermon sur la montagne, tous les enseignements de Jésus, tous ceux de ses Apôtres ont été comme un immense foyer de lumière et de parfum qui, placé au milieu de l'univers antique, l'a nécessairement et rapidement envahi et pénétré. Donc, tous les progrès que M. Boissier constate à Rome depuis le premier siècle de notre ère, tous ces progrès sont dus en partie à l'atmosphère chrétienne ambiante. Je crains que l'éminent auteur de la *Religion romaine* ne s'en soit pas suffisamment rendu compte.

M. Boissier se fait de l'esclavage antique une idée que nous trouvons trop douce. Un savant chrétien, qui a trop fait parler de lui, M. Dœllinger, nous en donne une tout autre idée dans son magnifique ouvrage : *Paganisme et Judaïsme*. Les deux auteurs s'appuient sur des textes qui nous paraissent sûrs. L'écrivain français tient peut-être les satiriques et les comiques latins en trop petite estime ; l'Allemand en fait peut-être trop d'état. Ils se complètent et se réforment l'un par l'autre. C'est avec joie, d'ailleurs, que nous constatons, avec M. Boissier (1), la bienveillance marquée de la religion romaine pour l'esclave et la femme. Nous ne pouvons-nous en étonner, en nous rappelant tout ce que cette religion renfermait d'éléments chrétiens. Il n'en est pas moins vrai que personne dans l'antiquité, d'après l'aveu formel de M. Boissier, n'a songé à l'abolition de l'esclavage : « Ce qui est surtout remarquable, dit notre auteur, c'est qu'on ne trouve JAMAIS exprimé, dans un écrivain antique, ni comme une espérance éloignée, ni comme un souhait fugitif, ni même comme une hypothèse invraisemblable, cette pensée que l'esclavage puisse être un jour aboli (2) ». Et il ajoute : « C'était une de ces réformes radicales qu'on n'était guère en droit d'attendre du cours

(1) V. tome II, p. 358 et 359.
(2) V. tome II, p. 404.

régulier des choses. Un changement si profond ne pouvait s'accomplir sans une de ces révolutions qui renouvellent le monde (1) ».

Quelle que soit l'indulgence de M. Boissier pour la religion et la société romaines, il est amené par son esprit de justice à faire les aveux les plus concluants. Et nous voudrions ici publier, sous forme de pensées, quelques-unes de ces conclusions, qui véritablement sont capitales. Il est contraint d'avouer, et il avoue avec une absolue sincérité, que l'influence de l'esclavage a été fatale à Rome, et qu'elle a réellement produit la corruption de l'Empire romain (2); que la femme et la fille de l'esclave étaient légalement exposées à toutes les infamies (3); qu'il n'est pas possible d'assimiler les associations romaines à nos associations charitables; qu'elles n'ont jamais été des Sociétés de Secours mutuels, et qu'enfin elles n'ont jamais connu le secret de la charité chrétienne (4). De tels aveux abondent dans ce livre où l'auteur veut toujours être impartial, et c'est malgré lui que nous le trouvons parfois trop bienveillant pour le paganisme romain. Il faut lire tout ce qu'il a écrit sur le stoïcisme; il faut voir avec quelle netteté il

(1) II, p. 405.
(2) Ibid. p. 401.
(3) Ibid., 389.
(4) Ibid., 333, 337 et 341

sépare du christianisme cette doctrine philosophique, trop souvent surfaite, et qui contient en germe un panthéisme orgueilleux et funeste. M. Boissier, à ce point de vue, ne saurait admettre que Senèque ait jamais eu de rapports DIRECTS avec saint Paul. Je le veux bien, et la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si ce grand et incontestable courant chrétien, qui traversait alors le monde antique, n'a pas eu quelque action sur l'intelligence de Senèque. Je ne veux point parler d'une action immédiate ; mais d'une influence qui, en quelque sorte, aurait été involontaire et fatale. De là viendraient les contradictions de Senèque. Il y a chez lui des obscurités haïssables que le paganisme explique, et de belles lueurs qui pourraient bien être les reflets de ce grand Soleil, de cet éternel Orient, le Christ. Et c'est ainsi que tout s'explique, soit par les débris des vérités antiques, soit par l'aurore et le plein jour de la vérité chrétienne.

La conclusion de M. Boissier est des plus modérées, et la voici en quelques mots (1) : « Le mouvement religieux et philosophique du premier siècle prépara les voies au christianisme et rendit son succès plus facile. » Il y a du réel et du vrai dans cette affirmation ; mais elle est loin d'être complète. Oui, les vérités traditionnelles et natu-

(1) II, 153.

relles, conservées par les religions antiques et développées par les antiques philosophies ; oui, ces vérités ont pu, dans une certaine mesure, tenir lieu d'une certaine préparation au règne de Jésus, à l'Eglise. Mais les vices effroyables et les abominables erreurs de ces mêmes philosophies et de ces mêmes religions — vices et erreurs qui flattaient les plus mauvais instincts de l'âme humaine — ont été pour l'Eglise naissante un obstacle humainement infranchissable. Il a fallu que Dieu s'en mêlât. Sans doute il a fait servir la nature au triomphe de son Eglise ; mais ce triomphe n'a pu enfin être conquis sans un miracle.

Et telle est toute notre conclusion.

JULES SANDEAU.

Il convient d'avouer que les Catholiques, fort légitimement désabusés du théâtre et du roman contemporains, leur refusent aujourd'hui jusqu'à leur attention et à leur regard. Nous nous tenons fièrement à l'écart de ce monde étrange, où l'on parle une langue qui n'est pas la nôtre, où l'on fait circuler certains portraits de nous qui ne nous ressemblent pas, où l'on insulte à notre Dieu et à notre foi, à nos traditions et à nos espérances. Un dégoût presque insurmontable est aujourd'hui tout ce que nous éprouvons à l'égard de la littérature de notre temps, et ce dégoût est fait, disons-le, pour tourner rapidement à l'injustice. Oui, dans ce rude combat que nous combattons pour le Surnaturel, nous en venons trop aisément à méconnaître chez nos adversaires toutes les vertus et tous les talents de l'ordre naturel. Nous confondons dans un mépris commun tous ceux qui osent se consacrer au théâtre, et ce dernier mot, comme

celui de Roman, est devenu parmi nous synonyme de « scandale » et de « perdition ». Il en est même dans nos rangs qui vont jusqu'à nier la possibilité de ces deux genres. De là une véritable étroitèsse d'idées, qui est particulièrement affligeante dans des cerveaux destinés à être larges. Nous assistons tous les jours à ce lamentable spectacle : des catholiques, des fils de la lumière affirment froidement qu'il n'est permis de mettre en scène le Vice et la Vertu ni dans un récit animé, ni dans un dialogue vivant. En vérité, c'est la négation de l'Art ; nous ne saurions supporter d'un esprit tranquille la grimace par trop janséniste de ceux qui poussent des cris perçants en entendant prononcer ces seuls mots « Roman » ou « Drame ». Je jure qu'il est possible de christianiser le Drame et le Roman ; je jure qu'en dehors de notre camp, plusieurs l'ont involontairement tenté, et que quelques-uns ont tout au moins réussi à faire triompher dans la narration et sur la scène les vérités et les vertus naturelles. J'ajoute que nous serions fort ingrats de ne pas leur en tenir compte.

Je souhaiterais, quant à moi, que les Catholiques voulussent bien ne pas se désintéresser de toutes ces grandes questions. Je ne leur demande pas d'aller de ce pas louer une loge pour voir les *Merveilleuses,* et je les supplie, au contraire de mépriser profondément les bassesses de l'opérette et les infamies de la « pièce à femmes ». Mais

qu'ils se tiennent au courant et ne fassent pas une moue railleuse dès qu'on prononce devant eux un nom comme celui de Sandeau. Qu'ils descendent dans cette arène tumultueuse avec le nom de Jésus sur les lèvres et au cœur ; qu'ils engagent la lutte pour leur Dieu ; qu'ils ne désespèrent pas, s'ils sont vaincus, et recommencent de nouveau la grande bataille. Qu'ils ne désertent pas le terrain de l'art, et, sans accepter d'alliances compromettantes, qu'ils ne repoussent pas la main parfois loyale de certains alliés inattendus. Je vais essayer aujourd'hui de rendre justice à l'un de ceux qui, dans l'ordre naturel, et malgré mille erreurs, a fait les plus honnêtes efforts pour moraliser la scène et purifier le roman.

Nous étudierons tour à tour Jules Sandeau dans le Roman, au théâtre et dans ce genre qu'on ne tient pas en suffisante estime, la Nouvelle.

I

Pour ne pas fatiguer notre lecteur par de longues et stériles énumérations, nous prendrons un seul roman de Sandeau, *la Maison de Penarvan,* et le considérerons comme un type. Nous ne pensons pas nous tromper en le regardant comme le chef-d'œuvre du maître, et nous l'avons lu plus de vingt

fois sans cesser d'avoir le désir de le relire. La donnée est des plus simples, et la morale s'en dégage avec une netteté très-lumineuse.... Mlle Renée de Penarvan est la fille d'une des plus grandes et des plus catholiques familles de Bretagne. Dans le vieux manoir de son père, au milieu de ses frères, dont elle est le frère plutôt que la sœur, elle reçoit une éducation absolument masculine. Notez, lecteur, que je dis « masculine », et non pas « virile ». Cette jeune fille est élevée comme un garçon et perd en même temps toute la grâce avec toute la mission de son sexe. Elle aspire uniquement à être un fier cavalier, j'allais dire un chevalier. Elle met violemment la main sur son cœur et lui défend de battre à tout jamais, si ce n'est pour ces luttes âpres et rudes qui sont d'ordinaire réservées aux hommes. Elle a pour tout amour, pour toute tendresse, un dédain railleur, une moue superbe. Elle attend, elle espère volontiers des orages, et se croit faite pour en triompher. C'est un homme de quarante ans que cette jeune fille de vingt ans, et toute la tâche de Sandeau va désormais consister à nous représenter vivement les vices d'une telle éducation. Voilà, je pense, une question bien posée, et le romancier est déjà moraliste. Il nous donne une leçon dont bien des mères pourraient profiter. Elles feront bien d'élever leurs filles comme devant être un jour des vierges consacrées à Dieu ou des mères dévouées à leurs

enfants, et il y a souvent lieu de se défier des filles qui « sont de bons garçons ».

Mlle de Penarvan, d'ailleurs, voit ses aspirations satisfaites. Elle désirait des épreuves où son courage pût s'essayer : elle est servie à souhait. La Révolution éclate, et la Bretagne devient le théâtre de luttes plus que civiles. Ce sol de granit est couvert d'un sang généreux. Et l'héroïque jeune fille voit un jour apporter, dans son château désormais désert, les corps ensanglantés de ses frères. Bientôt elle reste seule au milieu de la tempête ; seule et debout. Cette âme de fer ne plie pas, et l'antiquité n'a rien connu de plus mâle. Elle ne veut pas descendre à pleurer, et contient sa douleur sans la vouloir jamais manifester au dehors. Elle s'entête enfin à devenir de plus en plus homme, et décrète que l'héritière de tant de Penarvan vivra uniquement de leur souvenir et mourra sur leur tombe, sans connaître aucun autre sentiment humain. Le deuil assombrira toujours ses vêtements et son cœur. Défense au sourire de pénétrer dans ces yeux ; défense à la joie, à l'amour, à l'espoir, à la vie, de pénétrer dans cette âme. Elle résume toutes ses fonctions morales en celle-ci : « être gardienne de tombeaux », et n'accomplit que trop bien cette unique mission qu'elle s'est donnée. Belle, pure, chrétienne, à vingt ans elle s'enterre dans le vieux château, où elle étudie ardemment les archives de sa famille. Il ne lui manquait que d'être généalogiste :

elle le devient, avec l'aide de son excellent chapelain, l'abbé Pyrmil, qui est encore, et malgré quelques traits excessifs, un type soigneusement dessiné. La mort règne désormais dans ce vieux château habité par deux ombres. C'est en vain que la Révolution achève sa première phase et rend quelque paix à la pauvre Bretagne vaincue. Mlle Renée de Penarvan n'en veut rien savoir. Il n'y a pas, il ne peut y avoir de printemps pour elle, ni dans la nature au mois d'avril, ni dans la vie des nations après les grandes crises. Encore un coup, et par un devoir exagéré, elle s'est condamnée à mort. Dira-t-on que ce ne soit pas là un caractère bieu observé? dira-t-on surtout que la leçon ne soit pas puissante et vive? Mlle de Penarvan, diraient les philosophes et les théologiens, est un être qui se place en dehors de sa loi et de sa fin. C'est également ce que dit Sandeau. Mais avec quelle animation, quel relief et quel charme!

Je disais tout-à-l'heure que notre héroïne ne veut plus se permettre une seule passion. Je me trompais, et il en est une, la vengeance, à laquelle elle se donne tout entière. « Venger son père et ses frères, » tel est son unique idéal, ou, pour mieux parler, son idée fixe. L'espoir de la vengeance est ce qui fait monter quelque rougeur à ce jeune visage; c'est ce qui allume quelque rayon dans ces yeux de vingt ans. L'idée de la Miséricorde et du Pardon n'a pas d'accès dans ce cœur, que

trop d'héroïsme rend coupable. Encore ici le romancier a vu juste. Je connais de ces âmes qui se font gloire de la même implacabilité, et qui introduisent leur désir de vengeance jusque dans les plus hautes questions théologiques. J'ai vu certains penseurs, bien trempés d'ailleurs, mettre une sorte de volupté à parler de l'enfer et s'écrier devant moi « que quelque chose manquerait à leur joie dans le ciel, s'ils n'avaient la joie d'y contempler la réverbération des flammes éternelles. » Quelle que soit la hauteur de ces esprits, ils sont incomplets et funestes. La notion de la justice ne doit jamais être voilée dans notre entendement, mais il est nécessaire qu'elle soit accompagnée de la notion de l'amour. Nous avons tous intérêt à ne pas alléguer sans cesse les représailles divines, et à espérer un peu dans le pardon suprême.

La solitude de Mlle de Penarvan ne devait pas se prolonger autant qu'elle l'avait rêvé. Il lui arrive un jour de découvrir un Penarvan oublié, un sien cousin, dont elle se fait aisément aimer et qui l'épouse. Ce Penarvan est un brave cœur, loyal et simple; mais qui, pour son malheur, n'a rien d'héroïque. Il s'imagine, le pauvre homme, il a cette étrange illusion « d'être aimé pour lui-même »; et il n'est en réalité aimé qu'en vue de la vengeance future. Ce n'est pas un mari qu'a pris Mlle de Penarvan, c'est un vengeur qu'elle a choisi. C'est en vain qu'il n'est pas, lui, dévoré de ces

ardeurs politiques et sociales; c'est en vain qu'il aime d'un amour calme les bois, les champs, les prés; c'est en vain qu'il s'excuse de n'être pas un héros : il faut qu'il le devienne. La lutte éclate de nouveau en Bretagne, et Mme de Penarvan, inflexible, farouche, envoie à la mort le plus aimant, le plus aimable et le plus pacifique de tous les hommes. Il meurt vaillamment, mais douloureusement, et avec la conviction qu'il n'a jamais été aimé. Et il jette un long regard triste sur la pauvre petite fille que Renée lui a donnée. Elle avait souhaité un garcon, et le père mourant voit distinctement dans l'avenir le délaissement dont sa petite Paule sera victime. C'est sa dernière pensée. Le deuil règne une seconde fois, et pour toujours sans doute, dans ce manoir désolé. Et, pour surcroît de douleur, c'est un deuil qui ne veut pas de consolation. Mme de Penarvan se refuse toujours à pleurer; elle regarderait l'attendrissement comme une forfaiture et ne veut pas que ses larmes déshonorent son blason. Cependant, tout souffre autour d'elle et à cause d'elle. Sa petite fille grandit timidement, et comme une pauvre plante étiolée, à l'ombre de ces grands murs froids; sa mère ne lui a pas seulement appris ce que c'est qu'une caresse, et elle fût morte cent fois, n'était le dévouement paternel et l'affection « maternelle » de l'abbé Pyrmyl. Sa grâce délicate et fière, son intelligence élevée, sa ressemblance avec son père,

rien ne désarme cette mère qui a juré d'être stoïque. Renée a ce charmant sourire à côté d'elle, elle peut le faire naître, elle peut le voir briller, et préfère ses parchemins morts à cette grâce vivante.... J'admire là l'observation de Sandeau. Il a compris qu'ici-bas il y a deux grandes familles, deux grands groupes d'esprits et de caractères. Il y a les esprits absolus, et il y a les esprits « relatifs ». Les absolus sont ceux qui vivent sur des hauteurs d'où ils ne veulent même pas considérer la plaine : ce sont ceux qui se refusent à toute concession et qui regardent toute idée contingente ou réelle comme une bassesse et un déshonneur. C'est ce type enfin que le grand Corneille a si bien dessiné dans *Horace;* c'est ce type du jeune Horace qui s'écrie : « Albe vous a nommé : je ne vous connais plus. » Mme de Penarvan est un Horace, et son malheureux mari est tout semblable à cet honnête et excellent Curiace, répondant fort humainement à son farouche ennemi : « Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue. » Ces derniers caractères sont en effet plus « humains », et lorsque leur sensibilité ne s'abaisse pas à des concessions déshonorantes, ils sont plus aimables, et, j'allais le dire, plus chrétiens. Le chrétien vit sur les hauteurs; mais il est plein de douceur pour ceux qui ne peuvent s'élever aussi haut : il les contemple avec miséricorde, il les encourage du geste et de la voix; il

leur tend la main, il les aime. C'est ce que Mme de Penarvan ne comprend guère, et elle est le plus absolu de tous les esprits absolus. Caractère fort naturel, hélas! et qui est peint de main de maître.

Le romancier cependant ne pouvait nous laisser sur le spectacle désolant de cet isolement de son héroïne. Il importe d'ailleurs que cet orgueil soit brisé et que cet égoïsme soit puni; il faut surtout que la morale de tout ce récit soit mise en un plus vigoureux relief. Renée n'a rien désiré ici-bas que sa vengeance; elle n'a rien aimé qu'elle-même, et elle sera châtiée par où elle a péché. Le jour arrive où sa fille elle-même l'abandonne pour accomplir honnêtement les grandes lois de la vie et ne se pas condamner auprès de sa mère au cercueil à perpétuité. Paule se marie, et la mère, toujours héroïque et toujours implacable, reste seule en ce château de Penarvan qui a déjà connu tant de deuils. Elle ne sait pas pardonner, elle ne veut pas pardonner. Elle s'obstine à être délaissée et savoure cette douleur nouvelle avec une fierté que l'âge n'a pas émoussée. Elle se drape au milieu de ses ruines. Qui brisera ce roc? Qui attendrira cette âme? Qui fera jaillir les larmes de ces yeux secs? Ce sera un petit enfant : ces anges sont passés maîtres dans cet art si naturel. Une petite fille entre un jour dans le grand salon du château et montre sa jolie tête au milieu de tous ces portraits des Penarvan. Elle court, bras ouverts, vers sa grand'mère.

O beaux-cheveux blonds, ô frais sourire que nous connaissons tous! Mme de Penarvan sent un flot de larmes lui monter aux yeux : les digues sont rompues. Ce cœur éclate. Elle connaît enfin ce que c'est que la tendresse; elle oublie enfin le stoïcisme orgueilleux qui l'a perdue. Elle ouvre ses bras tout grands, elle aussi, et s'avoue vaincue. Elle redevient femme; elle redevient mère; elle rentre dans la loi et dans l'ordre. Le roman finit là, et personne ne lui reprochera de mal finir. C'est la conclusion d'un Traité de philosophie et de morale.

Je n'ose pas recommander aussi vivement la lecture de *Mademoiselle de Kerouare*, qui me paraît, en sa brièveté forte, une œuvre supérieure à la précédente. D'ailleurs, ce sont les détails seuls qui pourraient sembler trop passionnés; la *dominante* est pure. En réalité, c'est un roman contre les romans; et, chose curieuse, tel est au fond le caractère de toutes les œuvres de Sandeau. C'est de tous les romanciers le plus anti-romanesque. Il n'écrit guère que pour déprendre les esprits du Roman. Il est l'avocat de la prose, si l'on peut entendre sous ce dernier mot les réalités aimables d'une vie sainement comprise. C'est la morale de *Mademoiselle de Kerouare*. Une jeune fille s'éprend soudain pour je ne sais quel jeune premier, et elle croit trouver dans cet amour éthéré la satisfaction de son idéal. Forcée d'épouser, au lieu de ce fade

amoureux, un homme de grand cœur, elle ne lui laisse pas ignorer sa ridicule passion, et M. de Grandlieu (c'est le nom du mari) répond à cet aveu par une triste et admirable résignation. C'est lui pourtant, c'est lui qui, n'étaient ces fantaisies de la passion, serait digne de toute l'affection d'un noble cœur. Il ne veut pas guérir d'un tel mal et se fait tuer dans un soulèvement de la Vendée, le lendemain du jour où sa femme s'est nettement aperçue que le premier objet de son amour était absolument indigne d'elle. Cette fin rappelle un peu trop celle de M. de Penarvan, mais la donnée n'est pas moins morale. C'est la condamnation du rêve et du faux idéal.

Toutes les autres œuvres de M. Sandeau, par malheur, ne sont pas à la hauteur de celles que nous venons d'analyser; mais dans *Catherine*, le même thème est répété presque sous la même forme. L'auteur a été visiblement préoccupé de cette idée, qui est devenue chez lui une idée fixe, et dont il a fait la conclusion de tous ses livres. Mais c'est dans *Jean de Thommeray* qu'il a donné là-dessus son dernier mot, et nous aurons lieu de le faire voir tout-à-l'heure. Les grands écrivains ont, d'ordinaire, une thèse qui leur est particulièrement chère et qu'ils finissent par concentrer dans une œuvre dernière : *Jean de Thommeray* résume tout Sandeau.

Ce qu'il faut admirer dans ces romans que nous

avons essayé de raconter, c'est le style, dont nous n'avons pu, hélas ! donner une juste idée à nos lecteurs. Le caractère de Sandeau, « c'est de travailler fort consciencieusement tout ce qu'il fait. » A une époque où le mot « bâcler » est devenu d'un usage si général pour exprimer la rapidité avec laquelle on traite les choses de l'esprit, l'auteur de *Catherine* est resté laborieux, sobre, correct. Il ne donne pas au public ses improvisations à peine achevées, comme le font tant de poëtes et de prosateurs orgueilleux. Il croit, en honnête homme, qu'il doit à ses lecteurs quelque respect, et qu'il faut surtout le leur témoigner en revoyant lentement le travail qu'il leur destine. Pour me servir d'une sotte expression de notre temps, Sandeau n'a pas beaucoup produit, et cependant il n'a jamais été classé parmi les paresseux. Il y a, dans ses livres, peu de longueurs et peu de chevilles. Bien qu'il ait volontiers donné dans le romantisme de 1825, il a gardé (chose rare) l'amour de la simplicité et du mot juste. Il n'est jamais ampoulé et a l'horreur du pathos. C'est le plus sage, c'est le plus classique de tous les romantiques. On n'a peut-être rien écrit qui se rapproche autant de l'antique que les deux premières pages de *la Maison de Penarvan*. Partout la phrase est courte sans affectation de brièveté ; elle est courte, dis-je, sans être coupée et fatigante. Le *trait* n'est jamais cherché, mais souvent il est trouvé, ce qui

vaut mieux. L'image n'est pas violente, mais elle est « suivie », et il n'est pas fréquent de lire dans ces œuvres si longuement élaborées des phrases telles que la suivante : « Tant de *conquêtes* menaçaient de *sombrèr* dans les *excès* et les *débordements*.... » L'horreur de l'extraordinaire et du « voyant » conduit parfois Sandeau à la vulgarité et à la platitude : c'est son défaut, et il est particulièrement choquant dans le *Colonel Evrard,* œuvre de second ordre et qu'on a eu le tort grave de publier à la suite de *Jean de Thommeray*. Il ne sera pas inutile d'ajouter qu'il y a dans Sandeau un charmant et délicat paysagiste : il aime la nature sans fraças et la peint avec sa simplicité ordinaire, qui n'est jamais sans charme. Les descriptions ne lui répugnent pas, bien qu'il n'en abuse point, et c'est peut-être par là qu'il était assez peu propre au théâtre, où nous avons maintenant le devoir de l'étudier. *Mademoiselle de la Seiglière* (1), en effet, n'est point déplacée auprès de la *Maison de Penarvan*...

(1) Nous parlons ici de la comédie, et non du roman qui l'avait précédée. C'est pour nous l'occasion d'ajouter que dans le roman même il est plus d'une page mauvaise, et que d'autres œuvres du maître sont chrétiennement condamnables. Tels est *le Jour sans lendemain*, etc., etc.

II

Je pense qu'il a fallu quelque peu violenter cet aimable esprit pour le décider à écrire sa première œuvre dramatique. Il n'avait, à vrai dire, aucune de ces qualités secondaires, mais indispensables, qui rendent un écrivain véritablement propre aux choses du théâtre. Sans être trop long, il n'était pas rapide, et se complaisait volontiers en certains tableaux. Or, nul n'est moins apte que de tels peintres à comprendre et à exécuter un drame. C'est en pareil cas que le besoin d'un collaborateur se fait vivement sentir, et l'on peut dire hardiment que, sans collaborateur, Sandeau n'eût rien laissé de durable sur la scène française. Dans *Mademoiselle de la Seiglière*, l'auxiliaire a voulu demeurer anonyme; mais son nom n'est guère un secret, et l'on sait ce qu'un des meilleurs comédiens de ce temps-ci a fait pour une œuvre où il a si admirablement tenu le premier rôle. Cette comédie est, au théâtre, le chef-d'œuvre de Sandeau, et je ne pense pas qu'il la surpasse jamais. Ici tout est nouveau, et nous ne retrouvons pas les thèses chères à l'auteur. Dans un imbroglio charmant, nous voyons un avocat retors mettre ses petites

habiletés au service d'une bonne cause. Un amour frais et pur anime et remplit le drame, qui n'est pas sans friser souvent la politique. La Restauration n'y est pas traitée avec le respect qu'elle mérite, et l'on croirait presque à un parti pris de remettre le bonapartisme en honneur. Le vieux Marquis n'est pas loin d'être ridicule en sa fierté, qu'il eût fallu mieux ménager, et, quant au jeune premier, c'est un personnage de Charlet qui a un peu vieilli. J'aime mieux l'aveu loyal que fait Sandeau dès les premières pages de *Jean de Thommeray*, lorsqu'il dit des dernières années de la Restauration : « Belles années, que le siècle n'a pas revues depuis, » qu'il ne reverra pas! Le culte des intérêts maté- » riels n'avait pas envahi les cœurs; la richesse » ne s'imposait pas comme le but suprême de la » destinée... La jeune génération qui fut témoin » de cette aurore en a conservé, jusqu'au déclin » de l'âge, un lumineux reflet; et si elle vaut » encore aujourd'hui quelque chose, c'est pour » s'être baignée dans ses clartés. » Dans *Mademoiselle de la Seiglière*, M. Sandeau n'a pas été aussi impartial, et je le regrette.

M. Emile Augier est, depuis lors, devenu le collaborateur en titre de M. Jules Sandeau. Nous ne contesterons pas les qualités de l'auteur de *Gabrielle* : il a, ou plutôt il avait l'entente de la scène, avec le don plus rare d'incarner un caractère dans un personnage vivant, dans un rôle

soutenu. Il est regrettable qu'Augier ait de la morale une idée moins nette, et M. Sandeau était destiné à faire applaudir au théâtre des thèses autrement élevées. Il n'y a rien d'immoral, sans doute, dans le *Gendre de M. Poirier*, et la donnée de la *Pierre de Touche* est le développement de cette vieille vérité, « que la fortune corrompt les âmes les plus pures ». C'est bien, mais nous espérions mieux, et il y a loin de ces banalités, quelque charmantes qu'elles puissent être, à l'accent si profond de la *Maison de Penarvan* et de *Mademoiselle de Kerouare*. En deux mots, Sandeau n'a pas été au théâtre ce qu'il est dans le Roman et dans la Nouvelle; donc, il ne saurait être téméraire d'attribuer une telle infériorité à l'influence de ses collaborateurs..... Rien n'est d'ailleurs mieux écrit, mieux mené, plus délicat, plus spirituel que ces différents ouvrages. Sans doute, il est fort difficile de décider quel est, entre deux collaborateurs, celui auquel il faut attribuer les traits fins, les mots à succès. Nous parierions assez volontiers que le plus grand nombre appartient ici à Augier : il a l'esprit mieux aiguisé. C'est à lui qu'il faut également faire honneur de la vivacité du dialogue et de la menée de l'intrigue. La conception du sujet, celle des caractères appartient plus particulièrement à Sandeau. Telle est du moins notre hypothèse, et nous la donnons pour ce qu'elle vaut.

Nous tenons davantage à l'idée que nous exprimions tout à l'heure, et nous ne serions pas éloigné d'attribuer à Augier je ne sais quelle influence moins chrétienne sur l'esprit et sur la « manière » de Sandeau. Et *Jean de Thommeray*, qui est le dernier résultat de cette collaboration, est peut-être là pour nous donner raison.

Lorsque je lus pour la première fois ce roman de deux cents pages, je m'écriai : « Quel beau drame on en pourrait faire ! » Mais quand je vis qu'on avait trouvé moyen d'y tailler cinq actes, je m'attendis à un échec, et n'ai guère été trompé dans mon attente. *Jean de Thommeray* était fait pour avoir deux actes. Ecoutez plutôt.....

C'est l'histoire d'un jeune homme qui croyait naïvement à deux choses lorsqu'il débarqua à Paris. Il croyait à l'Art, il croyait à l'Amour. Deux épreuves terribles, épouvantables, le désabusent absolument, et il en vient à se persuader qu'il n'y a plus, dans notre siècle, ni amour véritable, ni littérature digne de ce nom. Il est indignement berné par ces boulevardiers auxquels il s'était imaginé de demander la notion de l'art ; il est plus indignement trompé par une coquine à laquelle il s'était avisé de demander la notion de l'amour. C'est alors, c'est après ces deux déceptions, qu'il se jette, tête perdue, dans l'abîme du vice. Il ne croit plus à rien ; il a je ne sais quel affreux rire quand on lui parle du devoir, de la vertu, du bien. C'est

par le devoir néanmoins qu'il va se relever. La guerre de 1870 éclate, et il ne songe tout d'abord qu'à quitter lâchement Paris, dont les Prussiens s'approchent. Mais soudain il aperçoit un bataillon qui fait son entrée dans la capitale menacée : ce sont les mobiles du Finistère, ce sont ses *pays*, et, à la tête de la colonne, est son vieux père en cheveux blancs, entouré de ses autres fils. Jean éclate en sanglots, rejette loin de lui sa fortune mal acquise, et demande à son père l'honneur insigne de servir sous ses ordres. Voilà qui est beau, n'est-il pas vrai? et qui plus est, voilà qui est chrétien. Dans un premier acte, il fallait nous peindre en couleurs énergiques la première des deux déceptions de Jean, et dans un second acte, la deuxième. Puis, dans un épilogue qui n'eût été qu'un tableau, on aurait assisté rapidement à la conversion du jeune homme et à sa réhabilitation par le sacrifice. Hélas! hélas! au lieu de cette donnée si simple, il nous faut subir cinq actes pleins de boulevardismes et de cocotteries scandaleuses. Ce n'est pas Sandeau tout seul qui eût ainsi pris plaisir à démoraliser une œuvre aussi morale. Il me semble qu'Augier est le coupable, et je donnerais tout ce gros drame pour les deux dernières pages du roman. Que dis-je? je le donnerais tout entier pour cette noble phrase, dont je remercie le romancier et que je ne puis lire sans pleurer : « Jean vit passer devant » lui, sous leurs formes les plus saisissantes,

» les éternelles vérités qu'il avait si longtemps » méconnues : Dieu, la patrie, le devoir, la » famille. » Ah! tout le drame était là, et il eût fortement remué les âmes. Il pouvait être une lumière, et il a fait de la nuit; il pouvait être une prière, et il a été un scandale.

Qu'ai-je besoin maintenant de parler de ces admirables *Nouvelles* de Sandeau, si ce n'est pour les indiquer à mes lecteurs comme un correctif de son théâtre? *Le Concert pour les pauvres, Karl Henry, Hélène Vaillant* : autant de chefs-d'œuvre où la leçon morale est aimablement visible. Que de fois je les ai lues devant des auditoires chrétiens qui s'en sont toujours montrés chrétiennement émus! Toutes les qualités de ses romans sont là, avec une perfection peut-être plus achevée. Je suis heureux de terminer par cet éloge une étude où j'espère avoir été juste. Nous avons parfois, nous autres catholiques, montré trop de dureté pour les poëtes et les romanciers de ce temps. Nous n'avons pas toujours assez discerné la droiture de leurs desseins et l'honnêteté de leurs premières œuvres. Faut-il tout dire? nous les avons parfois découragés, et ils se sont alors jetés, avec une sorte de rage, dans ce monde bohême où ils sont assurés de trouver des admirateurs. Ainsi avons-nous fait pour Octave Feuillet. Si nous avions plus vivement loué le *Village*, il n'eût peut-être pas écrit *Julie*. Il est, sachons-le bien, il est de ces éloges qui s'accordent

avec la rigidité absolue du principe catholique. Ce sont les seuls que nous osions conseiller à nos frères dans la foi; ce sont les seuls que nous croyions avoir faits à Sandeau.

LÉOPOLD DELISLE.

I

M. Léopold Delisle, qui a été récemment appelé à la direction de la plus vaste bibliothèque du monde, nous offre un des plus étonnants exemples de la puissance du travail. On peut dire que ces derniers mots sont le résumé très-exact de toute sa vie, et c'est par là surtout qu'elle mérite d'être le modèle de nos jeunes générations, lesquelles sont, hélas! presque uniquement éprises de bien-être et de loisirs. A tant de mollesse il est bon d'opposer cette existence cachée d'un travailleur jadis inconnu, aujourd'hui célèbre. A le voir commencer si humblement et poursuivre son rude labeur avec une opiniâtreté que la fortune a couronnée, mais qui n'a jamais cherché la fortune, à considérer ces débuts qui ont duré si longtemps et qui furent si pénibles, à énumérer tant de travaux menés si vaillamment à si bonne fin, on se dit qu'il n'y a

vraiment pas d'excuse pour tous ces jeunes indolents qui traînent parmi nous le scandale de leur inactivité et les dégoûts de leur paresse. Cette vie les condamne. Il convient de se dire que, dans notre société, tous les honneurs peuvent être ouverts au travail sans intrigue, de même que l'aristocratie anglaise demeure toujours ouverte aux hommes de talent qui n'ont pas d'ancêtres. Ce sont choses qu'il est bon de se rappeler.

Le nouveau directeur de la Bibliothèque nationale est né en Normandie (1) ; il appartient à cette race patiente et sagace qui nous donne tant d'érudits. Il reçut de Dieu une faveur toute particulière : il eut un bon maître, ou plutôt un initiateur; et ce fut ce M. de Gerville, dont la figure est vraiment charmante. M. Léopold Delisle a raconté quelque part, avec une rare délicatesse, la vie de celui qu'il regardait avec raison comme le père de son intelligence : « C'est le maître, dit-il, qui m'inspira le goût des études historiques ; c'est l'ami qui m'a, jusqu'au suprême moment, prodigué les marques de l'affèction la plus dévouée (2). » Rien n'est plus aimable, disais-je, que cette physionomie

(1) A Valogne, le 24 octobre 1826

(2) *Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Gerville*, en tête des *Etudes géographiques et historiques sur le département de la Manche*, dont l'auteur est M. de Gerville lui-même.

de vieux savant. M. de Gerville, en effet, n'avait pas de ces étroitesses d'esprit qui caractérisent trop souvent les érudits de province, et sa sphère d'activité était très-large. On le voit tour-à-tour travailler sur la géologie et les fossiles de son département; puis, sur les noms des lieux et sur les noms d'hommes en Normandie; puis, sur l'archéologie religieuse du Cotentin et sur ses antiquités romaines ou normandes; puis, sur la numismatique mérovingienne. Il fait de la botanique, et copie des cartulaires; il donne des leçons d'anglais, et écussonne des rosiers. Il est universel, et, encore un coup, charmant. Joignez à cela qu'il est de bonne noblesse et à tous les sentiments élevés d'un gentilhomme chrétien. Tel fut celui auquel nous devons M. Léopold Delisle. Il le prit à part; il le devina; il commença à le former; il lui communiqua ce goût des chartes qui est toujours resté si vif dans l'esprit de l'érudit normand; il l'enfiévra pour le moyen âge, mais d'une fièvre tranquille, égale et durable. Ce n'est pas son moindre titre à notre reconnaissance.

Nous nous rappelons avoir vu M. Léopold Delisle dès les premières années de son séjour à Paris. Il était déjà, pour les élèves de l'Ecole des Chartes, le modèle qu'on s'efforçait de reproduire. Il avait déjà son histoire et presque sa légende. On connaissait, on admirait son énergie au travail, et l'on n'était pas sans se montrer les boîtes immenses, déjà pleines de fiches, qu'il accumulait sur sa petite

table. Le Département des manuscrits était devenu sa vraie demeure; il y passait des journées, qu'il trouvait trop courtes, et y eût volontiers passé ses nuits. Il y avait alors, à la tête de ce riche dépôt, un homme de grand savoir et qui a vraiment restauré parmi nous la science des Cartulaires et des polyptyques. « Restauré » n'est même pas ici le mot juste, et il vaudrait mieux dire « créé ». Ce savant était, d'ailleurs, un peu terrible ou, tout au moins, ne passait pas pour aimable. Grand, sec, rude, et n'ayant pas peut-être le sourire assez facile vers les jeunes gens. J'ai nommé Benjamin Guérard. Il vit ce jeune homme courbé sur sa tâche, et, à la manière dont ce débutant prenait des notes, il vit que ce ne serait pas longtemps un débutant. Car il y a mille manières de prendre des notes, et nul ne sait mieux que M. Delisle cueillir dans un document du moyen âge tout ce qu'il contient de véritablement utile, en rejetant le reste. Donc, M. Guérard le vit à l'œuvre et se prit bientôt pour lui de l'admiration la plus légitime. Ce ne fut pas l'affaire d'un jour sans doute, mais cela vint en son temps, et l'élève de l'Ecole des Chartes devint « employé à la Bibliothèque nationale ». Cette chère Bibliothèque, il ne la quittera plus. Le petit « employé » deviendra tour-à-tour bibliothécaire, puis sous-directeur, puis directeur, et pas une voix ne pourra jamais contester la légitimité d'un avancement que le seul travail a toujours mérité et qui est en

quelque sorte le résultat même de la force des choses.

Vous rappelez-vous cette ancienne Salle des Manuscrits à la Bibliothèque nationale? C'était mal éclairé, c'était triste, c'était même un peu désordonné et peu digne de la France ; mais que de bons souvenirs il nous en est resté! Nous voyons encore d'ici l'humble bureau de M. Delisle, et nous nous rappelons combien il était déjà bienveillant pour tous ceux qui fréquentaient la Bibliothèque : savants de province en cheveux blancs ou jeunes élèves de l'Ecole des Chartes, membres de l'Institut ou pauvres copistes, il aidait tout le monde de sa « vieille » expérience. C'était déjà notre plus habile paléographe, et les écritures du moyen âge, celles du treizième siècle surtout, avaient pour lui peu de secrets. Cette science, du reste, n'avait pas chez lui le caractère de l'empirisme, et ce n'était pas seulement le fruit pratique de ses lectures. Il n'avait pas tardé à grouper les faits paléographiques et à les convertir en lois. Nous regretterons toujours, à ce sujet, qu'il n'ait pas encore publié ce *Traité* dont nous avons tant besoin, et qu'avec M. de Wailly il est seul capable de nous donner. La paléographie est une science française : ne l'abandonnons pas aux Allemands.

Cette vie de labeur intime devait bientôt produire d'excellents fruits. Car enfin c'était beaucoup sans doute que d'être un bibliothécaire actif et

bienveillant, une bibliothèque vivante, et l'ami, le véritable ami de ce pauvre public, qui s'est trop habitué à voir des ennemis dans tous les bibliothécaires, depuis le Directeur général jusqu'au dernier des garçons de bureau. C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez, et l'on attendait les premiers livres de cet esprit courageux et patient. Qu'allait-il sortir de tant de notes?

II

Sa première œuvre fut consacrée à sa province, qu'il n'a jamais cessé d'aimer, et ce furent ses *Recherches sur les revenus publics en Normandie.* En 1849, il obtint une Médaille à l'Académie des Inscriptions, avec ses *Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts.* Mais voici le livre qui fonda sa réputation, j'allais presque dire sa gloire; voici ces remarquables *Etudes sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge.* Elles datent également de 1849, et conquirent aisément le grand prix Gobert en 1852. Et jamais ce prix n'a été décerné à une œuvre d'un mérite plus profond et attestant une telle somme de labeurs plus sagement conduits. Je souhaiterais la faire connaître à mes lecteurs : car je l'ai là sous les

yeux, et me sers précisément de l'exemplaire que M. Léopold Delisle offrit à M. de Gerville en témoignage de sa profonde reconnaissance. Il ne faut pas oublier que l'auteur n'avait alors que vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Imaginez un érudit s'appliquant durant six ou sept années d'une vie qui fait de la nuit une seconde journée de travail, s'appliquant, dis-je, à analyser les Chroniques du moyen âge normand, les Traités d'agriculture, les Vies de saints, les monuments figurés, les poëmes des trouvères, les Canons des Conciles, les Coutumiers, mais surtout les Cartulaires normands et ces milliers, ces dix milliers de chartes qui font la richesse de nos archives centrales ou de nos dépôts provinciaux; imaginez ce même érudit, relevant UN A UN, sur des milliers de fiches, tous les mots intéressants de ces documents si variés, tout ce qui est de nature à faire connaître « la condition des paysans, les modes de propriété, les charges et les priviléges attachés à la possession du sol, l'administration rurale, les rapports des paysans entre eux, le chiffre de la population, l'instruction élémentaire, la moralité des habitants, leur manière de vivre; puis, tout ce qui concerne à cette époque les procédés de culture, les forêts, les vignes, les jardins et les vergers, et enfin les anciennes mesures de la province, le prix des denrées, et jusqu'aux phénomènes atmosphériques dont les

laboureurs eurent alors à souffrir » (1); imaginez, sur chacun de ces chapitres, des centaines de citations, toutes concluantes; imaginez un chapelet merveilleux de textes rassemblés avec le plus grand zèle et critiqués avec le plus grand soin, et supposez toutes ces choses nouvelles dites simplement, sans emphase, sans éclat, avec un bon style bien clair et bien bref, dont M. Guérard avait donné le modèle dans sa célèbre *Introduction au Polyptique d'Irminon.*

Imaginez tout cela, et vous aurez une première idée de ces *Etudes.*

Prenons un exemple... M. Léopold Delisle veut prouver ce fait qui paraît, à première vue, assez étrange, « que la vigne a été jadis cultivée sur un certain nombre de points de la Normandie. » Pour prouver ce seul théorème, notre érudit n'accumule pas moins de TROIS CENT TRENTE-QUATRE citations, dont quelques-unes sont considérables. Et ces citations, ces textes importants, sont empruntés aux sources les plus diverses : en voici qui sont fournis par Grégoire-de-Tours et la Vie de sainte Clotilde, d'autres par le *Domesday Book* et par les canons du Concile de Winchester en 1076; d'autres par un fabliau du treizième siècle; d'autres par des Comptes de labourage en 1409; d'autres enfin par les Car-

(1) Etudes, etc. P. IX de *l'Introduction*. Nous avons un peu abrégé cette énumération.

tulaires et extraits de chartes (1). M. Delisle énumère toutes les localités où un mot, un SEUL mot d'un SEUL acte lui permet de constater scientifiquement la culture de la vigne en Normandie. Et, ici comme partout, il cite placidement ses pièces à l'appui et ne se permet de donner une conclusion générale que quand il a ainsi accumulé les arguments et multiplié les faits. « La belle affaire, direz-vous, et qu'en résulte-t-il d'important ? » Ce qu'il en résulte d'important ? c'est que vous avez là une sûre, une excellente méthode de travail, et que vous pouvez désormais l'appliquer aux thèses les plus élevées, les plus graves. Cette même méthode, M. Delisle lui-même l'a employée à démontrer les faits qui intéressent au plus haut point notre apologétique religieuse, et c'est ainsi qu'il ne consacre pas moins de soixante citations à établir cette proposition capitale : « que les écoles rurales étaient fort multipliées en Normandie au treizième siècle et aux suivants (2). » Le tout tranquillement, sans phrases, sans enfler sa voix, et uniquement pour dire la vérité. Hélas ! nous autres, pauvres apologistes que nous sommes, il est trop vrai que nous nous laissons facilement aller à l'exagération et que nous ne savons pas nous préserver d'une certaine chaleur qui est parfois dangereuse. Mais il est trop

(1) P. 418 et ss.

(2) P. 175 et ss.

vrai aussi que nous avons d'autant plus d'autorité que nous faisons moins de phrases et que nous citons plus de textes. Quelle n'est pas la valeur des affirmations de Léopold Delisle, lors qu'avec son sang-froid habituel et ses arsenaux de preuves, il nous dit : « On ne rencontre plus de trace de servage en Normandie, après le onzième siècle (1) ? » — « Nous nous croyons autorisés à nier l'existence réelle et légale du droit du seigneur (2). » — « La féodalité n'a point, en Normandie, produit sur les paysans les effets désastreux qui lui sont imputés avec plus de passion que de justice (3). » — « Méconnaître les services rendus par l'Eglise et les moines à l'agriculture, serait un acte d'ingratitude qu'on ne saurait justifier, même en alléguant les plus graves abus qui aient pu se glisser dans les monastères (4). » Nous pourrions multiplier ces thèses, et y aurions grande joie : car, en vérité, notre cœur bat très-fort dès que nous entendons défendre l'Eglise. Mais c'est ainsi qu'il la faut défendre, à coups de textes et de dates, et avec la seule insolence des faits bien prouvés.

(1) P. 18 et ss. XXXVII de l'Introduction.

(2) P. 75.

(3) P. XXXVII.

(4) P. XIV.

III

Les *Etudes sur la condition de la classe agricole* firent à M. Delisle une place à part dans le groupe des érudits français, et l'on vit que ce serait « l'homme d'une science » : j'entends par là l'homme unique auquel on a universellement recours dans toutes les difficultés que présente telle ou telle partie des connaissances humaines. C'est ainsi que M. Stanislas Julien a été longtemps l'homme de la sinologie, et M. de Rougé, de l'égyptologie; c'est ainsi que M. Delisle est encore celui de la paléographie. Ce qui le distingue, c'est la sûreté. En matière de déchiffrement comme de critique, il ne devine jamais, il réfléchit toujours. Il applique lentement une loi de la science, et ne se pique pas d'une autre habileté. Quand il ne peut pas lire (ce qui lui arrive bien rarement), il dit d'un ton fort simple : « Je ne peux pas lire. » Et cette naïveté d'aveu est le caractère des vrais savants. Sa qualité principale, c'est le flair et la critique des chartes. Tout récemment encore (1), avec une aisance qui fait plaisir, il prouvait la fausseté d'un acte que l'on avait maladroitement inséré comme une pièce authentique dans le grand Recueil

(1) *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 1re année 1re livraison, page 33-34.

des Ordonnances des rois de France (1). C'est là qu'il brille, et aussi à suivre les destinées d'un manuscrit à travers tous les siècles, à découvrir quels ont été successivement ses heureux possesseurs, à constater la trace de cette possession, à signaler les altérations, les additions et les lacunes. On sait combien les manuscrits du moyen âge manquent d'unité, et qu'on trouve parfois, dans le même volume, un Traité d'hygiène à côté d'un poëme religieux. Ces éléments si disparates, et souvent si confus, M. Delisle excelle à les distinguer. Tel feuillet, auquel personne n'avait encore fait attention, attire soudain et retient son regard : il le déchiffre et y reconnaît, avec une joie silencieuse, quelque fragment d'un de nos grands historiens ou de nos grands poëtes. Il vit sans cesse au milieu de ses chers manuscrits, qui sont pour lui comme autant d'êtres vivants dont il connaît la physionomie et l'allure. Déjà, il nous a donné une série considérable de Catalogues, un peu trop secs, un peu trop abrégés peut-être, mais qui n'en sont pas moins d'un secours décisif pour tous les érudits (2). Il faut souhaiter l'achèvement d'un travail aussi profitable ; il faut espérer que chez M. Delisle, le Directeur général ne tuera ni le

(1) 3e race, II, p. 381.

(2) Ces catalogues des manuscrits de la Bibliothèque nationale ont successivement paru dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*

bibliothécaire, ni le savant. Nous y perdrions trop.

Aux *Etudes* que nous avons tenté d'analyser, succédèrent rapidement vingt autres livres et cinquante Mémoires. Avec le *Catalogue des Actes de Philippe-Auguste*, le jeune érudit força les portes de l'Institut, et ses cheveux noirs ne déplurent pas au milieu de toutes ces têtes blanches. Nous pouvons opposer ce Catalogue à ceux dont nos voisins d'outre-Rhin se montrent si fiers. C'est en vain, d'ailleurs, qu'ils les décorent d'un nom nouveau : leurs *Regestes* ne peuvent que malaisément supporter cette comparaison. Dans une Introduction sobrement écrite, M. Delisle fait ici l'historique des principales collections dont s'est enrichi le département des manuscrits; dans un Supplément, il nous fournit une liste précieuse de nos Cartulaires. Désormais il prend la part la plus active à la rédaction de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, et il est peu de volumes de cette excellente Revue où l'on ne trouve plusieurs de ses Mémoires. Or, le Mémoire est la forme littéraire qui convient le mieux au talent de M. Delisle. Il y est à l'aise; il s'y meut librement; il s'y montre méthodique et net. Je connais plusieurs de ces opuscules qui valent de gros livres. Le *Mémoire sur l'Hôtel-Dieu de Gonesse* est en réalité, sous un titre fort restreint, une histoire à grands traits des institutions charitables au moyen âge; le *Mémoire sur les actes d'Innocent III* n'est rien moins qu'un Traité de

diplomatique pontificale. Comment m'y prendrai-je pour dire que je préfère ces petits chefs-d'œuvre à l'*Histoire de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, et même à cette immense *Histoire de la Bibliothèque nationale* dont le premier tome seulement a paru ? Je dois dire cependant que je nourrissais depuis longtemps une affection particulière pour Saint-Sauveur-le-Vicomte. C'est là qu'est placée la scène du *Village*, de ce drame charmant d'Octave Feuillet, où l'on assiste au spectacle honnête de la vie provinciale, que l'auteur venge finement contre toutes les calomnies des boulevardiers. Et il est certain qu'on ne s'ennuierait pas à Saint-Sauveur, si tous les habitants y avaient la science et la modestie de M. Delisle, qui est né tout près de là, dans le plus vert et le plus beau pays du monde.

Les Mémoires, cependant, ne le détournaient pas de cette publication des textes du moyen âge, à laquelle il a toujours attaché tant d'importance. Il s'occupe, depuis bientôt vingt ans, à rassembler les éléments d'un Catalogue des actes d'Innocent III. C'est un Pape vers lequel son âme est portée, et il l'a salué quelque part d'un magnifique et légitime éloge (1). Depuis longtemps il avait recueilli les Jugements de l'Echiquier (2). Nous avons eu lieu, plus d'une fois, de faire allusion à ses « Rouleaux

(1) Au commencement de son Mémoire sur les Actes de ce pape.

(2) En 1860.

des morts (1) », et nos lecteurs savent sans doute que c'étaient de longues bandes de parchemin, où les moines d'un couvent écrivaient les noms de leurs frères morts et qu'ils envoyaient à d'autres monastères pour les recommander aux prières d'autres religieux. Ceux-ci y ajoutaient pieusement la liste de leurs propres défunts, et il s'établissait ainsi, sur toute la surface du monde chrétien, une magnifique union de prières. Les Rouleaux publiés par M. Delisle ont, indépendamment de leur valeur historique, un intérêt tout particulier pour l'historien de notre littérature, et c'est grâce à eux que nous avons pu établir la date exacte de l'invasion de la rime dans la poésie latine. Mais une publication qui fait plus d'honneur à notre érudit, c'est cet *Essai de restitution d'un volume des Olim,* dont il a enrichi le tome premier de l'Inventaire des actes du Parlement. Nous possédons en effet quatre volumes des *Olim*, mais il nous en manque trois. « M. Delisle a trouvé moyen d'en reconstituer un, le cinquième, le livre des Enquêtes, rédigé par Nicolas de Chartres. Comment pouvait-on reconstituer un tel volume et lui donner la valeur de l'authenticité ? En se servant de toutes les citations d'arrêts qui ont été extraites des archives du Parlement depuis 1299, et en glanant péniblement, dans de nombreux manuscrits,

(1) Dans les collections de la Société de l'Histoire de France.

les arrêts cités, après en avoir constaté la provenance par une judicieuse critique. C'est ainsi que M. Delisle a recueilli et restitué NEUF CENT SOIXANTE jugements. » Et M. de Laborde, auquel j'emprunte les lignes précédentes, a raison d'ajouter qu'une telle restitution, due à la sagacité de l'esprit et au travail le plus patient, « peut être donnée en exemple à l'érudition moderne : car elle est digne de l'érudition de tous les temps (1). » On a peut-être eu tort de prononcer ici le nom de Cuvier, et il ne faudrait tomber dans aucun excès. Mais à coup sûr il y a quelque similitude dans la méthode des deux savants, et une ressemblance complète entre leurs deux sincérités.

Tels sont les titres du nouveau Directeur de la Bibliothèque nationale : ils sont de nature à satisfaire les plus exigeants, et je n'ai jamais vu une élévation plus méritée, saluée par un contentement plus unanime. L'Ecole des Chartes, dont M. Delisle est le type parfait et le résumé vivant, n'a pas été la dernière à se réjouir, et, parmi les élèves de cette école, je n'ai pas voulu être le dernier à faire entendre une voix qui n'a jamais connu l'adulation ni la bassesse. J'aurais voulu faire vivre un moment, sous l'œil de mes lecteurs, cette figure calme, honnête et douce. J'aurais voulu peindre digne-

(1) *Actes du Parlement de Paris*; Inventaire de M. Boutaric ; *Introduction* de M. de Laborde, p. CXI.

ment le portrait de cet homme modeste qui redoute le bruit et auquel sa nomination doit causer une seule crainte : celle de ne plus pouvoir travailler autant qu'il l'a fait jusqu'à ce jour. Et il doit, en effet, se demander avec quelque anxiété s'il lui sera possible de prendre désormais autant de notes, et de vivre en communion aussi intime avec ses manuscrits et ses chartes. En tous cas, son œuvre est assez belle dans le passé pour qu'il n'ait aucune inquiétude à l'égard de l'avenir. On n'oubliera pas l'invincible tranquillité avec laquelle il fit son devoir durant la Commune ; on n'oubliera pas avec quel courage simple il présida alors l'Académie des Inscriptions. Toutes ses actions, d'ailleurs, sont revêtues d'une obscurité qu'il épaissit volontiers autour d'elles ; il n'aime pas les regards de la foule, et fait très-placidement le bien pour le bien. Sans doute, je lui voudrais parfois plus d'expansion, plus de rayonnement, plus de flamme. Il en est ainsi de son style, où je souhaiterais plus d'éclat, et de sa bibliothèque, où je voudrais un peu plus de Lamartine ou de Bossuet. Et néanmoins j'aime, ici encore, à me dire que j'ai tort, et qu'il ne faut rien enlever ni rien ajouter à cette personnalité très-originale et très-complète.

Somme toute, c'est un homme, et il n'est pas téméraire de placer son nom à côté de celui de Ducange.

LE R. P. FABER.

Le P. Faber est une des plus vivantes figures qu'offrira ce temps aux futurs historiens de l'Eglise. Il faut bien espérer que, dans quelque mille ans, on consentira à rendre justice à notre pauvre siècle si injustement décrié, et qu'on daignera, en particulier, lui tenir compte de sa magnifique fécondité en œuvres catholiques, en miracles et en saints. La vie et les livres du P. Faber contribueront singulièrement à cette réhabilitation nécessaire et que nous provoquons tous les jours. Nous allons résumer cette noble et sainte existence, et montrer ce qu'en moins d'un demi-siècle peut accomplir une grande âme avec l'aide de Dieu (1).

(1) Nous prendrons surtout pour guide en ce travail l'excellent livre du P. Bowden : *Vie et lettres du P. Faber*. Voir notre *Esprit du P. Faber*, un vol. in-18, chez Bray et Rétaux.

I

Le P. Faber naquit dans le comté d'York, le 28 juin 1814,.... pour les premières vêpres de la saint Pierre. A coup sûr, personne autour de lui ne songeait alors à établir cette coïncidence, et rien ne faisait prévoir que cet enfant serait un champion de la sainte Eglise de Rome. Le protestantisme était chez les Faber à l'état aigu : car ils descendaient d'une de ces familles que la révocation de l'Edit de Nantes avait forcées à se réfugier en Angleterre. C'est tout dire, et l'on connaît la ténacité des souvenirs chez ces bannis. Quoi qu'il en soit, il nous est doux de penser qu'il y avait du sang français dans les veines de cet homme auquel nous avons voué une si vive, une si profonde admiration. Oserons-nous ajouter que le P. Faber était le septième enfant de sa mère, et que les partisans des nombreuses familles trouvent dans son génie un argument de plus contre leurs adversaires. Ce septième enfant n'eût rien de rachitique; ce septième enfant fut certainement l'une des plus brillantes intelligences de son temps.

Ses premières années purent faire présager ce qu'il serait un jour. Au milieu de ses vivacités et de ses ardeurs, qui étaient charmantes, il fut aisé

de deviner que le sens religieux serait la *dominante* de son âme. Chez lui, d'ailleurs, la religion n'était pas calme et reposante, mais agitée et fébrile. Il faut tout dire : l'époque où il vivait n'était pas faite pour donner satisfaction à ses désirs enflammés. C'était en 1820-1830. Le piétisme se développait au sein du clergé anglican, fatigué de considérer uniquement la foi comme une simple morale à l'usage des honnêtes gens. Au naturalisme du siècle précédent, beaucoup d'âmes souhaitaient de faire succéder une sorte de mysticisme évangélique, plus conforme à l'esprit des Saintes-Lettres et aux traditions de l'antiquité. Parmi les Pasteurs, les uns demeuraient soumis à l'ancienne école; les autres se rangeaient dans la nouvelle. C'était l'anarchie, et l'âme du jeune Faber allait souffrir étrangement de ces déchirements de son église. Mais ils devaient un jour le conduire à l'Eglise.

Il fit ses études à Harrow, et n'avait pas vingt ans quand il fut immatriculé au collége de Balliol, à Oxford. Tous ses premiers souvenirs roulent sur ces deux pôles : Harrow, Oxford. Il exerçait dès lors autour de lui un charme auquel on pouvait difficilement se soustraire. « Je ne sais comment, » dit un de ses amis de collége, mais il est de fait » que Faber fascine tout le monde. » Le P. Bowden, son dernier biographe, essaie de nous peindre, en quelques traits rapides, son héros à vingt ans : « C'était l'enfant d'Albion, à la taille élancée, au

teint frais, aux yeux bleus, vifs et intelligents. » Et il ajoute que « cette charmante figure fine et allongée, avec une légère pointe de fierté, était en parfaite harmonie avec cette chaste et poétique adolescence. » Il ne faut pas s'étonner que Dieu ait ainsi béni cette âme entre toutes, et qu'il l'ait choisie d'avance avec une sorte de zèle jaloux. La chasteté de cette belle jeunesse nous explique tout ; Dieu aime les cœurs purs, les âmes blanches. Il est à peine utile d'ajouter que le jeune Oxfordien était tout en pente vers le piétisme, et l'on se figurerait trop malaisément que Faber eût alors donné dans la grande erreur naturaliste. Nous avons dit ailleurs que ses ouvrages sont à la fois d'un théologien et d'un poète : dès sa première jeunesse, il aimait en effet à écrire des vers sur la riche nature dont il était entouré, et se plaisait à considérer Wordsworth comme son maître. C'était un *lakiste*. Et voici que nous possédons déjà tous les éléments de cette belle âme que nous voudrions nettement faire connaître à nos lecteurs. Son ardeur religieuse va bientôt le conduire à une recherche obstinée de la véritable Eglise ; son *lakisme* va lui communiquer une poésie féconde et colorée, qu'il mettra au service de sa foi ; son piétisme enfin l'amènera de bonne heure à connaître et à aimer de futurs convertis tels que Newman. Dieu prépare ses voies, et nous apercevons déjà, dans le lointain, je ne sais quoi qui ressemble à une aurore.

II

L'Angleterre présentait de plus en plus un singulier spectacle. On s'y passionnait pour les nuances mêmes de l'idée religieuse. Autant de théologiens, autant d'écoles, et chaque élève prenait volontiers le nom de son maître. Dès 1834, il y avait des Newmaniens, des Butleriens, etc., etc. Faber, au milieu de tout ce mouvement, était haletant, rien n'était perdu pour son regard, et, de toutes les facultés de son âme, le sens religieux était, ce semble, la seule qui lui restât. Courbé sur sa chère Bible anglaise, dont il aima toujours la langue et le grand style, il consacra plusieurs années à une étude approfondie de sa religion. Quand une intelligence se livre à un tel travail, on peut à coup sûr lui prédire une influence profonde. En d'autres termes, les influents en ce monde, ce sont les travailleurs. Aussi Faber devint-il, dès sa seconde année d'Oxford, un véritable centre théologique : « Aux yeux de plusieurs, écrit-il à cette époque, « la cause de la Religion est comme identifiée en « moi. Tout roule sur un blanc-bec de vingt-et-un « ans. » Oui, mais ce blanc-bec était chaste, et il était laborieux. Quoiqu'il fût dès lors en proie à d'horribles névralgies, il ne suspendait pas ses

études et se rendait capable de faire plus tard des prodiges de travail. Il songeait à devenir pasteur : c'était toute son ambition. Mais de grands combats se livraient dans son âme, et ce n'était que le prélude de luttes infiniment plus douloureuses et plus « divines ».

En 1834, Frédéric-William était au Collége de l'Université, à Oxford, et son adolescence gracieuse y était sans cesse tourmentée par l'idée de la lutte théologique. Les sectes se heurtaient dans cet entendement ; mais ce cœur avait vers l'Unité de si beaux soupirs ! Les étroitesses de l'anglicanisme ne pouvaient plus désormais suffire à ces yeux avides de larges horizons, et il écrivait déjà ces lignes expressives : « Je me défie d'une religion où l'on me définit l'Église comme une corporation opposée aux dissidents, et non pas comme un tout mystique. » A qui les entendait bien, ces mots signifiaient : « L'atmosphère anglicane est trop lourde pour moi : il me faut l'oxygène de l'Église romaine. » Son mysticisme cependant prenait d'admirables développements dont il aurait pu lui-même se rendre un compte exact, et j'ai là sous les yeux une de ses lettres de 1835 où il y a véritablement des traits dignes de *Bethléem* ou du *Saint-Sacrement*. Ecoutez plutôt : « J'ai souvent pensé que nos premiers parents, dans leur état de bonheur, avaient du monde invisible une idée plus profonde, ou du moins plus étendue que la nôtre. Ils conver-

saient de bouche avec leur Père céleste, et peut-être avec un des Ordres supérieurs de la hiérarchie angélique. Pour jouir de cette vision surnaturelle, il faudra la puissance de la résurrection du Christ, nous obtenant des corps glorifiés. » Tout notre futur mystique est dans ces lignes, qui furent écrites vingt ans avant *Tout pour Jésus*. C'est ainsi que Raphaël se révélait, longtemps avant la *Transfiguration*, dans quelques dessins gracieux et puissants, où ses premiers admirateurs pouvaient lire tout son avenir.

L'imagination de William Faber était ardente, et le doute dut avoir prise sur une telle intelligence. La lutte éclata un jour : elle fut terrible, mais de courte durée. Deux lettres, assez peu claires, nous permettent d'entrevoir cette agonie à laquelle son âme bien trempée ne succomba point. « Il n'y a pas huit jours, mon cœur était le temple du Saint-Esprit, asile de joie et de paix dans la foi. Et maintenant c'est l'enfer. Les eaux profondes ont inondé mon âme et je ne sais où je vais. Je sens que je succombe. » Mais, dès le lendemain, il chante le *Te Deum* : « Au moment même où je me sentais tomber, tomber dans l'affreux tourbillon, j'ai senti sous moi les bras éternels me ramener une fois de plus à la lumière du jour. » On reconnaît dans ce langage l'inspiration constante de l'Écriture, dont le jeune Faber faisait sa nourriture de tous les jours. « C'est, dit-il, le livre béni où l'esprit affligé se

réfugie comme la colombe à son nid. » La poésie, cependant, allait toujours son train, et les Ordres religieux militaires emportaient son inspiration. Il consacrait un poëme aux Hospitaliers et « passait le papier sablé de l'imagination sur les épées rouillées des chevaliers de Saint-Jean. » Déjà, il trouvait certaines formes de son style futur : « L'air ne cesse pas d'être imprégné des Décrets divins », écrit-il en 1835, et le lecteur ici se rappelle cette magnifique « procession des Décrets divins » dont il est si longuement question dans un de ses livres immortels. Mais sa grande préoccupation, c'était la lutte entre l'évangélisme et l'anglicanisme proprement dit. Après avoir été chaudement évangélique et presque calviniste, il tourna de nouveau à « l'Eglise établie », cruellement balloté entre deux rivages où il ne devait pas trouver de port.

Le voilà donc, à vingt-deux ans, proclamant, d'une voix sincère, les prérogatives de sa petite église. Quelles que fussent alors ses aspirations vers un plus noble horizon, la grâce avait en lui à faire un grand travail, et il n'avait encore pour Rome qu'une certaine haine mêlée de mépris. Newman lui-même, quoique très-éloigné encore des bras de la mère Église, ne lui paraissait pas un guide sûr. Pusey ne le satisfaisait plus. Il ne le trouvait plus assez anglican, et condamnait sévèrement le piétisme, qui, suivant lui, « nourrissait le cœur aux dépens de la tête. » Dans toute la vie du P. Faber,

rien n'est plus inquiétant peut-être que cette réaction de 1836. Si Dieu n'y avait veillé, il eût fini par devenir un petit recteur anglican, accommodant et douceâtre, au lieu d'être le plus grand mystique de ce siècle et une des plus pures lumières de l'Église.

C'est alors que, saisi de nouvelles anxiétés, « il reprit en sous-œuvre les fondements de son éducation religieuse. » Il avait vingt-trois ans. C'était plus que du courage ; à notre sens, c'était de l'héroïsme. Ce poète, cet adolescent à l'imagination chaude, ce jeune homme qui souffrait déjà si cruellement dans son corps et dans son âme, ce cœur qui avait vers le mysticisme de si nobles aspirations et dont la Vérité était l'aimant, cet homme de désirs et de lutte se remet donc à l'œuvre. Du haut de ce ciel invisible où réside sa majesté et sa gloire, Dieu devait bénir l'entreprise d'un tel labeur, et il la bénit. Il n'eut, pour ainsi dire, qu'à laisser tout d'abord agir la nature, en se réservant d'intervenir plus tard avec sa grâce. Il fallait avant tout triompher, dans l'esprit de Faber, de cette déplorable réaction en faveur de l'anglicanisme. Ce triomphe fut aisé. Délivré rapidement des médiocres attaches qui le retenaient dans l'Église établie, il reprit vaillamment sa marche vers l'autre Église ; il redevint rapidement puséiste, newmanien, romaniste. L'obstacle qui l'avait un moment arrêté ne lui fit presque rien perdre de sa

vitesse acquise, et il aima d'autant plus vivement ses idées, ses chères idées mystiques, qu'il avait été sur le point d'en perdre tout le trésor si laborieusement conquis. Dès lors il n'y aura plus de nœud dans sa vie.

Au milieu de cet Oxford bouillonnant de passions religieuses, au milieu de cette fournaise, il est désormais presque calme. Il se livre à des pénitences, à des jeûnes véritablement catholiques. Dieu, pour l'éprouver et l'affermir, lui envoie quelques épreuves. Il échoue dans ses examens, et rien ne lui est plus douloureux que ces échecs, dont il se relève bientôt, après avoir séché vaillamment ses pleurs. Il croit, d'ailleurs, avoir trouvé le secret de concilier ses tendances « newmaniennes » avec le ministère anglican, et le 26 mai 1839 reçoit la prêtrise hérétique. Un doux rayon, mais d'un ordre tout naturel, semble avoir en ce moment traversé sa vie, et son poëme intitulé *Premier amour* nous le montre songeant réellement au mariage et attiré chastement par une beauté qu'il n'a jamais voulu nous faire connaître. On devine ce que put être un tel amour avec un cœur aussi pur et une imagination aussi fraîche ; mais Dieu ne voulait pas qu'il s'attardât en ces oasis, si gracieuses qu'elles pussent être. Et il lui disait : « Marche, marche ! »

Sa pensée était toujours en travail, et l'anglicanisme excitait en lui des doutes de plus en plus

graves. Il réfléchissait aussi au gallicanisme et en avait horreur. Aucun esprit, en effet, ne fut moins gallican que celui du P. Faber, même avant sa conversion, et c'est par là qu'il décela sa véritable grandeur. « Si j'étais prêtre français, s'écrie-t-il à vingt-six ans, je serais de l'école de de Maistre. » Paroles qu'on n'a pas assez remarquées et qui sont en quelque manière l'ébauche admirable de son retour à la véritable Église.

Je voudrais que mes lecteurs se représentassent ici bien nettement l'intelligence et le cœur que j'ai entrepris de peindre ; je souhaiterais surtout leur avoir bien fait saisir les progrès de chaque jour, qui, petit à petit et presque insensiblement, vont amener notre héros au pied de la chaire de Pierre. En 1840, il entreprend un voyage en Italie, et c'est ce voyage qui décidera de la destinée de son âme. Au moment de son départ, il est ultrapuséiste et n'a que du dégoût pour l'Église établie. Il a commencé une traduction de saint Optat et fait sa lecture favorite de la *Symbolique* de Mœhler. Ses préventions contre Rome sont à peu près dissipées ; il a l'entendement dégagé de tous les préjugés qui sont propres aux touristes de son pays ; il y a de l'air dans cette âme qui est vraiment libre. Il traverse rapidement la France, qu'il a décrite en des pages plusiéurs fois charmantes. A peine a-t-il mis le pied en Italie qu'il se sent vraiment chez lui. A Gênes, il tombe en pleine fête de l'Annonciation,

et se réjouit au milieu de ce beau chaos de cloches en volées et en carillons. Même il va jusqu'à décorer sa chambre d'un bouquet de tulipes rouges en l'honneur de celle « qui fut la mère de l'Infini ». Ce bouquet devait lui porter bonheur.

A mesure qu'il descend au midi de l'Italie, le souffle du catholicisme devient plus chaud et le pénètre davantage. Il marche à pas de géant vers la Vérité et fait en un jour plus de chemin qu'il n'en avait fait jadis en plusieurs années. La vue des monastères italiens est une révélation qui le frappe ; c'est son chemin de Damas. A la vue d'un couvent désert, il pousse ce cri de désolation : « Jadis une voix continuelle, une liturgie du jour et de la nuit, s'élevait de là en présence de Dieu. Mais le *fiat* d'un empereur autrichien s'est fait entendre, et ces trésors d'intercession ont été perdus pour la terre. » Et il se rappelle la lettre fameuse de Pétrarque aux Chartreux, dont il répète avec conviction les termes les plus ardents : « Mes désirs sont accomplis. J'ai été en Paradis et j'ai vu les anges du Ciel sous la forme d'hommes. » Dieu ! comme cette intelligence avançait ! Dieu ! comme ce cœur battait ! Il faut l'entendre, cet honnête homme, cet homme d'esprit, flageller tous ces touristes protestants qui prennent plaisir à calomnier l'Église romaine : « Ces chercheurs de boue, dit-il, râclent les égouts de l'Europe pour défigurer Rome. » Quant à lui, quoique aveugle, il trouve à

Rome le vrai parfum et va droit à lui. La piété italienne le pénètre à son insu ; elle le pénètre et le transfigure. Rien ne paraît au dehors, mais le dedans est déjà tout romain, et l'on va bien le voir. Il ne manque plus guère à cette âme qu'une occasion pour s'écrier : « Je suis catholique ! » Et voici que Dieu fait naître l'occasion.

En 1842, Frédéric-William Faber fut nommé recteur de la paroisse d'Elton, au comté d'Huntingdon.

Ce devait être la dernière étape de son grand voyage à la découverte de la Vérité.

III

Avant de prendre possession de son rectorat, Frédéric-William voulut faire en Italie un nouveau voyage. Cette fois Rome devait être et fut en réalité son principal objectif. C'était d'ailleurs avec des sentiments tout nouveaux qu'il mettait le pied sur le sol italien, sur la terre catholique. Et, de fait, à peine a-t-il franchi la frontière qu'il se sent un autre homme. Dès la Spezzia, il entonne de nouveau et avec une sincérité enthousiaste l'éloge de la vie monastique. A Savone, à Gênes, il compose des hymnes ascétiques sur la Passion. Singulier

protestant, et qui eût surpris, voire même scandalisé la tiédeur de certains catholiques ! Sans être taxé d'exagération, l'on peut dire que chacun de ses pas le conduisait plus près de la Vérité libératrice. Aujourd'hui, c'est quelque nouveau rayon qui luit sur cette intelligence en mouvement; hier, c'était l'ombre de quelque vieux préjugé qui s'était soudainement dissipée. Il s'avance ainsi vers la Ville-Éternelle, entre ces sanctuaires et ces basiliques d'Italie qui composent jusqu'à Rome une sorte de magnifique Voie-Appienne pour le voyageur catholique. Il salue d'un cri d'amour la vue du dôme de Saint-Pierre, et, pour décrire cette ville, trouve les accents d'un Père de l'Église. On le vit alors parcourir toutes les rues de la Rome catholique et visiter pieusement ces lieux de pèlerinage inconnus à la foule triviale des touristes. Il se faisait montrer les chambres où avaient vécu les Saints, où ils étaient morts dans la lumière et dans l'amour. Le culte des reliques n'avait plus rien qui l'étonnât, et ses préventions protestantes étaient, à ses yeux, autant de maladies dont il aimait à guérir. Quand une intelligence en est là, quand elle aime la lumière, quand elle est folle à ce point, elle est sauvée, et j'oserais volontiers dire que Dieu ne saurait guère lui refuser le salut.

Le P. Faber dut garder toute sa vie un souvenir vivant de son séjour à Rome en 1843. Transportons-nous auprès de lui pendant les mois ardents de

juin et de juillet, et essayons de peindre une de ses journées... Il se lève de bonne heure, réveillé par son amour du travail et par ce rude soleil de là-bas. Le voilà tout aussitôt qui se précipite dans les livres. Deux, entre autres, l'attirent et le retiennent. Ce sont les *Œuvres de sainte Thérèse* et la *Théologie* du P. Perrone, et dans tous ses écrits on reconnaîtra plus tard distinctement l'influence de ces premières lectures. Cependant il veut profiter des fraîcheurs de la matinée pour visiter quelque sanctuaire inconnu, et il est aujourd'hui conduit par une invisible main vers les lieux bénis qui ont gardé le souvenir de saint Philippe de Néri. Il noue de très-intimes relations avec ce Saint, qui prend soudain une place immense dans son intelligence et dans son cœur. Je dirais volontiers que ce jour-là il est sacré Oratorien : et notez que ce sera là, en réalité, sa vocation spéciale et son caractère particulier. L'heure se précipite, et le jeune anglican s'arrache avec peine à ces foyers ardents où il a jeté son cœur. Il ne saurait oublier qu'il a un rendez-vous avec le recteur du Collége Anglais et qu'il doit avec lui continuer une discussion sur les caractères de la véritable Église. Ce recteur est un maître homme, et qui est de taille à bien mener une telle lutte. Les admirables dispositions de son néophyte (c'est bien le nom que mérite dès lors Frédéric-William) sont pour lui un secours précieux. Le jeune recteur d'Elton n'en est plus qu'à

se demander si l'on ne pourrait pas attribuer le caractère catholique à la cléricature anglicane... catholiquement comprise et exercée. Quant au protestantisme, il ne saurait plus en être question dans cet esprit que la grâce a élargi : « Si Dieu le permet, dit-il, ma vie entière sera une croisade contre la détestable et diabolique hérésie du protestantisme. » Et il se dirige vers Saint-Pierre, et il descend dans cette église souterraine où ne pénètrent guère les touristes, mais que les âmes catholiques connaissent si intimement. Il répand son âme sur le tombeau des saints Apôtres ; car il a déjà une façon de prier tout à fait catholique. C'est ce que sent bien le docteur Wiseman, qui suit avec des yeux pleins d'amour les progrès rapides de cette conversion, et qui tous les jours espère davantage. Le soir est venu : Frédéric-William revient à son logis, épuisé, mais joyeux. Et telles sont toutes ses journées.

Ce séjour de Faber à Rome eut, en quelque sorte, son point culminant, son sommet lumineux, et ce fut l'entrevue du jeune anglican avec le pape Grégoire XVI. Quand on a lu avec soin cette partie du livre du P. Bowden, il est difficile de douter un instant de l'effet véritablement décisif que produisirent sur l'âme anxieuse de notre héros les paroles du Souverain-Pontife. Elles tombèrent une à une sur cet entendement agité ; elles tombèrent, graves et délicieuses. Du reste, il était impossible

de mieux saisir le point délicat que ne le fit le Pape. Il lut, au fond de l'âme de Faber, la dernière objection que cette pauvre âme tout effarée faisait encore à la Vérité victorieuse. Sans doute, il se disait tout bas qu'un grand mouvement allait éclater au sein de l'Eglise établie d'Angleterre, et que ce mouvement aboutirait nécessairement à une réconciliation avec l'Eglise catholique. Il ajoutait intérieurement qu'il se mettrait volontiers à la tête ou à la suite d'un tel mouvement, et qu'il n'avait qu'à attendre. De la sorte, pensait-il, je ne blesserai aucun de mes amis, et, sans rupture, sans crise, je serai très-doucement jeté dans les bras de la Vérité. Et Grégoire XVI lui répondit : « Il ne faut pas » attendre que votre Eglise se mette en mou- » vement. Pensez d'abord personnellement au salut » de votre âme. » L'anglican tomba alors aux pieds du suppléant de Jésus-Christ et reçut sa bénédiction. Et Grégoire XVI s'écria à deux reprises : « Angleterre ! Angleterre ! » et fondit en larmes. C'était le 17 juin 1843, et ce fut peut-être la date la plus mémorable de la vie du P. Faber.

Tant d'émotions cependant l'avaient brisé. « Il souffrait de ses hésitations, il en souffrait à perdre la tête et devait garder toute sa vie la trace de ces souffrances. » Ainsi parle son biographe, et nous assisterons désormais aux perturbations d'une santé que l'âme a usée pour toujours. Qui pourrait peindre ces nuits d'insomnie et tant de rudes

combats qui déchiraient ce cœur? Il se reportait aux souvenirs de son enfance; il songeait à ses parents, à ses amis, que sa conversion allait jeter dans la tristesse. Puis, la Vérité se présentait de nouveau à son regard, et le sollicitait doucement. « Deux fois, écrit-il, j'ai pris mon chapeau pour me rendre au Collége Anglais et abjurer. » Le temps s'écoulait, et l'heure du départ arriva. Frédéric-William quitta Rome, catholique de cœur, et arriva, en octobre 1843, dans son rectorat d'Elton.

IV

L'essai qu'allait tenter le jeune recteur pouvait certes passer pour un essai loyal. Il voulait, sur une tige protestante, greffer toutes les idées catholiques. D'ailleurs il ne s'en cachait pas, et prétendait ouvertement gouverner sa paroisse « selon l'esprit de saint Alphonse et de saint Philippe. » Le cas était des plus rares, et l'épreuve n'avait pas encore été tentée en de telles conditions. Néanmoins les temps étaient durs, et, en cette même année, 1843, le docteur Pusey avait été suspendu pour avoir soutenu le dogme catholique de l'Eucharistie. Puis, la paroisse d'Elton était en un état de disso-

lution morale qui était bien fait pour effrayer les plus hardis courages. Frédéric-William ne recula pas devant ces obstacles et ces périls, et commença par distribuer à tous ses paroissiens une « Histoire du Sacré-Cœur » et plusieurs opuscules sur l'examen de conscience. C'était plus que courageux : c'était téméraire, et tous les modérés du monde condamneraient un tel début. Je crois les entendre et les voir.

Le nouveau recteur ne s'en tint pas là : il donna à ses offices du dimanche une solennité éclatante et que le pharisaïsme anglican dut trouver scandaleuse. Il forma un chœur et lui fit répéter le chant... des Litanies. Décidément, c'était un défi. Il y avait alors à Elton une chapelle méthodiste où les mécontents protestaient contre ces innovations papistes ; mais le nombre des mécontents diminuait tous les jours, et la chapelle se dépeuplait. Faber avait toujours ce charme dont parlaient ses camarades du collége d'Harrow, et il exerçait cette fascination sur tout ce qui l'entourait. Sa voix, son éloquence, son beau feu pour la vérité, tout était entraînant. Cette petite paroisse de mille âmes n'était pas de taille à résister à ce nouveau pasteur que Dieu lui envoyait, et qui était certainement l'un des hommes les plus éminents de son siècle. Les jeunes gens surtout se passionnèrent pour leur recteur. Ils vinrent, à la catholique, se confesser à lui et reçurent souvent la communion de sa main.

Ce petit coin de terre protestante vit alors un admirable spectacle. Dans un noble accès de ferveur, et qui ne fut pas toujours sans quelque exagération, ces puséïstes qui, comme on l'a dit depuis, étaient presque en train de devenir ultra-catholiques, se réunirent en une sorte de petite communauté pour s'administrer réciproquement la discipline. Et ils n'y allaient pas de main morte. Ils célébraient ensemble, pendant trois ou quatre heures, les veillées des grands saints. Tout cela n'était rien auprès des jeûnes dont ils s'imposaient la rigueur, et le biographe du P. Faber remarque avec esprit combien il est nécessaire d'avoir l'Eglise pour guide en ses mortifications et pénitences. Faute de cette sage et aimante direction, on tombe en d'étranges excès, et nombre de puséïstes, dit le P. Bowden, se sont ruiné la santé en voulant imiter *à la fois* tous les pères du désert. De là, des découragements qui aboutissent parfois à des apostasies. C'est ici qu'il faut se rappeler la grande parole du Christ à saint François : Mets de l'ordre dans ton amour. *Ordena questo amore.*

Au milieu de toutes ces austérités, sous la grosse corde de crin à nœuds qu'il portait sans cesse autour des reins, Faber ne perdait pas de vue le grand but qu'il s'était proposé : « Il me semble, écrit-il en 1844, que je suis chaque jour plus romain et que c'est du sein de l'Eglise romaine que je vous écris. » Il s'était placé sous la direc-

tion de Newman, et Newman en était à passer, hélas! par les mêmes perplexités, par les mêmes angoisses. On faisait vingt pas en avant; puis, on était pris d'un beau scrupule, et l'on en faisait trois en arrière. C'est ainsi que Newman en vint certain jour à défendre à Faber de prier la Vierge, les saints et les anges. De tous les ordres de son directeur, il n'en est pas un seul qui parût plus dur au recteur d'Elton. Il se mit aux pieds de Newman pour le supplier de lever cette défense. « Marie! Marie! » c'était déjà son cri, et il parle naïvement de la douleur qu'il éprouve à ne point s'entretenir avec la Mère de Dieu. Néanmoins, et comme il était déjà fait à l'obéissance, il obéit. Il ne s'en rejeta qu'avec plus d'ardeur dans l'étude de la Vie des saints. Ne pouvant les prier, il les raconta. Il croyait, d'ailleurs, que c'était le meilleur moyen pour battre en brèche les derniers boulevards de l'anglicanisme. Il voulait les détruire à coups de surnaturel, à coups de miracles, et c'est dans ce sentiment, c'est d'après cette méthode qu'il écrivit la *Vie de saint Wilfrid*. Ce petit livre, écrit par un protestant, était plus catholique que les neuf dixièmes de nos Vies de saints. On peut deviner le scandale qu'il excita. Ce fut un coup de foudre qui réveilla les plus endormis. Et comment les docteurs anglicans eussent-ils pu lire de sang-froid ces deux lignes et bien d'autres : « Se tourner vers Rome est un instinct catholique qui semble

mis en nous pour la sûreté de la foi. » Or, celui qui écrivait de ces choses ne se convertissait pas encore. Celui qui scandalisait ainsi les anglicans ne réjouissait pas encore les catholiques.

Se défiait-il de sa jeunesse et de ses propres ardeurs? S'était-il résolu, pour plus de certitude, à ne point prendre l'initiative? On ne le sait. Mais à coup sûr il se laissa devancer par ceux qu'il considérait depuis longtemps comme ses directeurs et ses maîtres. Aux mois d'août et de septembre 1845, le docteur Ward, MM. Dalgairns et Newman firent publiquement leur profession de foi catholique. Le dernier coup était ainsi porté à l'âme de Frédéric-William. Tout aussitôt il se met en rapport avec le vicaire apostolique, Mgr Wareing, et il traite nettement avec lui de la grande affaire de sa conversion. C'était en octobre, et ces pourparlers durèrent plus d'un mois. Ce temps dut paraître long au recteur d'Elton. Il s'était très-intimement attaché par le cœur aux habitants de sa chère paroisse; il sentait qu'il allait falloir les abandonner, et cette pensée le déchirait. Enfin, il prit énergiquement une résolution qu'il agitait depuis trois ans dans son âme, et à laquelle il avait depuis lors songé tous les jours, à toutes les heures de sa vie. Le 16 novembre 1845, il officia pour la dernière fois à Elton. Le récit du P. Bowden est ici fort touchant, sans cesser d'être simple. Le recteur monta en chaire et déclara nettement qu'il était

catholique. Puis, il descendit rapidement, et, sans oser jeter un regard sur ceux qu'il savait contrister et mettre en larmes, il ôta son surplis, le déposa silencieusement au pied de l'autel et s'enfuit, presque éperdu, dans sa petite maison.

Toute la paroisse d'Elton fut alors livrée à une émotion indescriptible. On se précipita vers cette chère maison qui avait abrité tant de dévouements, tant de joies véritablement catholiques, et d'où étaient sortis tant de soupirs vers la Vérité. On supplia le recteur de revenir sur sa décision; on tomba à ses pieds. On n'avait pas de bons arguments à lui donner; on ne pouvait guère que déraisonner. Mais on l'aimait, et on le lui disait. Et il fallait tout le poids de la Vérité pour maintenir Faber en son dessein. Il n'y avait pas, en réalité, de meilleure résistance que la fuite, et il le comprit. Il s'échappa durant la nuit; mais ses paroissiens l'avaient devancé, et ils se précipitèrent devant lui pour essayer une dernière fois de l'arrêter au passage. Ils n'y réussirent point, et quelques jours après, Frédéric-William Faber abjurait publiquement à Northampton.

Il nous reste à raconter sa vie dans le sein de la véritable Eglise.

V

Dans l'ordre naturel comme dans l'ordre mystique, rien n'est peut-être digne d'être étudié de près comme les premiers temps qui suivent une conversion. J'ai rencontré des convertis qui, au lendemain même de leur retour à la lumière, demeuraient froids et presque aussi voisins que possible de leur ancienne erreur. Mais ce cas n'est pas fréquent. D'ordinaire, rien n'est comparable aux premières ardeurs de celui qui vient de conquérir enfin la Vérité. Quant à Frédéric-William, cette ardeur avait, dans son âme, commencé depuis longtemps. Elle prit seulement une nouvelle force avec un nouvel éclat. Tout d'abord il écrivit une brochure sur les motifs de sa conversion : c'était un usage chez tous les néophytes sortis de l'Eglise anglicane. Dans le même temps, il multiplia ses efforts auprès de tous ses amis qui étaient demeurés dans l'erreur ; d'un doigt ardent il leur montrait le chemin de la Vérité. Cependant il se faisait de nouveaux amis, et c'est des premiers mois de 1846 que date sa vive affection pour Hutchison. Il groupait autour de lui des âmes d'élite qui avaient passé par les mêmes angoisses et par les mêmes luttes.

La première pensée qui devait venir à ces nobles intelligences, c'était de tenter en Angleterre une rénovation de la vie monastique. Et, de fait, c'est à quoi ils pensèrent tout d'abord. Ce fut leur idée fixe. Leur zèle brûlant eut par là un but déterminé, et leur mysticisme prit cette forme. Ils étaient huit, et se crurent assez pour former un véritable couvent. Chose digne de remarque, ils ne songèrent pas à s'affilier à un Ordre déjà existant. Ils n'en trouvèrent pas, sur l'heure, qui répondit sans doute à leur idéal particulier. Ayant tous une grande dévotion à saint Wilfrid, ils fondèrent vaillamment l'ordre des Wilfridiens. Et, comme leur obéissance absolue aux ordres divins était la première de leurs règles, ils s'appelèrent encore « les Frères de la Volonté de Dieu ». C'est ainsi qu'ils s'installèrent à Birmingham, dans Caroline-street. Leurs commencements furent charmants de pauvreté, et il faut entendre Hutchison nous raconter la première visite qu'il fit aux nouveaux religieux : « Le mobilier de la maison était des plus restreints : il y avait, bien compté, une chaise pour chacun. Un bienfaiteur leur avait donné quelques cuillers d'étain où l'engagement de la Société de tempérance se trouvait imprimé. Et, comme ils étaient trop pauvres et trop mortifiés pour boire rien de plus fort que du thé, l'engagement n'était pas fort compromettant ». Mais la figure la plus aimable de toute la communauté, c'était

encore celle du supérieur, qui remplissait aussi les fonctions de cuisinier, et que son ami Hutchison trouva occupé « à remuer avec la plus grande persévérance, et tout grillé par le feu, une pleine marmite de soupe aux pois. » Or, le supérieur, c'était Faber, et si j'étais peintre, j'aimerais à le représter ainsi dans une petite toile, suivant la manière de Meissonnier.

Les Wilfridiens allèrent tout aussitôt chercher à Rome l'approbation sans laquelle ils ne voulaient pas vivre. Le P. Faber traversa de nouveau la France, répétant sans cesse et jetant à tous les vents la devise de son Ordre : *Voluntas Dei*. Il s'arrêta quelques jours à Paris, heureux de s'agenouiller à la chapelle de la Vierge de Saint-Sulpice et à celle de Saint-Gervais; car sa dévotion pour la Mère de Dieu allait toujours croissant, et « sans elle, disait-il déjà, il est tout-à-fait impossible d'arriver à la perfection ». Partout où il trouvait quelque relique ou quelque souvenir de saint Thomas de Cantorbéry, il se sentait transporté d'une joie qu'il n'essayait pas de cacher; car dès lors ses saints de prédilection étaient saint Thomas, saint Wilfrid et saint Philippe de Néri. Notez cette dernière affection, dont la vivacité nous expliquera bientôt un des actes les plus importants de la vie de notre héros. Nos lecteurs s'étonneront peut-être de n'avoir pas entendu parler de saint Joseph : c'est que les Wilfridiens l'avaient choisi pour supé-

rieur. Ils le traitaient comme s'il eût été visible au milieu d'eux. Rien n'est beau, rien n'est naïf comme tous ces commencements.

Cependant le P. Faber (nous pouvons désormais l'appeler de ce nom) était déjà épuisé : « Je me sens vieilli de cinquante ans », écrivait-il en mars 1846. Couverts d'injures, « poursuivis dans les ruelles enfumées de Birmingham par les quolibets des gamins qui s'amusaient de leur habit », les Wilfridiens continuaient bravement leur mission auprès des pauvres artisans de l'Angleterre, laissant ainsi un grand exemple à tous les catholiques qui de nos jours s'occupent des ouvriers et qui voudraient trop souvent conquérir sans de longues fatigues un éclatant succès. Ils restèrent peu de temps dans Caroline-street, et l'année 1846 ne s'écoula point sans qu'ils se fussent établis dans la maison de Cotton-Hall, que leur avait offerte lord Shrewsbury. Le P. Faber y arriva... pour se mettre au lit, où l'on pensa qu'il allait mourir : il reçut l'Extrême-Onction, et ses frères se crurent à la veille de perdre en lui le meilleur appui de leur Ordre. Mais Dieu le réservait pour de plus hautes destinées, et ce n'était pas en vain que l'amour de saint Philippe et de l'Oratoire se dilatait alors dans la petite famille des Wilfridiens.

Quelques mois après, le jour de Pâques de l'année 1847, le P. Faber célébrait sa première messe : avec quelles larmes, avec quelle joie ! Et il

mûrissait en lui-même le projet de fondre les Frères de la Volonté de Dieu avec le grand institut de l'Oratoire. Il était attiré à cette résolution par de puissants motifs, et nous savons déjà quel amour il portait depuis longtemps à la règle de saint Philippe. Son ancien directeur et ami, Newman, venait en outre d'être nommé supérieur de l'Oratoire en Angleterre. Tout le portait à cette résolution. Tout?... non. Il fallait dire adieu à sa chère conception de la communauté des Wilfridiens. Ces frères de la Volonté de Dieu, c'était sa pensée qui les avait créés. Il leur avait communiqué ses doctrines, son souffle, sa vie. Le petit Ordre avait déjà ses souvenirs, voire ses traditions, auxquelles chacun des frères était très-intimement attaché. Or, voilà ce qu'il s'agissait de rompre pour aller se perdre dans un grand Ordre existant depuis plusieurs siècles. Adieu tout dessein original, adieu toute initiative personnelle! Le P. Faber pesa longuement toutes ces objections. Et cependant, quoique son cœur en fût brisé, il résolut de passer outre et d'opérer avec l'Oratoire cette fusion contre laquelle ne protestait pas la meilleure partie de lui-même.

La crise fut des plus cruelles et des plus longues; car c'est seulement en février 1848 (à la veille d'une tempête politique qui allait bouleverser toute l'Europe) que le P. Faber put écrire à M. Watts Russell : « Nous allons être solennellement admis

parmi les Oratoriens. » Et il ajoute, après avoir raconté toutes ses intimes douleurs : « Mon union à l'Oratoire a été pour moi une union de sang et de circoncision. » Il jette en effet sur son ancien couvent, sur Saint-Wilfrid, un regard tout voilé de larmes. Il y regrette « les arbres qu'il a plantés, les allées qu'il a tracées, les ruisseaux qu'il a dirigés », et surtout « dix-huit mois de luttes pleines de difficultés ». Bref, le 17 février, il est reçu, lui, fondateur d'ordre, il est reçu SIMPLE NOVICE à Marydale. Voilà de ces humilités comme on en voit dans la seule Eglise catholique, et que Dieu se hâte de récompenser par une belle joie. « Depuis mon admission, écrit le P. Faber, je suis d'humeur à chanter et à danser tout le jour ». Et cette ligne joyeuse, cet *alleluia*, il l'écrit... le soir même de son admission.

Donc, le voilà novice; mais les Oratoriens n'étaient pas assez cruels pour le laisser longtemps loin de son cher Saint-Wilfrid. Ils l'y renvoient au bout de quelques jours, après avoir éprouvé comme il le fallait cette admirable et persistante vocation. Le 22 juillet suivant, il est nommé maître des novices. Mais le P. Newman, qui pénétrait le fond des âmes, avait compris depuis longtemps que « la sphère du P. Faber était dans les grandes villes. » Dès qu'il eut sous la main un tel *sujet*, il s'empressa de fonder l'Oratoire de Londres en même temps que celui de Birmingham. Londres!

c'était bien la place du P. Faber, et sa vie va se confondre dorénavant avec la vie de cet Oratoire, dont il sera bientôt le supérieur. Cette chère maison fut ouverte en 1849, à King-William-street (1) ; et rien n'est encore charmant comme le récit de cette inauguration au milieu du dénuement. Il y a surtout le premier repas fait à l'Oratoire avec M. Lewis et lord Arondel. La vaisselle était absente, et tous de rire. Ils n'oublièrent jamais ces premiers temps. Et quand ils durent plus tard se transporter à Brompton, ils regrettèrent presque aussi vivement leur première maison de Londres, que jadis, à Marydale, ils avaient regretté Saint-Wilfrid.

VI

Cependant nous sommes arrivés en 1850 et n'avons pas encore parlé des livres du P. Faber : c'est qu'il n'avait pas encore eu le loisir d'élever, ni seulement de commencer son monument. Mais il y pensait et préludait par la prédication à ses chefs-d'œuvre à venir, à ces livres ou la Théologie

(1) Cette maison ne renfermait que six prêtres : les PP. Faber, Dalgairns, Stanton, Hutchison, Knox et Wells, et deux novices, les FF. Bowden et Gordon.

et la Poésie sont si admirablement harmonisées et fondues. « Le P. Faber, dit alors un de ses correspondants, travaille moins comme un homme que comme une machine à vapeur : il a composé cette année vingt-six sermons sur le Carême et prêchera le grand sermon du Vendredi-Saint. Il fait d'autres sermons contre le Transcendantisme, écrit des dévotions à Jésus ressuscité et fait des vers par kilomètre sur notre saint fondateur. » De nouvelles épreuves surgissaient ; ce magnifique coup d'Etat de Pie IX, rétablissant du fond de son exil la hiérarchie catholique en Angleterre, cette témérité nécessaire et sublime fut aux yeux de l'anglicanisme un scandale contre lequel les protestations les plus violentes parurent légitimes. Les catholiques coururent alors les plus grands dangers, mais rien n'égala la haine dont on poursuivit dans Londres les Oratoriens, que leur habit désignait aux fureurs populaires : « Pas de papisme ! A bas les Oratoriens ! » Les religieux ainsi traités n'avaient cependant fait que du bien. Ils s'étaient dévoués durant le choléra à tous leurs frères souffrants et on les voyait recevoir jusqu'à onze cents enfants dans leurs écoles pour les catholiques pauvres. Néanmoins, l'évêque anglican de Londres leur lançait à la face un mandement plein d'outrages ; la populace les maudissait et « les *gentlemen* eux-mêmes les huaient de la portière de leurs voitures. » C'est ce dont se réjouissait le plus le P. Faber : car

il ne craignait rien tant pour l'Oratoire que cette prospérité, « qui peut rendre les religieux présomptueux et vides ». La persécution s'adoucit, l'orage s'éteignit, le jour se fit, et le P. Faber, après s'être fatigué dans un voyage à Malte (1) et s'être retrempé dans un voyage en Irlande, put enfin mettre la plume à la main et écrire ces sept ou huit livres qui rendront son nom immortel.

Le 16 janvier 1853, il commença *Tout pour Jésus* et y travailla jusqu'à seize heures par jour. Son biographe nous apprend qu'une première édition fut épuisée en un mois, et que ce sous-titre excellent : *Voies faciles de l'amour divin*, ne fut peut-être pas le moindre élément de ce succès admirable. Mais ce que les catholiques ignoraient (ceux de France, du moins), c'est que toutes les œuvres du P. Faber furent écrites EN CINQ ANS, de 1853 à 1858. Le Supérieur de l'Oratoire à Londres avait beaucoup lu depuis douze ou quinze ans, il avait recueilli beaucoup de notes, il était doué d'une mémoire prodigieuse. Dès qu'il se prit à écrire, les idées qu'il avait mûries si longtemps dans sa belle intelligence trouvèrent sous sa plume une expression facile et adéquate à sa pensée. De là, cette charmante rapidité qui surprend quelquefois le lecteur dans ses meilleurs ouvrages ; de là

(1) Il ne put aller plus loin et dut renoncer au projet qu'il avait eu de visiter Jérusalem et la Terre-Sainte.

quelques obscurités et répétitions ; mais de là aussi cette verve incomparable qui rend cette lecture si aisée et si agréable. Cela coule de source. Et cependant l'auteur était un homme usé, travaillé par d'insupportables maux de tête, se livrant presque toujours à la prédication la plus fatigante, entretenant une correspondance avec l'univers entier, dirigeant des âmes, gouvernant une communauté. Et à côté de *Tout pour Jésus,* du *Saint-Sacrement,* du *Progrès en sainteté*, du *Créateur et de la créature,* du *Pied de la Croix,* de *Bethléem,* du *Précieux Sang* et des *Conférences,* il publiait en même temps d'innombrables poésies, le *Sir Lancelot*, des cantiques, le *Livre d'Ethel,* et préparait un second volume de *Conférences* en même temps qu'un *Traité du Saint-Esprit.* Sa santé cependant s'altérait de jour en jour ; ses souffrances prenaient un caractère aigu ; il se sentait mourir.

VII.

Dieu permit qu'il mourût longuement et que ces longueurs de la mort fussent pour lui très-douloureuses. Toute la vie du P. Faber ne fut qu'une maladie chrétiennement acceptée et saintement aimée. Il traîna jusqu'en 1863 cette existence dont rien ne pouvait adoucir la rudesse. Cependant il ne cessait

de sourire à la vie, et sa correspondance n'offre aucune trace de désespoir ni seulement de tristesse. Sa foi le soulevait de plus en plus au-dessus de toutes ses douleurs; son mysticisme le faisait vivre ailleurs. Au mois de juin, on vit bien qu'il ne supporterait plus longtemps le poids de sa souffrance. Le cardinal Wiseman voulut lui écrire une dernière lettre et donna à ses adieux l'expression d'une tendresse profonde. Son meilleur ami, Hutchison, aussi épuisé que lui, le précéda dans le tombeau. Quant à lui, Dieu voulut bien lui permettre d'entrer dans la cinquantième année de sa vie, et il put recevoir tous les jours, jusqu'au 24 septembre, la communion dont il était si saintement avide. Il mourut enfin, ou plutôt s'éteignit, dans la nuit du 25 au 26. « Lorsqu'on lui dit que sa fin était proche, il répéta seulement avec ferveur son exclamation favorite : Dieu soit loué ! En ces derniers moments, malgré l'agonie peinte sur le reste du visage, les yeux s'ouvrirent, clairs, brillants, aussi intelligents que jamais, mais sans regard sur rien de terrestre. » Et le P. Bowden, voyant que c'était la dernière minute de cette noble vie, eut soudain la mémoire traversée par un magnifique passage de *Tout pour Jésus* : « Ne servez Jésus que par amour ; et, avant que vos yeux soient fermés, les cantiques des Cieux auront frappé vos oreilles et la gloire de Dieu aura brillé à vos yeux pour ne s'éteindre jamais. »

Ainsi mourut le plus grand mystique de notre siècle.

VIII

Nous avons essayé ailleurs de peindre ce vaste et puissant génie. Il est de ceux qui, dans notre temps, ont démontré, par leurs écrits, ces deux propositions que le dix-septième siècle n'eût pas admises : « Rien n'est plus poétique que la théologie, et la poésie est naturellement théologique. » Les livres du P. Faber sont l'antithèse des idées littéraires du dix-septième siècle; ils sont le plus magnifique démenti qu'ait reçu la doctrine de Boileau chassant Dieu de la poésie. N'oublions point que, dans les œuvres du mystique anglais, la Théologie et la Poésie se pénètrent. Il n'y a pas à la page 10 un « morceau poétique » et « un morceau théologique » à la page 40. Non, toutes les pages sont à la fois scientifiques et colorées, exactes et ardentes. Et tel est le caractère propre de son admirable talent. On ne lui ravira point cette gloire.

Comme théologien, il ne se rattache pas à une seule école. C'est ainsi qu'il est très-nettement scotiste dans la théorie de l'Incarnation. A vrai dire, il appartiendrait plutôt, par les ardeurs de son génie, à l'école franciscaine qu'à la dominicaine. Au treizième siècle, on vit deux fleuves, aux cou-

rants fort distincts, sortir du flanc de cette montagne qu'on appelle l'Eglise : et à ces deux courants sont demeurés attachés les noms de saint François et de saint Dominique. Chacun de ces deux groupes se résuma ensuite en un homme, en un génie-type : le premier nous donna saint Thomas, et l'autre, saint Bonaventure. Or, le P. Faber est principalement un fils spirituel de saint Bonaventure. Aux idées franciscaines, il unit intimement celles du Carmel, celles des mystiques espagnols, celles des premiers Sulpiciens. Partout et toujours, il adopte la théorie qui est à la fois la plus élevée et la plus large (1). Mais surtout il est sans cesse, il est obstinément l'avocat de la Miséricorde. A plus d'une reprise il a abordé cette terrible question du nombre des élus, et il a aisément trouvé le moyen de la résoudre avec une rigoureuse orthodoxie dans le sens de la bonté. Toujours large, toujours élevé, peu d'âmes ont eu de telles proportions, et il est vraiment comparable aux plus illustres intelligences et aux plus vastes cœurs qui ont fait la gloire de l'Eglise.

Le P. Bowden nous parle longuement des sermons

(1) C'est avec une grande joie que nous avons relevé, dans le livre du P. Bowden les idées du P. Faber sur les Classiques chrétiens. Elles sont conformes à celles de Mgr Gaume, que nous avons toujours défendues et voulons défendre toujours.

du P. Faber. On y trouve à la fois la profondeur et l'éclat, et principalement un rare talent d'exposition. Ce poëte savait être méthodique, ce théologien était clair. C'était ensuite une chaleur qui ne se refroidissait jamais, une musique toujours douce et un coloris toujours vif. Sa sincérité était absolue, et son élévation constante. « Il était mieux doué qu'aucun de ceux que nous nous rappelons avoir entendus. Il avait une aisance et une flexibilité d'esprit et de voix, une vivacité à saisir et à imaginer, une beauté de conception et d'expression remarquables. Il possédait même un autre genre de beauté saisissable à l'œil et à l'oreille : c'était ce rayonnement de la confiance d'un homme qui vit dans la lumière et dans la paix de Dieu, et qui désire ardemment faire partager aux autres le bonheur dont il jouit. Nous n'avons vu nulle part cette réunion de qualités oratoires. » Ainsi parle un de ses admirateurs. Nous n'ignorons pas que ce sentiment n'est pas celui de tous les catholiques, et, en France notamment, il n'a pas manqué d'entendements froids et d'esprits relatifs qui ont condamné sévèrement les « exagérations » théologiques, oratoires et poétiques du P. Faber. On l'a rangé parmi ces ultra-catholiques dont s'est alarmée notre majesté gallicane. Un de ses discours sur la *Dévotion au Pape* a surtout éveillé certaines susceptibilités. A coup sûr, et s'il est vrai que les intelligences puissent se diviser en deux grandes

classes, les absolues et les relatives, l'auteur de *Bethléem* appartenait au premier groupe. Il a été l'un des inspirateurs de nos doctrines, l'un des fondateurs de notre école, l'un des chefs de notre armée. Mais il n'a pas été donné à ce Moïse d'entrer dans la terre promise, et le P. Faber n'a pu assister au triomphe de ses plus chères espérances dans le Concile œcuménique du Vatican. Ah ! s'il avait pu vivre jusque-là, il serait mort de joie en lisant la constitution *Pastor æternus*.

ARMAND RAVELET.

I

L'Eglise vient de perdre (1) un de ses plus vaillants soldats ; les catholiques de France un de leurs meilleurs capitaines ; et nous, un ami.

Peu de physionomies ont été aussi aimables que celle d'Armand Ravelet, et ceux qui ont eu la joie de le connaître ne l'oublieront jamais. Le spectacle de cette âme pure et grande devait ravir le regard de Dieu et de ses Anges. Son sourire charmant attestait une bonté profonde et candide ; ses yeux, vifs et éclatants comme un beau feu qui ne sait pas s'éteindre, étaient l'image exacte de cette belle intelligence qui fut toujours active et toujours enflammée. Je ne crois pas, en effet, qu'on puisse aisément rencontrer, dans les annales mêmes de

(1) Cette étude fut publiée dans le *Monde*, le lendemain de la mort d'Armand Ravelet (2 juin 1875).

l'Eglise, l'exemple d'une telle activité, si noblement, si chrétiennement dépensée. Il nous en a fait vivre, hélas ! et il en est mort.

Ce grand catholique est mort à quarante ans, si j'en crois les certificats officiels; mais j'atteste qu'il a bien donné à la sainte Eglise de Dieu plus de quatre-vingts années de labeurs, de pensées, de services, d'expérience et de vie réelle. Il a doublé son existence par un héroïque effort qui a précipité sa fin. Que de vieillards, même illustres, ont moins vécu que cet intrépide chrétien !

Il était bien jeune quand il fut jeté par la vie au milieu de cet effroyable Paris. Seize ans ! Un cœur ardent et qui resta toujours neuf, une intelligence sans cesse en éveil, de grands yeux ouverts devant ce spectacle d'une corruption qui est parfois gracieuse et toujours décevante. Il arrivait à Paris, avec mille illusions et naïvetés qui pouvaient facilement devenir dangereuses. Il était fort épris de littérature et d'art, et cherchait le Beau du même regard que le Bien et le Vrai. Mais, en raison même de tous ces périls, Dieu veillait sur celui qu'il destinait à être un jour l'un des plus solides défenseurs de l'éternelle Vérité. Sur le chemin de cet adolescent, il plaça un saint religieux, qui était en même temps un vaste entendement et une illustre parole. La cellule du P. Lacordaire eut, par bonheur, la première visite d'Armand Ravelet. Cet excellent ami me racontait, il y a quelques mois, cet épisode

décisif de sa vie, et il me le racontait d'un ton profondément ému. Dans les rudes polémiques de notre époque, il n'oublia jamais la très-salutaire influence de Lacordaire et lui garda au fond du cœur une reconnaissance qui fut toujours élevée et délicate, comme l'étaient tous ses autres sentiments : « La première fois que je vis le Père, me » disait-il, il me fit tout d'abord tomber à genoux » devant son crucifix, et, pour me prêcher plus » vivement l'humilité, me mit son pied sur la tête.» Hélas ! je ne sais si notre ami eut, à seize ans, des mouvements d'orgueil ; mais tous ceux qui l'ont vu de près peuvent affirmer que l'humilité a été le caractère de toute sa vie. Je ne lui ai jamais connu cette vanité littéraire, si commune chez tous ceux qui tiennent une plume. Il ne disait jamais *je*, ni *moi* ; il se taisait sur ses livres et sur lui. Jamais la fleur d'humilité n'a exhalé un plus délicieux parfum.

C'est alors que je le vis, et que Dieu le plaça sur mon chemin comme une bénédiction et comme un modèle. Dans tout le petit groupe d'amis qui s'était formé autour de lui, c'était chose connue et reconnue que ce jeune homme avait à la fois le charme de la vingtième année et l'expérience de la maturité. On commençait dès lors à le consulter sur toutes choses, et l'on peut dire que cette magistrature n'a cessé qu'avec sa vie. Il réalisait merveilleusement cet idéal de « l'avocat des pauvres » que

l'Eglise a placé sous nos yeux durant les siècles de foi. Seulement, les pauvres c'étaient tous ses amis, c'était nous. Que de fois nous avons grimpé dans cettte humble petite chambre de la rue du Jardinet ! Que de fois, dans le silence de ce sanctuaire, nous avons raconté à l'ami que nous pleurons nos grosses peines avec nos gros secrets ! Bien qu'il ait toujours su admirablement parler, il savait cependant écouter encore mieux, et c'était le plus sage et le plus indulgent des « écouteurs ». Quand nous avions fini de lui conter tous nos chagrins et de lui exposer tous nos doutes, il réfléchissait quelques minutes, et nous donnait posément un de ces bons conseils où la théorie n'était jamais contraire à la pratique. Et dire que nous n'entendrons plus cette bonne voix aimante, et que nous avons perdu cet admirable conseiller !

Donc, c'était en 1853. Studieux comme il l'a toujours été, Armand Ravelet se levait à cinq heures, et faisait du droit l'étude obstinée de sa vie. Il faut tout dire : les temps étaient alors meilleurs qu'ils ne le sont aujourd'hui. Il y avait, dans la jeunesse catholique, une sève vigoureuse et charmante que nous ne connaissons guère plus que par ouï-dire. Nous étions des fous, dans le plus noble sens de ce mot, et nous nous précipitions dans tous les chemins, le drapeau catholique au poing, nous imaginant entraîner tout le siècle sur nos pas. Chacun de nous, avec une naïveté que j'admire

encore, s'était donné la mission de christianiser une fonction ou une science. Oui, nous nous étions proposé ce but que nous appelions, en assez mauvais français, mais en vrai langage chrétien, « la christianisation des fonctions ». Bref, nous formions un petit groupe très-chauvin et très-uni qui s'était donné le nom de « famille O'Connell ». Tous les samedis soir on se réunissait, non pour pérorer, mais pour travailler. La prière ouvrait ces longues séances dont je me souviendrai toute ma vie, et où l'on faisait tour à tour du droit, de l'histoire, de l'économie sociale, et même de la théologie. Pendant l'année 1854, nous étudiâmes ainsi le dogme de l'Incarnation. Et je vois encore Armand Ravelet, assis près d'Henri Lasserre, près de cet inséparable, et discutant toutes les objections avec cette clarté victorieuse qui a toujours été la parure ou, pour mieux parler, l'essence de sa parole. Le lendemain on courait, en bataillons pressés, aux Conférences de Notre-Dame ou à celles de l'Oratoire. C'était l'époque où le P. Gratry possédait en maître, en triomphateur, tous les jeunes esprits de la rive gauche, et où l'on parlait pendant huit jours de son homélie sur la Samaritaine ou sur les ouvriers « qui manquent à la moisson déjà blanchissante ». Armand Ravelet était là, qui se laissait charmer et qui prenait des notes. Mais il avait rapidement compris que ces joies délicates de l'entendement ne sauraient suffire à protéger une jeunesse qui

veut demeurer chrétienne, et il s'était jeté héroïquement dans les œuvres. La Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui est la plus modeste de toutes ces œuvres, était bien faite pour plaire à ce chrétien modeste, et il n'eut pas de peine à se pénétrer intimement de son esprit. Il ne pensa pas, d'ailleurs, qu'il fût suffisant pour lui d'escalader les mansardes et d'y faire pénétrer la lumière de Jésus-Christ : il voulut se consacrer à un labeur plus spécial. Les enfants l'attiraient, surtout les enfants des ouvriers. Durant de longues années, il fut le président du Patronage Sainte-Anne, et fit, dans un milieu plein de nuit, rayonner la vérité, qu'il rendait aimable. La tâche était lourde ; tous les dimanches du jeune avocat étaient consacrés à ces petits. Que de soucis ! Que de discours ! Et surtout que de parties de barres ! Mais cette joie allait bien à Armand Ravelet, et, parmi tant d'enfants, Dieu ne voyait peut-être pas d'âme plus enfantine et plus blanche que la sienne.

II

Dieu ne conduit pas toujours les âmes, par le plus court chemin, au but qu'il leur a éternellement marqué. Et voici que nous arrivons, dans la vie d'Armand Ravelet, à une époque de transition, j'allais presque dire de tâtonnements. Mais pour-

quoi, après tout, pourquoi n'avouerions-nous pas que ce généreux esprit s'est un jour demandé quelle était sa vocation, et qu'il a cherché très-loyalement sa voie. A coup sûr, il n'a jamais hésité sur l'accomplissement de son devoir, et il donnait à ce mot un sens plein de délicatesses infinies. Dans ce corps frêle, il y avait une vigoureuse et noble fierté, qui lui fit dédaigner à plus d'une reprise les magistratures et les grandeurs officielles. Il se dit, en relevant la tête, qu'il y avait place au barreau pour un avocat sincèrement et profondément chrétien, et que cette indépendance n'était pas sans quelque charme austère. D'ailleurs, ses goûts étaient simples, et il y a toujours eu du cénobite en lui. De 1856 à 1865, il continua de vivre en sa chère solitude, plaidant, étudiant, veillant et entassant, d'une main jalouse, les matériaux de ses livres futurs. Il ne se doutait guère que la main de Dieu le conduisait au journalisme catholique ; il ne savait même pas que c'était là sa réelle et intime vocation. Mais aucune de ses heures de travail ne fut alors inutile à la tâche providentielle qui lui était réservée d'en haut. Il s'entêtait à travailler, donnant par là un grand exemple à ces prétendus publicistes de nos jours, qui s'imaginent volontiers qu'on s'improvise journaliste en quelques heures, et que l'on peut, sans préparation aucune, entretenir le genre humain de politique et d'économie sociale. Je voyais Ravelet à cette époque, penché toujours

sur quelque livre de droit ou de science économique. Il ne dédaignait pas les sciences naturelles, qu'il connaissait bien et savait faire aimer. Nul ne s'entendait comme lui à voyager scientifiquement, et nous l'avons vu souvent faire un herbier avec cette même aisance et facilité qu'il mettait à discuter une théorie de Bastiat ou à traduire une lettre de saint Bernard. Où sont les jeunes catholiques de nos jours qui s'imposent de tels sacrifices et qui mettent une telle obstination à apprendre leur métier d'écrivain ? Armand Ravelet, lui, s'est préparé au journalisme par dix ou douze ans d'études supérieures. Sachons profiter de son exemple.

Cependant il avait réalisé son rêve le plus cher. Il était de ceux, en effet, qui pensent que le mariage chrétien est fait pour être précédé par l'amour chrétien, et il conduisit un jour à l'autel la charmante femme qu'il avait depuis longtemps souhaitée pour compagne et aimée en Jésus-Christ. Et c'est celle qui, ce matin, contemplait le visage inanimé de celui qui avait à peine eu le temps de lui sourire une dernière fois dans la mort. C'est celle qui, en ce moment terrible et sous ce coup de foudre, ne veut se laisser consoler que par le Christ, et qui s'écrie sans cesse, l'œil fixé sur l'absent : « Mon pauvre ami ! mon pauvre ami ! » Mais on ne saurait penser longtemps à une si horrible et si légitime douleur, et il faut éloigner à regret son regard de cette veuve et de ces enfants.

Les indécisions intellectuelles d'Armand Ravelet ne devaient plus être de longue durée. En 1865, il entra à la rédaction du *Monde*, et dès son premier article on put se dire : « Il a trouvé sa vocation. » C'est ce jour-là, en réalité, qu'a commencé la troisième et dernière période de sa vie ; celle-là même qui, suivant nous, a été voulue de Dieu ; celle qui a été certainement le plus utile à l'Eglise de Jésus-Christ, et dont il nous reste à parler.

III

Sans qu'il osât s'en douter, il était depuis longtemps un excellent journaliste. Il possédait, *sans le savoir*, les qualités les plus exquises et les plus rares entre toutes celles qui sont nécessaires pour cette très-noble et très-nécessaire fonction. Il avait la finesse et la pénétration ; il avait la facilité, il avait la fécondité. Certes, il m'a été donné de voir et d'étudier de près un grand nombre de belles et fécondes intelligences ; mais je n'en ai jamais vu où les idées abondassent et surabondassent à ce point. Il en avait vingt ou trente à la minute. Elles lui montaient au cerveau comme un flot magnifique, dont il fallait seulement régler l'impétuosité. Lui soumettait-on une question politique ou religieuse, d'un premier coup d'œil il apercevait tous les côtés du problème, il en

découvrait tous les corollaires, il en prévoyait tous les développements. Une idée incomplète et à peine ébauchée, qu'on lui exposait par hasard, devenait sur-le-champ, dans son esprit, la source de cent autres idées qui étaient complètes et claires. Au point de vue administratif, il n'était pas doué moins richement qu'au point de vue littéraire ou philosophique, et l'on peut dire qu'il y avait en lui l'étoffe ample d'un homme d'Etat. Durant les dernières années de sa vie, nous l'avons vu, avec une admiration douloureuse, faire au *Monde* l'office d'administrateur et celui de rédacteur en chef. Ses frêles épaules courbaient matériellement sous ce double fardeau ; mais l'âme forte et radieuse prenait le dessus et planait, et il souriait en se sacrifiant. Nous voulions l'arrêter, et ce bon sourire avait toujours l'air de nous dire : « Vous voyez que ce n'est rien, et que je ne me fatigue pas. » Hélas !

Il se faisait une très-haute idée du journalisme catholique, et nous l'avons entendu bien des fois nous exposer chaleureusement ses idées à ce sujet : « Eh quoi ! nous disait-il, le *Times,* qui est sim-
» plement un journal de marchands anglais, a
» conquis une importance œcuménique, et nous,
» les hommes de la grande Eglise universelle, nous
» ne pourrions pas arriver à donner à nos journaux
» le caractère d'une véritable et profonde univer-
» salité ! » Et il s'indignait. Car cette âme égale et douce que j'ai tant connue, n'a jamais perdu le sens

de l'indignation contre tous les ennemis de la sainte Eglise. J'ai eu la joie de le voir s'indigner bien souvent, et c'est là, certes, un de mes meilleurs souvenirs.

Néanmoins, sa vertu dominante était la bonté. Toutes les fois que je lis la *Bonté*, cet admirable traité du P. Faber, je pense à notre ami. Les hommes, en effet, se divisent trop souvent en deux groupes : les fielleux et les colères. Mais Armand Ravelet, lui, n'appartenait à aucune de ces deux vilaines catégories, et jamais un mot de rancune n'est sorti de cette bouche, que la fureur n'a jamais déshonorée. Alors même que l'on parlait devant lui de la plus légère de toutes les infortunes ou de la moins imméritée, il ne manquait jamais de jeter un de ces cris sincères de commisération qui trahissent l'homme profondément bon. Bref, il avait la passion de la miséricorde, et voulait en faire l'essence même de la presse catholique. Cent fois, nous avons fait là-dessus les plus beaux plans (ô les bonnes conversations!) et construit tous deux les plus beaux édifices. Je sais trop bien, et il est trop vrai que l'architecte, que le véritable architecte n'est plus là. Mais Dieu fera sortir du tombeau d'Armand Ravelet une vertu qui fera triompher l'esprit de la miséricorde parmi nous.

Au service de sa pensée, qui fut toujours à la fois conciliante et ferme, notre ami avait un style ample, abondant, nuancé, facile, lumineux. Il était

véritablement très-français, et la parole, écrite ou orale, était chez lui un cristal à travers lequel on apercevait très-exactement la pensée. Pas de nébulosités; pas de coloris excessif; pas de phrases à effet. La parfaite simplicité de l'âme a produit ici la parfaite simplicité du style. Les observations vraies et les mots fins pullulent. Une certaine pointe gauloise se fait délicatement sentir et pique sans blesser. Les nuances les plus imperceptibles de l'idée sont exprimées avec une étonnante fidélité. Sa conversation, du reste, ressemblait à son style; mais elle se pénétrait plus aisément d'une profonde tendresse pour ses amis. On n'a jamais aimé ses amis avec une chaleur aussi durable, et l'on peut bien dire qu'il y avait quelque chose de maternel dans toutes ses affections. D'ailleurs, il en revenait toujours à son plus cher amour, qui était la vérité catholique. Chacun de ses entretiens, comme chacun de ses articles, était une admirable et excellente plaidoirie. Le client, c'était l'Eglise.

Jusqu'à quel point cette âme unique aimait l'Eglise, je ne saurais le dire. C'était sa passion, c'était sa fièvre, c'était sa vie. Cet homme de vaste entendement avait la foi d'un tout petit enfant et la piété d'une Carmélite. Pendant une saison de deux ou trois semaines au Mont-Dore, nous eûmes ce bonheur de l'entendre tous les jours réciter la prière du soir, et nous n'oublierons jamais

l'accent intime, pénétrant, indicible, avec lequel il prononçait ces magnifiques oraisons de la *Journée du chrétien* : il semblait que cette voix ne partait pas de la terre. Aussi est-il à peine besoin de dire quelle fut l'attitude de cette intelligence souverainement droite et pieuse durant tous les événements qui se déroulèrent de 1865 à 1875. Oh! les dix affreuses années! Armand Ravelet eut alors à combattre et combattit tour-à-tour les hypocrisies et les violences d'un césarisme dévoyé, les ignorances et les maladresses d'une république inavouée, les persécutions d'un vainqueur brutal. Il eut à juger Sadowa; il eut à flétrir les haines injustes dont le grand Concile du Vatican fut l'objet; il eut à expliquer ces inénarrables désastres de la guerre de 1870 et de la Commune de 1871. Jamais il ne manqua à son devoir; jamais il ne cessa d'affirmer les droits éternels et imprescriptibles de l'Eglise. Ne croyant pas qu'il fût suffisant de se battre à coups de premiers-Paris, il se battit à coups de livres. Aux envahisseurs des libertés et des biens ecclésiastiques, il jeta son *Traité des Congrégations religieuses* et son *Code des lois civiles ecclésiastiques*. Puis, avec son esprit admirablement pratique, il comprit qu'une des objections les plus perfides contre l'Eglise était ce reproche, cet inepte reproche d'obscurantisme, dont nos adversaires ont l'audace de ne se lasser jamais. Alors il prit la

plume et écrivit sa belle *Histoire du Vénérable J.-B. de la Salle*, qui demeurera son chef-d'œuvre et dont les cent premières pages sont consacrées à une histoire de l'instruction primaire. Il excellait surtout dans les Mémoires juridiques, et c'était peut-être la forme la mieux adaptée à la nature de son esprit. Mais il avait fort légitimement conçu de plus hauts désirs ; il brûlait d'écrire une *Histoire de l'Eglise* et un *Traité complet de droit ecclésiastique.* La maladie elle-même n'avait pas de prise sur cette volonté de fer, et, sur son lit de mort, il écrivait encore d'admirables articles pour défendre et venger Louise Lateau. Il faut espérer qu'on réimprimera ces dernières pages de notre ami, et nous les conserverons comme les reliques de cette noble intelligence, qui fut toujours en pente vers le surnaturel.

Pauvre cher ami (voici qu'en finissant je me prends à converser avec toi comme je l'ai fait tant de fois), tu nous as quittés au moment même où nous allions avoir le plus grand besoin de toi. Oui, le plus grand besoin de ta main ferme pour nous conduire, et de ta voix douce pour nous encourager. Si, comme nous en avons l'espérance et le pressentiment, tu es déjà entré dans la gloire et dans la joie de Dieu, obtiens-nous d'aimer, d'un amour encore plus viril et plus actif, cette plénitude absolue de la Vérité qui réside dans le magistère du Pontife romain. Obtiens-nous de devancer, par

notre soumission et notre amour, les arrêts de l'Infaillibilité romaine, sans en rien déguiser, sans en rien atténuer, sans en rien cacher. Mais obtiens-nous aussi de communiquer cette belle vérité à nos frères avec miséricorde et en ayant pitié des âmes. « La Vérité et la Charité », tel est bien le programme que tu laissas en mourant à ce journal, auquel nous avions un jour projeté de donner pour devise ces admirables paroles de saint Paul : *Crescamus, veritatem facientes in caritate.* Que de fois, mon bien cher ami, que de fois nous nous sommes redit ces choses, depuis dix ans surtout, et durant tout le cours de cette amitié si rapidement brisée! C'était, à vrai dire, le sujet presque unique de nos conversations. Hélas! les rédacteurs du *Monde,* que tu aimais aussi profondément que des frères, et dont nous exprimons si imparfaitement l'inexprimable douleur, n'auront plus avec toi de ces conversations qui étaient si fécondes en enseignements. Mais du moins tes paroles nous restent et nous en ferons la doctrine même de ce journal que tu as tant aimé. Bien que tu ne sois plus parmi nous, visible, là, à ta place accoutumée, le *Monde* est et demeure ton œuvre.

Que Dieu le bénisse!

LOUIS VEUILLOT.

Au plus vaillant, au plus fier de tous les livres qui aient paru depuis plusieurs années, je dois ici mon dernier salut.

Ainsi le soldat salue son drapeau, quand il passe devant lui. Mais c'est chose rare de trouver aujourd'hui un livre véritablement digne d'être comparé à un drapeau. J'ai cependant la joie d'avoir trouvé ce livre : c'est le *Jésus-Christ* de Louis Veuillot. Je le salue de l'épée, je le salue du cœur.

Et je pense à l'auteur ; et je parcours en imagination toute sa vie, toute son œuvre.

Il y a environ trente-cinq ans que paraissait le premier livre de Louis Veuillot. C'étaient ces *Pèlerinages de Suisse*, œuvre presque parfaite d'un peintre déjà achevé, tableau charmant, ou plutôt charmante galerie de tableaux, où vivaient cent paysages, mais où fleurissait surtout la pensée catholique dans toute la fraîcheur de son nouveau

printemps. Le style était net, ferme, robuste, et l'on y sentait l'influence vivante du dix-septième siècle ou de Joseph de Maistre, avec je ne sais quel souffle plus chaud. *Rome et Lorette* suivit, et le lecteur chrétien y trouva le récit modeste de la conversion de l'auteur. Mêmes paysages, d'ailleurs, et même printemps. Mais je ne saurais me taire sur certain petit livre de 1842, presque oublié aujourd'hui. Connaissez-vous les *Nattes?* J'en souhaiterais vivement posséder l'édition originale, que j'ai eue trop peu de temps entre les mains. Il y a là des perles fines dont rien n'égale l'éclat lacté; et dans les derniers livres du maître, je ne connais rien qui vaille l'*Epouse imaginaire,* le *Vol de l'âme* ou les *Histoires de Théodore.* O modèles, charmants modèles de toute littérature sincèrement catholique!

Cependant il taillait sa plume pour de plus âpres besognes. Il s'agissait bien, en vérité, d'écrire de petits romans comme *Pierre Saintive?* En 1844! les catholiques n'étaient rien : Louis Veuillot voulut qu'ils fussent quelque chose; il voulut même qu'ils fussent tout ou à peu près. Il se dit, avec une fierté magnifique, qu'ils étaient l'élite, oui, la véritable élite du genre humain racheté par le Christ. Et il se jeta dans la grande mêlée. Qu'il ait alors (comme depuis) donné quelques coups d'épée peu mesurés, j'en conviendrai aisément. Mais ce fut un vaillant champion, comme le Turpin de la *Chanson de Roland.* Plus batailleur, plus soldat que de Maistre,

il fut plus mêlé que lui à toutes les péripéties de la lutte. On peut lui reprocher cent excès, et nous les lui reprochons, nous aussi; mais nos reproches sont chose aisée, et la lutte fut chose rude. Au milieu d'un combat, le soldat couvert de son sang, ivre, furieux, farouche, commet parfois de ces « excès » qu'on lui pardonne après la victoire et même après la défaite. Tel fut Louis Veuillot. La postérité jugera avec sévérité quelques-unes de ses tendances et quelques-uns de ses livres; mais elle n'oubliera pas qu'il a créé parmi nous le parti catholique. *Parti* est un vilain mot qui me déplaît : mettons *école*. Mais voilà une création qui honore un homme.

Son arme fut le journal, et ses vingt volumes de *Mélanges* ne sont, comme ses *Libres penseurs*, qu'un recueil d'articles, une sorte de plan ou de carte bien faite, où l'on peut suivre pas à pas la marche et les opérations du petit corps d'armée catholique. Donc, il fut surtout journaliste, et le type presque accompli du journaliste; mais j'enrage quand on me dit, d'un air confit, qu'il n'a été que cela. A vrai dire, ses meilleurs articles ne sont point ce qu'il a fait de plus achevé. Je me souviens encore du jour où j'osai lui dire (c'était en 1863) : « Maître, savez-vous quels sont vos deux chefs-» d'œuvre? — Non. — C'est le *Lendemain de la* » *Victoire* et *Corbin et d'Aubecourt*. » Et en effet, le *Lendemain de la Victoire* est un drame vérita-

blement digne de Shakespeare, et *Corbin* un roman par lettres, digne d'avoir été écrit par la plus spirituelle et la plus chrétienne de toutes les jeunes filles..., laquelle vaut bien Shakespeare, j'imagine.

Néanmoins le jour où son journal fut brisé, le maître aussi parut brisé. Ce fut en janvier 1860, et *Çà et Là* avait paru en décembre 1859. Or, *Çà et Là* est un paysage où l'on trouve des feuilles mortes et des aspects mornes, mais aussi des matinées de printemps et de la rosée. Pour rencontrer un livre aussi frais, il faudra désormais attendre quelques années. Je connais toutes les beautés sévères, je connais surtout toutes les intentions sublimes qu'il y a dans le *Parfum de Rome* ; j'ai sous les yeux une lettre que le maître m'écrivit alors, et je m'en assimile volontiers toute la pensée : « Je me remettrai à ce livre jusqu'à ce que j'aie jeté quelques strophes, sinon quelques chants, du poëme qui est en moi. Rome fait le charme et le tourment de ma pensée. Je suis, à cet égard, comme un homme qui ne vivrait réellement qu'en rêve, et qui, éveillé, se sentirait les troubles, les confusions et les avortements du rêve. La voix me manque; ce que je crois saisir échappe, et le bel édifice a croulé. » Je n'ose pas dire mon appréciation intime sur les *Odeurs de Paris*, auxquelles le public a fait un succès dont la *Petite Philosophie* aurait été vingt fois plus digne.

Mais ce qui mérite d'être rappelé, c'est l'admi-

rable soudaineté de la résurrection de ce grand esprit. Dès qu'en 1867 il eut retouché le sol du journal, il reprit, comme le géant de la fable, toute sa vigueur qui avait pu paraître endormie. Il n'a jamais été en possession de sa jeunesse comme durant ce siége de Paris, où il a véritablement honoré l'Eglise de Dieu. Honorer l'Eglise! Je ne sache pas de plus grand éloge.

Pendant les loisirs que lui avaient faits les sévérités de l'Empire, il avait employé de longs mois à écrire une *Histoire de Jésus-Christ.* On ne pouvait guère lui reprocher que d'y avoir été trop timide et d'avoir redouté à l'excès d'y être original. Il avait suivi les commentaires des docteurs et s'était contenté de les revêtir de son grand style comme d'un manteau splendide. En réalité, il était permis d'oser mille fois davantage, et c'est ce qu'il a fait depuis en remaniant son œuvre.

Le *Jésus-Christ* peut passer aujourd'hui pour un livre nouveau.

« Jésus-Christ attendu, Jésus-Christ vivant, Jésus-Christ continué dans l'Eglise », telles sont les trois divisions de cette œuvre transformée. Il est à peine utile d'ajouter que la troisième de ces divisions n'est, à vrai dire, qu'une histoire de l'Eglise. De 1860 à 1867, on ne cessait de dire à M. Veuillot : « Ecrivez, mais écrivez donc une *Histoire de l'Eglise.* » Il vient de prouver qu'il en était capable, et d'accroître nos regrets.

M. Louis Veuillot prépare en ce moment la publication de ses *Œuvres complètes;* mais nous ne pensons pas que cette publication modifie profondément notre jugement sur l'écrivain et nos idées sur l'homme. Assurément, il est un grand nombre de questions graves et délicates où nous n'avons pas la joie de nous trouver d'accord avec l'auteur du *Jésus-Christ*. Nous ne portons pas sur le siècle actuel des jugements aussi sévères; nous sommes plus en pente vers la miséricorde; nous faisons plus d'estime de la science, de l'économie sociale et de tout l'ordre naturel; nous creusons un abîme plus large entre la politique et la religion; nous sommes moins amoureux du dix-septième siècle et préférons Lamartine à Boileau. Mais toutes les fois qu'il nous arrive de prononcer le nom de Louis Veuillot, nous ne manquons jamais à le faire suivre de cette noble épithète de « grand chrétien ».

Peu d'écrivains l'ont méritée à ce point.

Je retrouvais tout à l'heure, au fond d'un tiroir, quelques lignes que j'écrivais sur Louis Veuillot en 1860, après la suppression de l'*Univers*, et que j'avais alors destinées au *Monde*, où l'excellent M. Du Lac ne jugea point prudent de les laisser paraître : « Je regrette, disais-je, qu'il y ait en France un seul homme auquel soit aujourd'hui fermé le journal et interdite la presse. Je regrette surtout que cet homme, plus sévèrement traité que les plus coupables écrivains, soit précisément ce grand

cœur et ce grand esprit dont je crains de n'avoir pas parlé avec assez d'éloges. Et mes regrets, j'en suis certain, seront partagés par la postérité. »

Malgré toutes mes réserves, que je maintiens, il me semble qu'en 1877 je n'écrirais pas autrement. C'est mon salut de l'épée.

FIN.

ERRATA.

Page 7, ligne 10 : au lieu de *s'élaboraient*, lisez : *s'élaborait.*

Page 36, *note,* ligne 1re : au lieu de *plus tôt*, lisez : *plutôt.*

Page 193, ligne 23 : au lieu de *dont a tant abusé,* lizez : *dont on a tant abusé.*

Page 304. Une erreur de pagination a fait grossir d'une dizaine les numéros de toutes les pages à partir de celle-ci (qui est réellement la 294e), jusqu'à la dernière du volume, qui devrait porter le n° 396.

TABLE DES MATIÈRES.

		PAGES.
I.	Guizot	1
II.	Dom Guéranger	69
III.	Michelet	81
IV.	Guillaume de Schlegel	97
V.	André Chenier	113
VI.	Jean-Sébastien Bach	133
VII.	Gœthe	151
VIII.	J.-F. Rio	161
IX.	Raymond Brucker	173
X.	Villemain	199
XI.	Jules Quicherat	203
XII.	Alexandre Bida	229
XIII.	Le R. P. Victor de Buch	243
XIV.	Victor Hugo	247
XV.	Gaston Boissier	285
XVI.	Jules Sandeau	303
XVII.	Léopold Delisle	325
XVIII.	Le R P. Faber	343
XIX.	Armand Ravelet	381
XX.	Louis Veuillot	397


YC128200
U.C. BERKELEY LIBRARIES
C007004560

